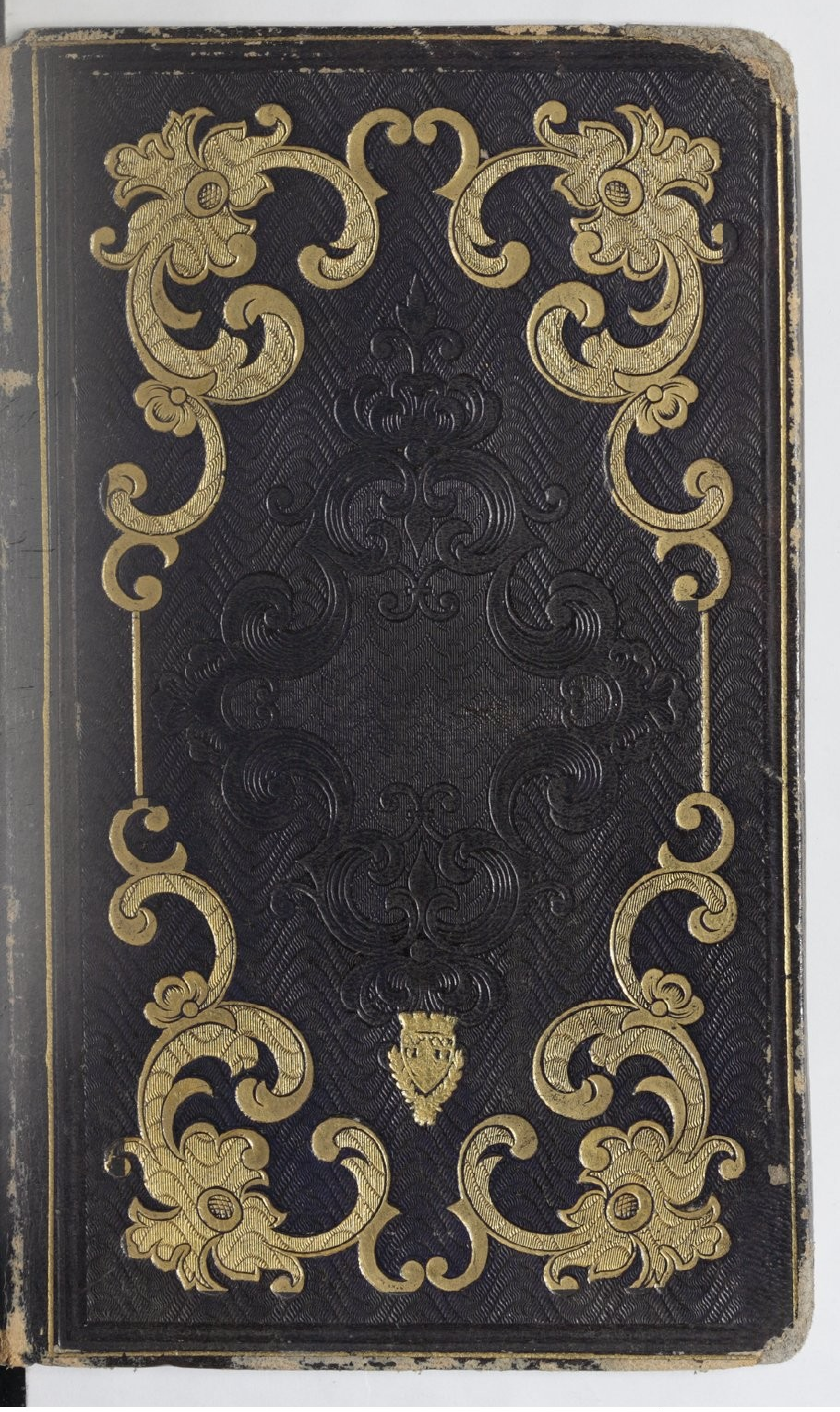
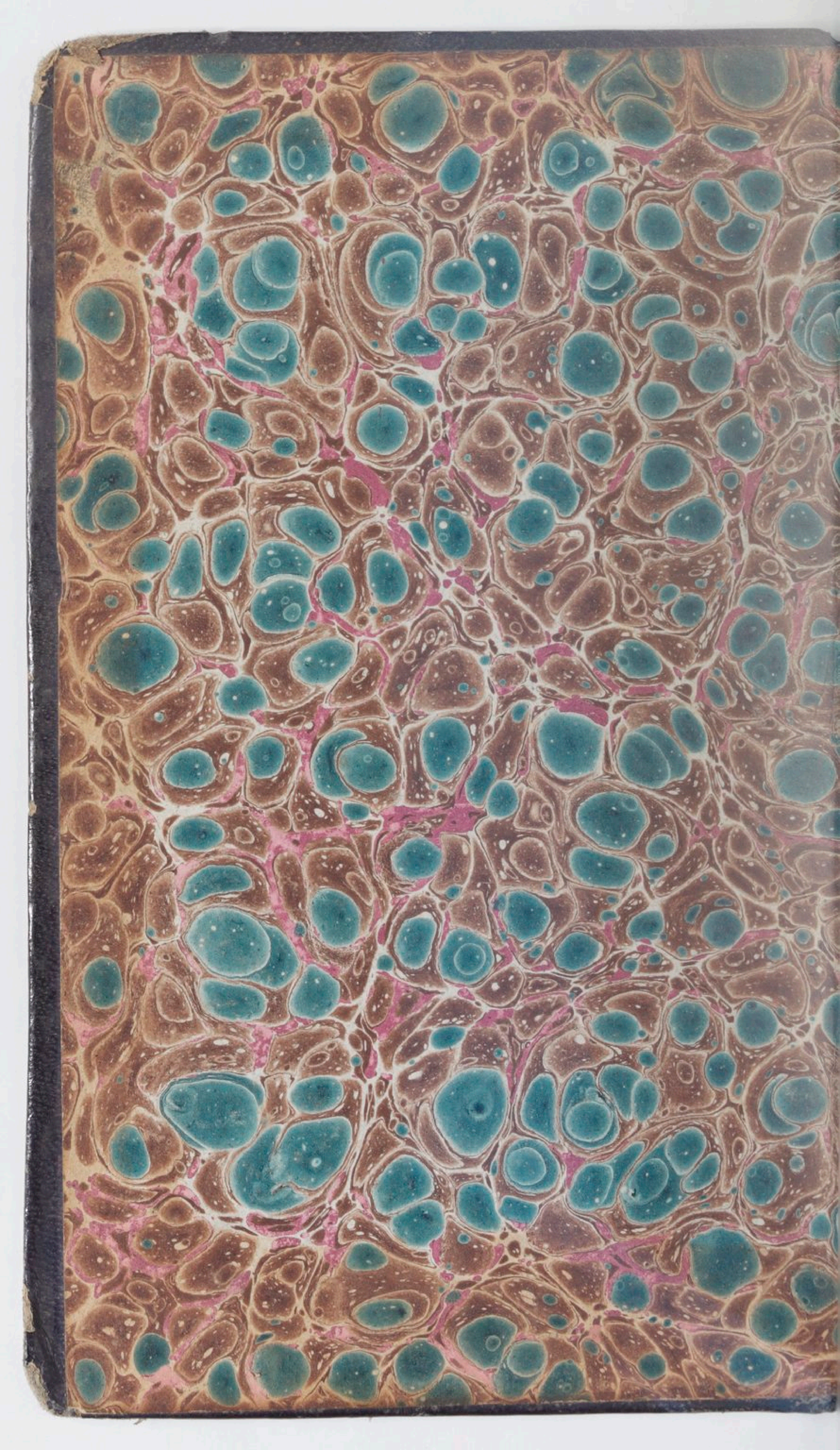
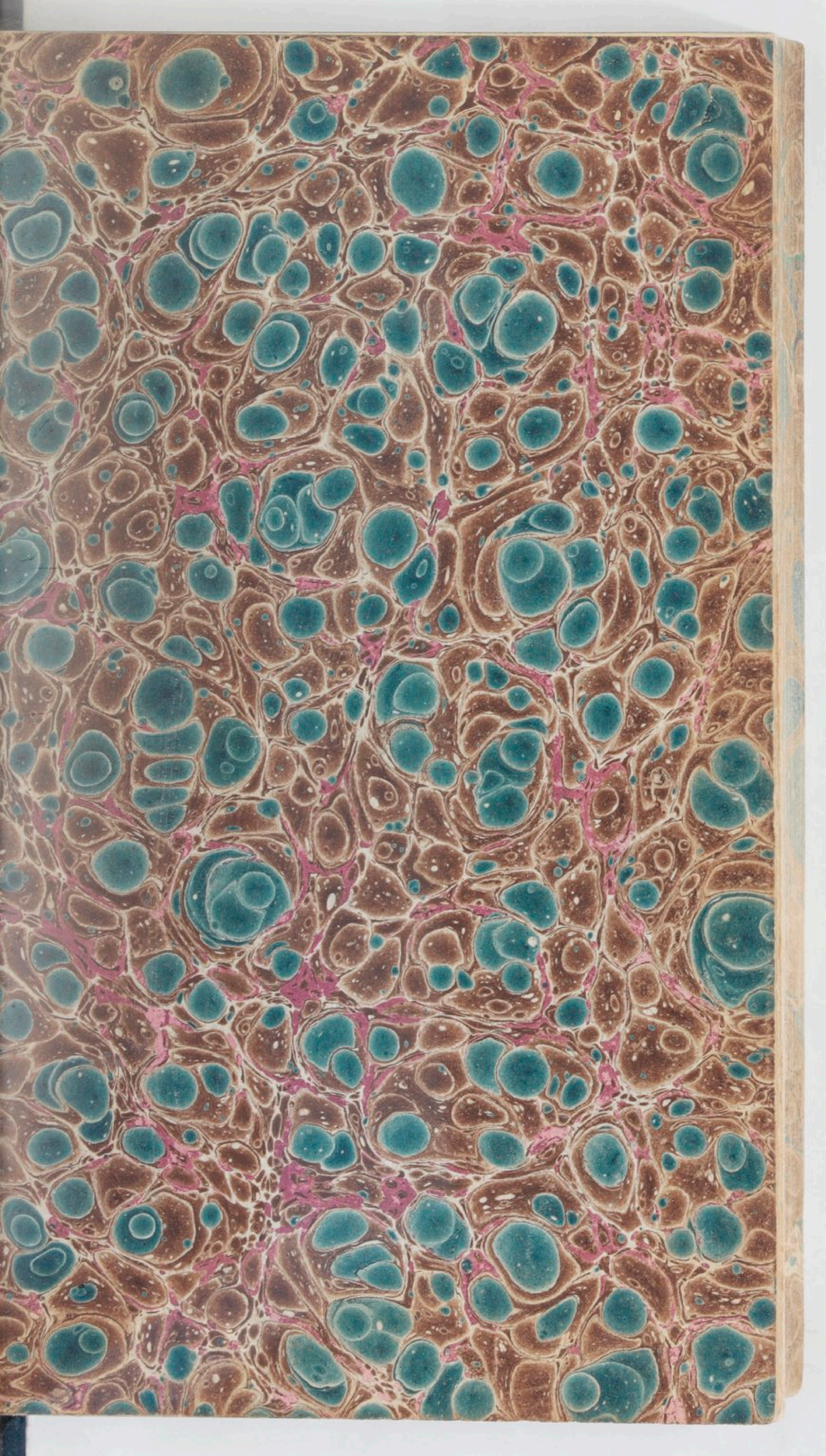


Léontine et Marie, ou les Deux éducations, par Mme Woillez,...









Clemence ~~Vi~~ roses margerite éloïse
marie ~~agae~~ leonie Vi aglaé

1er prise d'ordre
personne de Madame de Maine

BIBLIOTHÈQUE

DE

LA JEUNESSE CHRÉTIENNE

APPROUVÉE

PAR Mgr L'ARCHEVÊQUE DE TOURS.

2e SÉRIE. — FORMAT IN-12.

CHAQUE VOLUME EST ORNÉ DE QUATRE JOLIES GRAVURES SUR ACIER.

Abrégé de tous les voyages autour du monde, par E. Garnier, 2 volumes.
Aline et Marie, ou les jeunes Parisiennes en Suisse, 1 volume.
Amalia, ou l'orpheline de Sienne, par M. Doublet, 1 volume.
Amélie, par Mme Laure Bernier, 1 vol.
Anna, ou les épreuves de la piété filiale, par M. de Marlès, 1 vol.
Artisans célèbres (les), par M. Valentin, 1 vol.
Aurélie, ou le monde et la piété, par M. d'Exauvillez, 1 volume.
Aventures et conquêtes de Fernand Cortez au Mexique, par Henri Lebrun, 1 v.
Aventures et voyages de Robinson Crusoé, traduits de Daniel de Foé, 2 vol.
Charlemagne et son siècle, par M. Roy, 1 volume.
Chronique de Grégoire de Tours sur l'histoire de France, par M. Roy, 1 vol.
Conquête du Pérou par Pizarre, 1 volume.
Conquête de Grenade, d'après Washington Irving, par Adrien Lemercier, 1 v.
Curé de campagne (le), par M. Stephen de la Madelaine.
Derniers jours de Pompeï (les), imité de Bulwer, par Adrien Lemercier, 1 v.
Ernestine, ou les charmes de la vertu, par Mme Césarie Farrenc, 1 vol.
Esquisses entomologiques, par M. l'abbé J.-J. Bourassé, 1 vol.
Ferréol, ou les passions vaincues par la religion, par Théophile Ménard, 1 v.
Firmin, ou le jeune voyageur en Égypte, par M. de Marlès, 1 vol.
Gatienne, ou courage d'une jeune fille, par M. l'abbé Pinard.
Gerson, par Ernest Fouinet, 1 vol.
Gilbert, ou le poëte malheureux, par M. l'abbé Pinard, 1 vol.
Gustave, ou le jeune voyageur en Espagne, par M. de Marlès, 1 vol.
Histoire abrégée des Croisades, par F. Valentin, 1 volume.
Histoire de Charles-Quint, d'après Robertson, 1 volume.
Histoire de Bossuet, évêque de Meaux, par M. Roy, 1 volume.
Histoire de Fénelon, archevêque de Cambray, par M. Roy, 1 volume.
Histoire et description du Japon, d'après Charlevoix, 1 volume.
Histoire de Venise, par Valentin, 1 volume.
Histoire de la Chevalerie, par M. Roy, 1 volume.
Histoire des Chevaliers de Malte, d'après l'abbé de Vertot, 1 volume.
Histoire de Jeanne d'Arc, par M. Roy, 1 volume.
Histoire de Louis XI, par M. Roy, 1 vol.
Histoire de Marie Stuart, par M. de Marlès, continuateur de Lingard, 1 vol.
Histoire naturelle des animaux les plus remarquables de la classe des mammifères, quadrupèdes et cétacées, par un naturaliste du Muséum, 1 volume.
Histoire naturelle des oiseaux, des reptiles et des poissons, par M. l'abbé J.-J. Bourassé, 1 volume orné de plus de 40 vignettes.
Incas (les), par Marmontel, édition revue et purgée avec soin 1 volume.
Joseph, par Bitaubé, édition revue et purgée avec soin, 1 volume.
Le Frère et la Sœur, par Mme Woillez, 1 vol.
Léontine et Marie, par Mme Woillez, 1 vol.
Lettres sur l'Italie, par Dupaty, édition revue et purgée avec soin par une société d'ecclésiastiques, 1 volume.
Marie, ou l'ange de la terre, par Mlle Fanny de V., 1 volume.
Mes prisons, ou mémoires de Silvio Pellico, traduction nouvelle, par M. l'abbé Bourassé, 1 volume.
Monde souterrain (le), par M. de Longchêne, 1 vol.
Naufragés au Spitzberg (les), ou les salutaires effets de la confiance en Dieu, par L. F., 1 volume.
Orpheline de Moscou (l'), ou la jeune institutrice, par Mme Woillez, 1 volume.
Paul et Virginie, suivi de la Chaumière indienne, par Bernardin de St-Pierre, édition revue et purgée avec soin par une société d'ecclésiastiques, 1 vol.

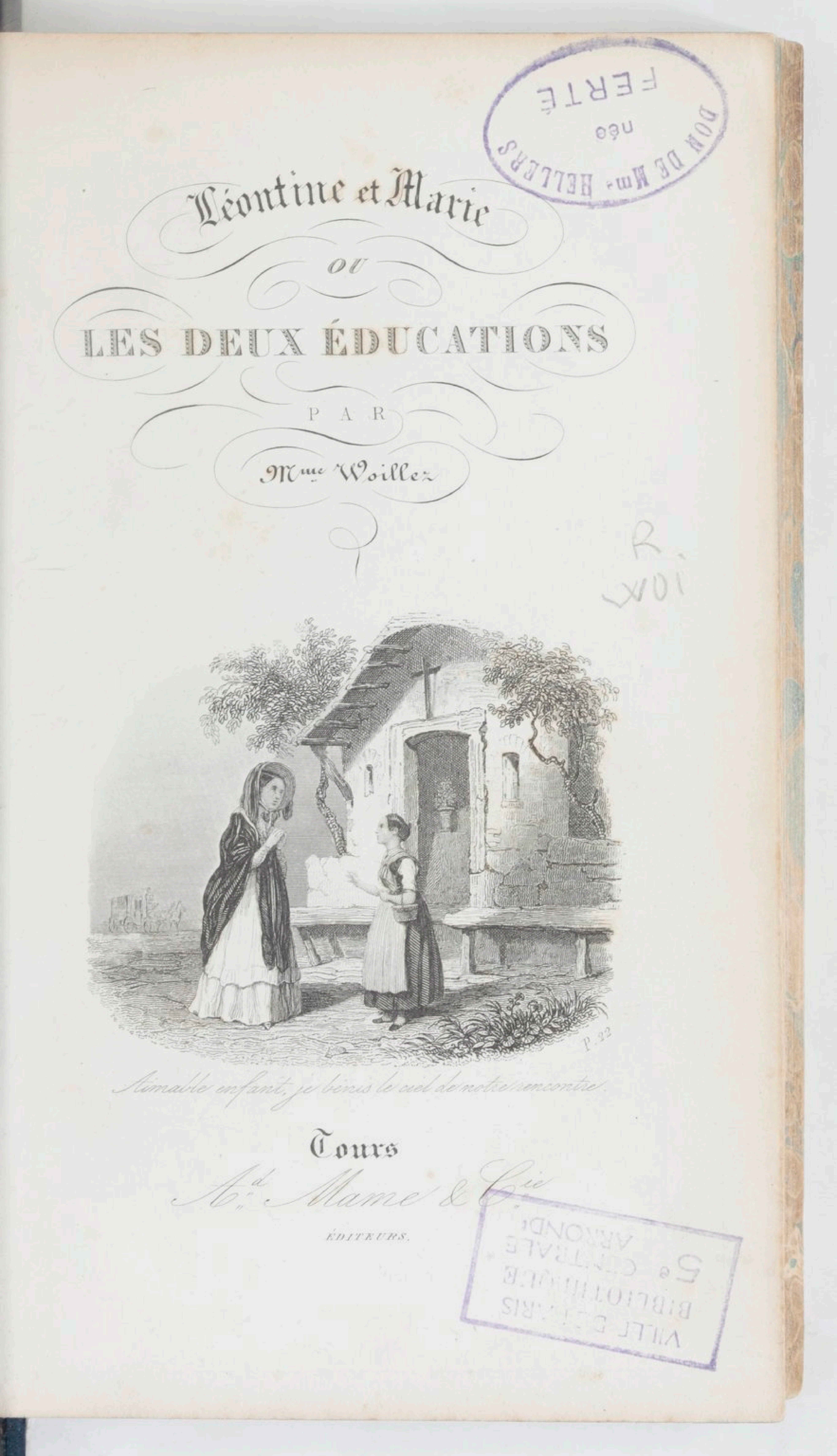
Paul, ou les dangers d'un caractère faible, par M. l'abbé Guérinet, 1 vol.
Peintres célèbres (les), par Valentin, 1 volume.
Récits du château (les), par M. d'Exauvillez, 1 volume.
Robinson Suisse, ou histoire d'une famille suisse naufragée, traduit de l'allemand de Wyss; par Fréd. Muller, 2 volumes.
Rose et Joséphine, nouvelle historique (1812-1815), par Mme M. G. E***, 1 vol.
Séphora, épisode de l'histoire des Juifs, par Ad. Lemercier, 1 volume.
Voyages au pôle-nord (1380-1833), par Henri Lebrun, 1 volume.
Voyages et aventures de Lapérouse, par Valentin, 1 volume.
Voyages et découvertes dans l'Afrique, par Henri Lebrun, 1 volume.
Voyages et découvertes des compagnons de Colomb, par Henri Lebrun, 1 vol.
Voyages en Abyssinie et en Nubie, recueillis et mis en ordre par H. Lebrun, 1 v.
Voyages dans l'Asie méridionale, par E. Garnier, 1 volume.
Voyage en Perse, par E. Garnier, 1 vol.

3e SÉRIE. — FORMAT IN-18.

CHAQUE VOLUME EST ORNÉ D'UNE JOLIE GRAVURE SUR ACIER.

Abrégé de l'histoire de l'Ancien Testament, traduit de Schmid.
Abrégé de l'histoire du Nouveau Testament, traduit de Schmid.
Agnès, ou la petite joueuse de luth, traduit de Schmid.
Albertine, ou la connaissance de Jésus-Christ, par L. F.
Albert, ou le jeune artiste.
Anatole, ou les épreuves de la piété filiale, par M. Logeais.
André, ou bonheur dans la piété, par Mme Farrenc.
Annette, suivie de Béatrice, ou l'épouse chrétienne, par L. F.
Antonio, ou l'orphelin de Florence, par Pierre Marcel.
Auguste, ou le jeune pâtre de Dettenheim, par Pierre Marcel.
Augustin, ou le triomphe de la foi catholique,
Bague trouvée (la), ou les fruits d'une bonne éducation, traduit de Schmid.
Barque du pêcheur (la), par L. F.
Bastien, ou le dévouement filial, par Mme C. Farrenc.
Benjamin, ou l'élève des Frères des écoles chrétiennes, par M. Logeais.
Bernard et Armand, ou les ouvriers chrétiens.
Braconniers (les), ou les dangereux effets de la colère.
Bramines (les), ou le triomphe de la religion chrétienne, par Ad. Lemercier.
Caroline, ou l'orpheline de Jurançon, par M.me M. G. E.
Cécilia, ou la jeune infortunée, par Mme Ménard.
Cent petits contes pour les enfants, traduits de Schmid.
Chartreuse (la), traduit de Schmid.
Chaumière irlandaise (la), par L. F.
Clotilde, ou l'élève des Sœurs, par M. l'abbé Juchereau.
Colporteur au village (le), par M. l'abbé Pinart.
Conteur allemand (le petit).
Croix de bois (la), traduit de Schmid.
Croix au bord du chemin (la), par Mme Menard.
Deux Ambroise (les), par A. N.
Deux frères (les). ou le vrai et le faux bonheur, par Adrien Lemercier.
Duval, histoire racontée par un Curé de village à ses élèves.
École du Hameau (l'), ou l'élève du bon pasteur, par Mme C. Farrenc.
Édouard, ou l'enfant gâté, par M. l'abbé Guérinet.
Élisabeth, ou la charité du pauvre récompensée, par M. d'Exauvillez.
Émigrants au Brésil (les), par L. F.
Emma, ou le modèle des jeunes personnes, par M. l'abbé Guérinet.
Enfant de Chœur (l'), par Mlle C. M.
Enfants vertueux (les), par Pierre Marcel.
Ermite mystérieux (l'), par Adrien Lemercier.

Etienne, ou le prix de vertu, par P. Marcel.
Eustache, épisode des premiers temps du christianisme, traduit de Schmid.
Famille africaine (la), ou l'esclave convertie.
Famille chrétienne (la), traduit de Schmid.
Famille Sismond (la), ou la piété éprouvée et récompensée.
Félix, ou la vengeance du chrétien.
Fernando, histoire d'un jeune Espagnol, traduit de Schmid.
Fête de saint Nicolas (la) par L. F.
Florestine, ou religion dans l'infortune, par M. Logeais.
Frédéric, ou l'ermite du mont Atlas, par M. E. N.
Fridolin (le bon) et le méchant Thierry, traduit de Schmid.
Fridoline (la bonne), traduit de l'allemand.
Geneviève, traduit de Schmid
Gondicar, ou l'amour du chrétien, par L. F.
Guirlande de houblon (la), traduit de Schmid.
Gustave et Eugène, par Mme C. Farrenc.
Henri (le jeune), traduit de Schmid.
Henri et Marie, ou les orphelins.
Honorine, ou le triomphe de l'humilité sur l'orgueil, par A. N.
Hubert, ou les suites funestes de la paresse et de l'indocilité, par E. N.
Itha, comtesse de Toggenbourg, traduit de Schmid.
James, ou le pécheur ramené à la religion par l'adversité, par M. E. W.
Jénoseph, ou vertu, jeunesse et adversité, par M. Logeais.
Joseph et Isidore, par Pierre Marcel.
La jeune Marie, ou conversion d'une famille protestante, par M. l'abbé B....
Laure, ou la jeune émigrée, par Mme M. G. E.
L'Orphelin des Alpes, par Mme Celarier.
Louis, le petit émigré, traduit de Schmid.
Louise et Elisabeth, ou les deux orphelines, par Pierre Marcel.
Lydia, ou la jeune Grecque.
Maître d'école de Montigny (le), par E. Fouinet.
Maria, ou confiance en Dieu porte bonheur, par A. D.
Marie, ou la corbeille de fleurs, traduit de Schmid.
Marthe ou la sœur hospitalière, par M. l'abbé Juchereau.
Mélanie et Lucette, ou les avantages de l'éducation religieuse.
Michel et Bruno, ou les fils du pieux marinier, par Mme C. Farrenc.
Mouton (le petit), suivi du Ver luisant, traduit de Schmid.
Nouveaux petits contes, traduits de Schmid.
OEufs de Pâques (les), suivis de Théodora, traduit de Schmid.
Paul et Georges, ou charité et rigorisme, par L. F.
Petite mendiante (la), ou une journée d'angoisse et de bonheur, par P. Marcel.
Pierre Cœur, suivi de Louis et Georges.
René, ou la charité récompensée, par M. P. T.
Rose de Tannebourg, traduit de Schmid.
Rosier (le), suivi de la Mouche, traduit de Schmid.
Rossignol (le), suivi des Deux Frères, traduit de Schmid.
Rudolphe, ou l'enfant de bénédiction, par P. Marcel.
Sept nouveaux contes, traduit de Schmid.
Serin (le), suivi de la Chapelle de la forêt, traduit de Schmid.
Sœur Léocadie, ou modèle d'une bonne religieuse.
Soirées romaines, ou cinq nouvelles religieuses, traduit de l'italien.
Solitaire du mont Carmel (le), par Adrien Lemercier.
Sophie, ou les bienfaits de la Providence, par E. W.
Théobald, ou l'enfant charitable, par E. W.
Théophile, le petit ermite, traduit de Schmid.
Tilleul (le), ou l'oubli des injures, par L. F.
Vallée d'Alméria (la), par E. W.
Veille de Noël (la), traduit de Schmid.
Wilfrid, ou la prière d'une mère, par Ad. Lemercier.


Léontine et Marie
ou
LES DEUX ÉDUCATIONS
PAR
Mme Woillez
P. 22
Aimable enfant, je bénis le ciel de notre rencontre
Tours
Ad Mame & Cie
ÉDITEURS.
DON DE Mme BELLERS née FERTÉ
VILLE DE PARIS BIBLIOTHÈQUE CENTRALE 5e ARROND.

LÉONTINE ET MARIE

OU

LES DEUX ÉDUCATIONS

PAR Mme WOILLEZ

Auteur des *Souvenirs d'une Mère de famille*, du *Robinson des Demoiselles*, de l'*Orpheline de Moscou*, etc.

DEUXIÈME EDITION



TOURS

A^D^ MAME ET CIE, IMPRIMEURS-LIBRAIRES.

1843



CHAPITRE PREMIER.

> Le vrai moyen d'adoucir ses peines
> est de soulager celles d'autrui.
>
> Mme DE MAINTENON.

Non loin des dunes qui bordent la côte de Dunkerque, il existait, à la fin du siècle dernier, une petite colonie de pauvres pêcheurs dont les mœurs, entièrement étrangères à celles de la ville, avaient conservé une simplicité toute patriarcale, malgré le bouleversement révolutionnaire qui venait d'ébranler l'Europe. Ignorant le tourment des passions, sachant se con-

tenter de la vie la plus frugale, ces hommes simples et laborieux ne s'inquiétaient pas de l'avenir, dont ils confiaient le soin à la Providence, et ils travaillaient gaiement, non pour amasser des richesses, mais pour subvenir aux stricts besoins de leur famille. L'un d'eux, nommé Noël, se distinguait surtout par son activité et ses vertus hospitalières. Quoiqu'il ne possédât que sa cabane, une barque et des filets, toujours il était le plus empressé à secourir le pauvre voyageur qui venait s'abriter sous son toit, et il se montrait aussi le plus intrépide au milieu des périls que sa profession l'obligeait d'affronter.

Marié depuis vingt ans, et tendrement aimé de sa ménagère, il n'avait d'autre souci que d'être souvent forcé de s'éloigner de son paisible foyer, et c'était toujours avec une joie nouvelle qu'il y revenait; car il savait que sa bonne Thérèse n'était heureuse que quand elle le voyait à l'abri du danger. Thérèse, en effet, était livrée aux plus vives alarmes tant que durait l'absence de Noël : aussi craintive qu'il était hardi, elle redoutait pour lui les moindres

orages, et faisait des vœux continuels pour qu'il abandonnât un métier si périlleux.

Un jour qu'il était en mer depuis le matin, avec plusieurs autres pêcheurs, et qu'elle attendait impatiemment son retour en filant devant sa porte, elle vit tout à coup de sombres nuages s'amonceler au-dessus de sa tête; l'air s'épaissit, de larges gouttes d'eau commencèrent à tomber, et toutes les craintes de la pauvre femme se réveillèrent. En cet instant, un vieux matelot vint à passer, et lui dit en montrant l'horizon :

« Voilà qui s'annonce mal. Gare aux bâtiments qui sont sur la côte! c'est une rage que ces bancs de Flandre pour les pauvres marins. »

A ces mots, Thérèse, pâle, immobile, regarde en frémissant les signes précurseurs de la tempête, et chaque moment augmente son effroi; car le tonnerre se fait entendre au loin; une sinistre obscurité se répand sur toute la nature, et bientôt à un calme plein d'horreur succèdent des coups de vent qui menacent d'enlever la cabane. Mais ce n'est pas de ce danger que s'occupe la pauvre femme : elle ne songe

qu'à son cher Noël luttant contre les vagues furieuses, dont les épouvantables mugissements viennent retentir jusqu'à elle.

« Mon Dieu! il va périr! » s'écrie-t-elle. Et, quittant sa chaumière, malgré les rafales, les éclats de la foudre et la pluie qui tombe alors par torrents, elle court éperdue vers une chapelle vouée au culte de la sainte Vierge, que les pêcheurs de la contrée ne manquent jamais d'invoquer au milieu de leurs périls.

Bâtie sur une butte assez élevée, cette chapelle dominait sur la vaste étendue des eaux, et de là l'orage présentait un spectacle si horrible, que Thérèse ne put y résister : les bras étendus vers l'image de la Mère du Sauveur, elle n'articule qu'un seul mot, le nom de Noël, et tombe privée de sentiment.

Quand elle revint à elle, la clarté du jour avait presque entièrement disparu; la foudre grondait encore au loin, mais le bruit des flots semblait s'être apaisé. Thérèse se met alors à prier avec ardeur, et, ranimée par cette pieuse action, elle reprend le chemin de sa chaumière, espérant que son mari peut y être revenu. Hâ-

tant ses pas, malgré l'obscurité qui l'environne, elle arrive enfin vers sa demeure; mais nul indice n'annonce que ses vœux se soient réalisés : la cabane est déserte, et la pauvre femme retombe dans un profond abattement. Un reste d'espérance la fait songer néanmoins à préparer le repas du soir. Ayant allumé un bon feu, elle met la chaise de Noël au coin du foyer; puis regardant ce siége avec un inexprimable serrement de cœur :

« Oh! mon Dieu, si cette place allait rester vide! dit-elle d'une voix étouffée; si mon pauvre Noël ne revenait plus!... »

Agitée par un tremblement convulsif, elle rouvre la porte de la cabane, que le vent l'avait d'abord forcée de fermer, et soudain elle croit entendre au loin les aboiements d'un chien que le pêcheur emmenait ordinairement lorsqu'il allait en mer.

« C'est Azor! » s'écrie-t-elle.

Et aussitôt, allumant une lanterne, elle l'accroche en dehors de la maison, afin que cette lumière serve de phare à son mari, qu'elle appelle de toutes ses forces. Bientôt, ce n'est pas

une illusion, la voix de Noël a répondu à la sienne, et, quelques minutes après, elle le voit accourir, chargé d'un fardeau qu'il dépose dans ses bras en lui disant :

« Tiens, femme, voilà une enfant que j'ai sauvée du naufrage, donne-lui vite du secours; la pauvre petite en a grand besoin. »

Au milieu de sa joie, Thérèse se hâte de porter l'enfant auprès du feu; elle la débarrasse de ses vêtements mouillés, l'enveloppe soigneusement dans une couverture de laine, et parvient enfin à la réchauffer et à lui rendre le sentiment.

Cette enfant, d'une beauté ravissante, paraissait âgée de huit ans environ. Elle portait, suspendue à son cou par une chaîne d'or, une boîte de même métal, ayant la forme d'un médaillon, et tout semblait annoncer qu'elle appartenait à des parents au-dessus de la classe ordinaire. Le premier mot qu'elle prononça en revenant à la vie fut pour demander son père. Noël lui fit une réponse évasive, et, bientôt après, absorbée par l'excès de la fatigue, elle tomba dans un profond sommeil, dont la

femme du pêcheur profita pour la porter doucement sur un lit de foin qu'elle venait de préparer dans une petite chambre à côté de la sienne.

Jusqu'alors la bonne Thérèse, tout occupée de ces charitables soins, s'était abstenue de faire aucune question à son mari, pour savoir comment cette jeune infortunée était tombée entre ses mains ; mais après l'avoir couchée, elle s'empressa de revenir auprès de lui, et il satisfit sa curiosité.

Devinant toutes les inquiétudes qu'elle avait dû éprouver durant cette soirée désastreuse, Noël eut soin de passer légèrement sur les dangers que ses compagnons et lui avaient courus ; il lui dit seulement qu'ayant vu un petit bâtiment lancé sur une des jetées de Dunkerque, qui offrent tant d'écueils aux vaisseaux qui s'avancent vers ce port, il avait voulu secourir l'équipage, mais que le bâtiment s'était entr'ouvert avant qu'il pût arriver à sa portée.

« Je ne recueillis dans ma barque, continua-t-il, que deux matelots et un passager, qui tenait dans ses bras l'enfant que tu viens de ré-

chauffer, ma Thérèse, et j'ai su depuis que ce passager était son père. Quand nous fûmes parvenus, après bien des peines, à trouver un atterrage, je m'aperçus que cet homme se mourait. J'essayai de lui faire avaler quelques gouttes de genièvre, mais je ne pus y parvenir, et dix minutes après, il expira sans avoir prononcé une seule parole.

« Les deux matelots, qui sont Anglais, désespérés d'avoir perdu leur bâtiment, et surtout d'être tombés entre nos mains, tandis que leur nation est en guerre avec la nôtre, se recommandèrent à moi ; ils m'avouèrent, dans leur langue, que je parle assez bien, comme tu sais, que le passager qui venait de mourir dans ma barque était un émigré français, nommé M. de Ternan. Leur patron s'était engagé à le conduire avec sa fille sur la côte d'Ostende, où il comptait trouver le moyen de débarquer secrètement. Il paraît qu'un meunier, dont le moulin est situé près de la mer, devait faire au bâtiment anglais les signaux convenus et donner asile à l'émigré ; mais le gros temps d'aujourd'hui dérouta si bien les pauvres gens,

qu'il leur fut impossible d'atteindre cette côte, et ils vinrent périr corps et biens devant Dunkerque.

« Après ce récit, les deux matelots me supplièrent de ne pas les dénoncer à l'autorité et de leur permettre de prendre la route d'Ostende, où ils comptent que le meunier favorisera leur retour dans leur pays. D'abord mes compagnons et moi nous eûmes peur de nous mettre en contravention avec la loi en leur accordant cette demande; mais, après tout, nous n'avions pas sauvé ces hommes pour en faire nos prisonniers, et nous les laissâmes partir en leur donnant de quoi faire leur route. Quant au malheureux émigré, mes amis se chargèrent d'aller sur-le-champ déclarer son décès, afin qu'on lui donne demain la sépulture, et je me hâtai d'emporter sa fille, pensant que le bon Dieu voulait sans doute que nous en prissions soin, puisqu'il l'avait fait tomber entre mes mains d'une manière si miraculeuse. Nous n'avons pas d'enfant; en attendant qu'on nous la réclame, nous lui servirons de père et de mère. »

Thérèse avait un trop bon cœur pour ne point partager le pieux dessein de son mari, et elle prit dès ce moment un si vif intérêt à la petite fille, qu'elle voulut aller la regarder encore, afin de s'assurer si son sommeil était paisible.

« Pauvre enfant ! dit-elle tout bas en la contemplant les larmes aux yeux, elle a sûrement joui jusqu'ici de tout le bien-être que donnent les richesses, et la voici maintenant réduite à partager avec de pauvres gens comme nous le pain du travail ! Ah ! du moins nous tâcherons qu'elle ne manque pas de l'absolu nécessaire, et nous ferons de notre mieux pour la consoler dans son malheur. »

L'excellente femme songea ensuite à faire sécher les vêtements de la jeune naufragée : elle n'avait pas encore eu le temps de s'occuper de ce soin, et, en les visitant, elle trouva dans une des poches de la robe un petit portefeuille, recouvert en taffetas ciré, qu'elle serra sur-le-champ, pensant que cet objet pouvait être de quelque importance pour celle qui lui inspirait déjà un si tendre intérêt.

Le lendemain en s'éveillant, la petite fille parut d'abord avoir oublié l'événement funeste qui l'avait frappée la veille, et regarda autour d'elle avec un mélange de surprise et de crainte; mais, peu à peu, les scènes terribles auxquelles elle avait assisté se retracèrent à son imagination; elle appela son père en pleurant, et dit à Thérèse qui accourait vers elle :

« Madame, allez chercher papa; dites-lui que Marie le demande. Oh! je vous en prie, ne tardez pas; amenez-le avec vous; je veux le voir tout de suite.

— Hélas! chère enfant, ce que vous demandez n'est pas en mon pouvoir.

— Pourquoi cela? pourquoi papa ne peut-il pas venir?

— Parce qu'il est devant Dieu, murmura la bonne femme, d'une voix étouffée par les larmes.

— Devant Dieu! s'écria la jeune infortunée qui avait saisi ces mots; mais c'est donc comme maman? » Et, retombant sur son lit, elle y resta plusieurs heures plongée dans le plus affreux désespoir.

Thérèse parvint enfin à la calmer un peu, en l'assurant que si elle se montrait soumise à la volonté du Ciel, elle serait un jour réunie à ses parents. Cette idée, toute-puissante sur son cœur, la fit se jeter à genoux dès qu'elle fut habillée, et elle se mit à prier avec une ferveur si touchante, que ses hôtes en furent profondément attendris. L'ayant décidée ensuite à prendre quelque nourriture, ils lui prodiguèrent tant de soins et de consolations, que l'intéressante enfant, douée d'autant de douceur que de sensibilité, finit par faire des efforts sur elle-même pour surmonter son chagrin, et à chaque instant Noël et sa femme s'attachèrent à elle davantage.

Sentant néanmoins qu'elle n'allait trouver auprès d'eux qu'une existence bien triste, comparée à celle dont elle paraissait avoir joui jusqu'alors, ils la questionnèrent sur les personnes que son père connaissait en France ; mais elle était dans une ignorance complète à ce sujet, et ne put leur parler que de la mort de sa mère dont le souvenir faisait encore couler ses pleurs. Elle leur raconta aussi son départ de Londres ;

leur dit que son père avait quitté cette ville, accablé sous le poids de la douleur et de la maladie, ce qui sans doute avait déterminé sa mort à la suite de leur naufrage; puis leur montra les papiers contenus dans le portefeuille que Thérèse lui avait rendu : c'était son extrait de baptême et l'acte de décès de sa mère.

Ces papiers, tout en constatant que la naissance de Marie était très-distinguée, laissèrent Noël dans le même embarras pour découvrir s'il restait à cette jeune orpheline quelque parent qui pût lui servir d'appui. Il savait que l'époque funeste de la terreur avait décimé un grand nombre de familles nobles, que beaucoup d'autres étaient encore errantes sur la terre étrangère, et il eut peu d'espoir que celle de Marie eût échappé au commun désastre. Cependant il fit écrire en Normandie, où cette enfant était née, et se rendit lui-même à Ostende, chez le meunier où M. de Ternan devait débarquer, espérant trouver chez cet homme quelques renseignements sur les personnes qui avaient arrangé avec lui le retour du

proscrit; mais on n'y connaissait que le patron du bâtiment anglais naufragé. Les autres démarches de l'honnête pêcheur ayant été aussi infructueuses, il résolut de garder l'orpheline que la Providence lui avait confiée, et la traita dès lors comme sa propre fille.

Quoique bien jeune encore, cette enfant paraissait sentir tout ce qu'elle devait aux deux époux, et jamais ils ne l'entendirent proférer une plainte ou montrer de la répugnance pour le nouveau genre de vie qu'il lui fallut adopter. Nourrie des mets les plus grossiers, vêtue d'une robe de bure, et forcée de se livrer à une foule d'occupations dont jusqu'alors elle n'avait pas même eu l'idée, la pauvre petite se prêtait à tout avec une résignation angélique, et se montrait si affectueuse, si prévenante envers ceux qui l'avaient recueillie, que, dans leur simplicité, ils finirent par se persuader qu'elle ne souffrait aucunement de sa nouvelle situation.

Marie cependant nourrissait au fond de son cœur un souvenir trop cher de ses parents pour que rien pût les lui faire oublier. Docile et

résignée par un noble instinct de reconnaissance pour ses bienfaiteurs, elle avait conservé un sentiment très-vif des pertes cruelles qui l'avaient frappée, et souvent elle versait des larmes secrètes. Le médaillon trouvé sur elle lors de son naufrage, et qu'elle portait toujours depuis, caché sous sa robe de bure, ne contribuait pas peu à entretenir ces souvenirs déchirants. Il contenait, avec son propre portrait, ceux de son père et de sa mère; et quand l'infortunée contemplait ces diverses images, elle s'abandonnait à tout son chagrin, et ce n'était pas sans de grands efforts qu'elle parvenait à en dérober les marques à ceux qui soutenaient son enfance.

Deux années se passèrent ainsi. La fille de M. de Ternan apprit la langue du pays, que Thérèse parlait plus facilement que le français; elle apprit aussi à faire des filets pour Noël, et devint si habile dans cette fabrication et dans les soins du ménage, qu'elle cessa bientôt d'être une charge pour les deux époux; mais ces divers travaux, en lui donnant un exercice salutaire, étaient bien loin d'alimenter son esprit avide d'instruction.

Aucune école n'existait à cette époque dans le voisinage de la cabane, et Marie, qui savait parfaitement lire et écrire, quand elle y était arrivée, n'avait pour s'exercer qu'un vieux livre de piété et un catéchisme qui formaient toute la bibliothèque des deux époux. Cependant ces livres, son unique ressource, se trouvant imprimés en français, lui offrirent l'avantage de continuer à étudier les principales vérités de la foi, dont sa mère lui avait donné les premières notions. Pour les mieux graver dans sa mémoire, elle copiait chaque jour quelques pages de son catéchisme, et trouvait dans cette occupation une utile diversion à ses peines; car déjà le malheur lui avait donné une maturité précoce. Douée d'une grande sensibilité, forcée de vivre dans un isolement presque complet, sans cesse elle reportait sa pensée vers ses bons parents, cherchait à se retracer les leçons de vertu qu'ils s'étaient efforcés de graver dans son jeune cœur, et l'espoir de les retrouver un jour au ciel la rendit si pieuse, que souvent on la voyait prier au milieu de ses travaux. C'était surtout une grande joie

pour elle que d'accompagner la bonne Thérèse à la chapelle des Dunes, qui avoisinait leur demeure.

Cette chapelle, desservie depuis quelque temps par un prêtre des environs, n'était guère fréquentée que le dimanche; mais la femme de Noël s'y rendait au commencement de chaque journée, et la pieuse enfant, qu'elle emmenait avec elle, se trouvait si heureuse dans ce saint lieu, qu'elle était toujours obligée de se faire violence pour s'en arracher.

Un matin que Thérèse était retenue par divers travaux, qui ne souffraient aucun retard, Marie obtint d'y aller seule porter des fleurs qu'elle venait de cueillir, et dont elle avait formé des guirlandes et des bouquets. Elle s'y rendit donc toute joyeuse, et lorsqu'elle eut soigneusement placé sa modeste offrande devant l'image vénérée de la sainte Vierge, elle se prosterna et se mit à prier avec tant de ferveur, qu'elle ne s'aperçut pas qu'elle avait attiré l'attention d'une dame restée sur le seuil de la chapelle à la regarder.

Cette dame, déjà d'un certain âge, était

d'une pâleur qui semblait annoncer la souffrance. Marie la vit en se retournant pour sortir, et, malgré elle, un cri de surprise, mêlé d'effroi, lui échappa.

« Rassurez-vous, mon enfant, lui dit alors l'inconnue, en s'avançant vers elle et en lui souriant avec bonté, que pourriez-vous craindre d'une pauvre femme malade qui vient, comme vous, invoquer la Mère des affligés?

— Je ne crains plus rien à présent, Madame, répondit Marie ; mais j'ai eu peur d'abord, je l'avoue, parce que je ne vous connais pas.

— Eh bien! nous ferons connaissance. Veuillez m'attendre quelques instants ; nous sortirons ensemble et nous causerons ; je sens que votre vue me fait du bien. »

Marie demeura, se remit à prier, et quand l'étrangère sortit de la chapelle, elle lui dit :

« J'ai demandé à la sainte Vierge de vous guérir, Madame.

— Aimable enfant ! s'écria l'inconnue, je bénis le Ciel de notre rencontre; car vos prières me rendent l'espérance. Où demeurez-vous?

— Chez Noël, le pêcheur.

— Est-ce votre père?

— Oh! non, je n'ai plus ni père ni mère; ils sont morts tous deux, dit tristement Marie, en penchant la tête.

— Pauvre enfant! si jeune, et déjà orpheline! Mais comment êtes-vous venue chez Noël?

— Il m'a sauvée du naufrage, et m'a gardée depuis dans sa maison.

— Il vous aime beaucoup sans doute?

— Oh! oui, et sa femme aussi; ils sont si bons!

— Ainsi, vous êtes heureuse auprès d'eux?

— Heureuse? non; car je pense toujours à papa et à maman.

— Ne vous reste-t-il donc pas quelques autres parents?

— Je n'en sais rien; Noël m'a dit qu'il n'avait pu en découvrir aucun.»

Au milieu de cette conversation, à laquelle l'étrangère parut prendre un vif intérêt, elles arrivèrent au pied du petit mont que dominait la chapelle, et Marie fut étonnée en voyant une très-belle voiture stationnée non loin de là.

Un domestique s'avança respectueusement vers la dame pour prendre ses ordres.

« Julien, lui dit-elle, je n'irai pas aujourd'hui prendre de bain de mer. Que la voiture me suive ; elle m'attendra à quelque distance de l'endroit où je vais avec cette enfant. » Prenant alors la main de Marie, elle la pria de la conduire chez le pêcheur.

En peu d'instants elles y arrivèrent. Thérèse était seule alors à la cabane ; elle aperçut de loin l'équipage, et ce fut pour elle, comme pour Marie, une espèce de phénomène dans ce lieu désert. Mais bientôt toute son attention s'étant portée sur la dame étrangère, qui l'aborda de l'air le plus affable, elle se fit un plaisir de répondre à ses questions concernant l'orpheline, et lui apprit comment cette enfant était tombée entre ses mains.

« Ah ! Madame, lui dit-elle ensuite, c'est bien heureux que Noël l'ait sauvée ; chaque jour nous en bénissons le bon Dieu, parce que cette chère enfant fait notre bonheur en ce monde, et que nous en sommes fiers comme si elle était notre propre fille. Une chose me tour-

mente pourtant : j'ai cru d'abord qu'elle s'accoutumerait à notre genre de vie ; car la pauvre petite est si bonne et si douce, que jamais elle ne s'est plainte une seule fois de son sort ; mais en y regardant de plus près, j'ai remarqué en elle de l'ennui ; souvent elle est triste quand nous voudrions la voir rire et sauter comme les autres enfants de son âge. Que voulez-vous, ce n'est pas notre faute ; elle aime l'étude, et nous n'avons pas d'école assez près pour l'y conduire.

— Ainsi vous consentiriez, si vous en aviez le pouvoir, à faire donner de l'instruction à cette enfant ? demanda l'inconnue.

— Sans aucun doute, reprit Thérèse, pourvu que ce ne fût pas loin de nous ; car nous ne pourrions plus vivre sans la voir ; d'ailleurs, Dieu nous l'ayant confiée, nous devons lui garder fidèlement son dépôt. »

La dame parut réfléchir, puis, comme frappée d'une idée soudaine, elle reprit :

« Ce n'est pas, je crois, sans dessein que la Providence m'a conduite dans le lieu où j'ai rencontré cette intéressante orpheline : je puis

lui être utile, et je le ferai avec joie ; mais il faut que vous me connaissiez avant que d'accepter pour elle mes services. Je me nomme madame de Vardreck ; j'habite ordinairement Cassel, qui n'est qu'à six lieues d'ici, et je loge en ce moment chez M. B***, négociant à Dunkerque. Il est considéré comme un parfait honnête homme : adressez-vous à lui ; si, après l'avoir entendu, vous croyez devoir m'accorder votre confiance, nous nous reverrons, et je vous dirai alors quels sont mes projets. »

En finissant ces mots, madame de Vardreck se leva, puis ayant embrassé Marie, qui, pendant cet entretien, n'avait pas cessé d'éprouver une vive émotion, elle s'éloigna.

Sa voiture avait déjà parcouru une grande distance, que Thérèse était encore absorbée dans ses réflexions sur le seuil de sa cabane. Un mélange de tristesse et de joie agitait son cœur sans qu'elle pût s'en rendre compte, et peu s'en fallut qu'elle ne fondît en larmes.

De son côté, la jeune de Ternan, tout occupée de l'étrangère, cherchait à se retracer ses moindres paroles ; car madame de Vardreck

avait dans son langage, comme dans ses manières, une grâce et une douceur qui l'enchantaient. C'était la première fois, depuis son départ d'Angleterre, que Marie rencontrait une personne aussi distinguée, et elle avait goûté un si grand plaisir à la voir et à l'entendre, qu'elle souhaitait ardemment que sa visite se renouvelât.

Ainsi cette visite était pour elle et pour Thérèse un grand événement, et toutes deux y songeaient avec tant d'émotion, qu'elles éprouvaient une égale impatience de l'annoncer à Noël. Ce dernier revint dans la soirée, et il ne prit d'abord qu'un médiocre intérêt au récit que lui fit Thérèse; mais quand elle lui eut rapporté les dernières paroles de la dame, il parut réfléchir, et dit ensuite avec tristesse:

« Si nous étions moins pauvres, nous n'aurions besoin de personne pour bien élever cette chère enfant; mais, dans notre situation, ne pouvant rien pour son bonheur, il ne nous est pas permis de refuser le bien qu'on veut lui faire, s'il vient d'une bonne source... Ah!

je n'ai jamais senti comme en ce moment le malheur de l'indigence !

— Pourquoi donc, bon Noël, demanda vivement Marie, en le regardant avec affection ?

— Parce qu'il faudra que nous ayons la douleur de vous voir loin de nous, répondit-il, essuyant furtivement une larme.

— Que dites-vous ? moi, vous quitter ! non, non, je veux toujours rester avec vous et avec ma bonne Thérèse.

— Mais, ma chère enfant, si cette dame bienfaisante veut vous protéger et vous faire instruire, il faudra bien qu'elle vous éloigne de cette misérable cabane.

— Eh bien ! vous viendrez avec moi.

— Sans doute, si nous avions de quoi vivre ailleurs ; mais vous savez que la pêche est mon seul gagne-pain, et si nous allions avec vous, les poissons ne nous suivraient pas, eux. »

En disant ces mots, le pauvre homme s'efforça de sourire, mais il demeura triste, abattu, le reste de la soirée, et ne put fermer l'œil de la nuit. Voulant toutefois mettre fin au tourment qu'il endurait et s'arrêter à un

parti, il se leva dès l'aube du jour, prit la route de Dunkerque, se rendit tout droit chez le négociant indiqué par madame de Vardreck, et obtint sur cette dame des renseignements si favorables, que, tout en gémissant sur la nécessité de se séparer de Marie, il résolut d'accepter pour elle les bienfaits qui lui seraient offerts.

Peu de moments après son retour à la cabane, madame de Vardreck y arriva et annonça aux deux époux qu'elle était décidée à se charger de l'enfant dont ils prenaient soin, s'ils consentaient à la lui confier. Ayant ensuite demandé à cette dernière si elle serait heureuse de vivre auprès d'elle.

« Oui, Madame, répondit Marie, oui, je voudrais bien vous voir toujours, pourvu que Noël et Thérèse fussent aussi toujours avec moi.

— Ne pourriez-vous donc vous résigner à vous séparer d'eux ? reprit madame de Vardreck, qui voulait éprouver le cœur de sa protégée. Ainsi que ces braves gens, j'aurai grand soin de vous ; je vous aimerai, je vous trai-

terai comme si vous étiez ma fille : vous aurez une demeure agréable, de jolies robes, d'élégants chapeaux, enfin, toutes les douceurs de la vie ; et, par-dessus tout, vous recevrez une éducation conforme au rang dans lequel vous êtes née. Croyez-vous que toutes ces choses ne vous feront pas bientôt oublier cette pauvre cabane ?

— L'oublier ! dit Marie, en se jetant dans les bras de Thérèse, oh ! non, jamais ! si mes bienfaiteurs y restent, je veux y rester avec eux.

— Mais ils ne peuvent rien pour votre instruction, pour votre avenir...

— Ils peuvent m'aimer, je ne demande rien de plus ; je continuerai à travailler pour ne pas leur être à charge. »

En ce moment les deux époux, ne résistant plus à leur profonde émotion, s'écrièrent ensemble :

« Non, non, chère Marie, vous ne nous quitterez pas ; nous ne voulions que votre bien ; mais puisque vous préférez demeurer avec nous, malgré notre indigence, soyez-en

mille fois bénie ; nous serons trop heureux de vous garder.

— Avez-vous donc cru que je voulusse sérieusement vous séparer d'elle ? reprit alors madame de Vardreck, vivement touchée de cette petite scène. Détrompez-vous. En me chargeant de cette enfant que la Providence vous a confiée, j'ai le double désir de contribuer à son bonheur et de récompenser en même temps les soins généreux dont vous l'avez comblée. Si elle eût été capable de les oublier, en cédant sans effort à mes offres, elle m'eût paru beaucoup moins digne de l'intérêt qu'elle m'inspire. Maintenant que je connais son cœur, je suis heureuse de pouvoir combler ses vœux en vous emmenant avec elle. Je sais que tous deux vous êtes honnêtes et laborieux ; il me sera donc facile de vous employer utilement dans mon domaine. De cette manière vous verrez croître sous vos yeux celle que vous avez arrachée à la mort, et j'espère que vous ne regretterez jamais de m'avoir associée à votre bonne œuvre. »

Une proposition si généreuse combla de joie

les deux époux, et, peu de jours après, Marie de Ternan quitta avec eux la pauvre chaumière où elle languissait depuis son naufrage. Comprenant, malgré son extrême jeunesse, tout ce qu'elle devait à sa nouvelle bienfaitrice, elle lui exprima sa reconnaissance, pendant le voyage, d'une manière si touchante, que cette dame sentit s'accroître encore son affection pour elle.



CHAPITRE II.

Les erreurs d'éducation ne sont pas réparables; elles portent coup.
Mme CAMPAN.

Ce fut surtout en arrivant à l'habitation de madame de Vardreck, que les impressions de Marie se montrèrent plus vives et plus profondes. Cette habitation, placée presqu'au sommet du mont Cassel, offrait un aspect si ravissant, par la variété des sites et l'immense étendue de pays qu'elle dominait, que la pauvre petite, accoutumée à ne voir depuis deux ans

qu'une plage stérile et les montagnes de sable qui avoisinaient la chaumière du pêcheur, se crut tout à coup transportée dans un lieu enchanté, et resta en extase devant le magnifique tableau qui se déroulait à ses regards.

Le mont Cassel présente, en effet, l'une des vues les plus admirables que l'imagination puisse se figurer. Situé sur le point le plus élevé de la Flandre, il domine une vaste plaine couverte en tous sens de jolies maisons, de moulins, d'usines de toutes espèces, de beaux arbres fruitiers et forestiers, dont le vert foncé se nuance de la manière la plus pittoresque avec le vert tendre des gras pâturages et la teinte dorée des riches moissons. Partout on remarque une vigueur de végétation, une variété de culture, qui ne se trouvent point ailleurs, et qui annoncent l'aisance et le bonheur dont jouissent les habitants de cette contrée (1).

(1) Ce qui rend surtout ce point de vue intéressant, c'est la multiplicité des villes que l'on aperçoit dans toutes les directions. Du sommet du mont Cassel, au moyen de lunettes d'approche et même à l'œil nu, on peut en compter trente-cinq, plus ou moins considérables, parmi lesquelles sont diverses places fortes des départements du Nord, du Pas-de-Calais et de l'occident de la Belgique.

Marie était descendue de voiture avec madame de Vardreck, qui la laissa d'abord livrée à sa contemplation, et lut avec joie dans ses traits expressifs toutes les émotions qui remplissaient son âme.

« Ce lieu vous plaît donc, ma chère enfant, lui dit-elle ensuite.

— S'il me plaît! Ah! Madame, jamais je n'ai rien vu d'aussi beau, répondit-elle, en pressant sur ses lèvres la main de sa bienfaitrice.

— Ainsi vous serez heureuse dans ce séjour?

— Oh! oui! bien heureuse, surtout si je puis mériter vos bontés.

Nous citerons ici le nom de ces villes par ordre alphabétique : Aire, Armentières, Arras, Bailleul, Bergues, Béthune, Boulogne, Bourbourg, Bruges, Calais, Dixmude, Douai, Douvres(Angleterre), Dunkerque, Estaires, Furnes, Gravelines, Hazebrouck, Hondtschoote, La Bassée, Lagorgue, Laventhie, Lens, Lillers, Loo, Merville, Nieuport, Ostende, Poperingue, Rousbrugghe, Saint-Omer, Saint-Venant, Stendforte, Térouenne et Watten. De ce point, on découvre en outre pres de cent bourgs et villages. On voit aussi la mer du Nord, avec les vaisseaux de la rade de Dunkerque, Graveline et Calais; enfin ceux de la rade de Douvres, ainsi que le phare de ce dernier port (Voyez l'excellente *Topographie de la ville et des environs de Cassel*, publiée, en 1828, par le docteur de Smyttère.)

— Dis mon affection, reprit vivement madame de Vardreck; car c'est de l'affection, c'est une tendresse de mère que tu m'inspires, chère Marie. Dès ce moment tu es ma fille d'adoption, et désormais tu seras traitée comme telle. Mais viens, cette vue qui t'enchante, tu l'auras encore de la petite chambre que je te destine, et je suis pressée de t'y établir pour jouir de ta satisfaction. »

Toutes deux entrèrent alors dans le manoir où déjà Julien, par ordre de sa maîtresse, avait installé le pêcheur et sa femme, qui ne se lassaient pas d'admirer l'opulence dont ils étaient environnés et montraient une surprise fort amusante à chaque objet nouveau qui venait frapper leurs regards. Marie, au contraire, ne parut étonnée de rien en parcourant les riches appartements qu'on lui fit traverser; on voyait qu'elle avait été accoutumée, dans son enfance, à en habiter d'aussi beaux, et madame de Vardreck, qui suivait attentivement toutes ses impressions, fut plus que jamais convaincue que cette enfant appartenait à une famille distinguée. Les papiers trouvés sur elle après

son naufrage ne laissaient d'ailleurs aucun doute sur ce point. Aussi, lorsque la noble châtelaine présenta sa protégée aux gens qui composaient sa maison, elle leur dit :

« Vous servirez désormais mademoiselle de Ternan comme si elle était ma fille. N'oubliez pas qu'en vous efforçant de lui plaire par votre respect, vos prévenances et vos soins, ce sera acquérir de nouveaux titres à ma bienveillance. »

Marie n'avait alors que dix ans, mais sa rare intelligence, comme sa vive sensibilité, lui firent comprendre toute la délicatesse que renfermaient ces paroles, et elle se jeta dans les bras de sa bienfaitrice pour l'en remercier.

La petite chambre dont on la mit ensuite en possession, fut pour elle un nouveau sujet de reconnaissance. Cette chambre offrait exactement la même vue qu'elle avait déjà tant admirée ; elle touchait en outre à celle de madame de Vardreck, et l'heureuse enfant s'y trouva si bien, que sa joie naïve sembla se communiquer à ceux qui l'entouraient.

Tout dès lors prit au château une teinte

moins sérieuse. Depuis son veuvage, la protectrice de Marie avait mené dans ce lieu une vie fort triste; car étant privée du bonheur d'être mère, et n'ayant qu'un neveu engagé dans la carrière des armes, elle n'avait trouvé de consolations que dans la piété et dans les nombreuses aumônes qu'elle se plaisait à répandre. Sans doute, de telles consolations étaient bien puissantes pour un cœur comme le sien; mais sa santé, très-affaiblie depuis quelque temps, lui rendait son isolement plus difficile à supporter, et lui faisait sentir plus amèrement encore que la fortune ne saurait donner le bonheur quand l'âme est dénuée d'affection.

Ce fut donc avec une joie profonde que cette femme aimante rompit tout à coup la monotonie de son existence, en s'attachant à la jeune orpheline que la Providence lui avait fait rencontrer devant l'image de la sainte Vierge qu'elle allait invoquer pour sa guérison. Dès cet instant une voix intérieure lui avait dit que cette enfant deviendrait pour elle une source de jouissances, et tout jusqu'alors répondait si bien à son espoir; Marie, par sa vive reconnais-

sance, ses grâces, sa douceur, lui offrait un charme si nouveau, que bientôt sa tristesse habituelle fit place à la plus tendre sollicitude, et qu'elle ne songea plus qu'à s'attacher sa protégée en la comblant de ses bienfaits.

Madame de Vardreck joignait à une grande solidité de jugement une foule de connaissances qui lui permettaient de cultiver elle-même l'éducation de l'enfant qu'elle adoptait. Aussi dès l'instant que celle-ci fut établie dans sa maison, elle s'occupa des moyens de lui faire réparer le temps qu'elle avait perdu, et surtout de développer dans son cœur toutes les vertus qu'une bonne mère y avait déjà fait naître. Cependant, avant de commencer la tâche qu'elle s'imposait et qu'elle était si digne de remplir, madame de Vardreck voulut que son élève s'accoutumât peu à peu à sa nouvelle situation, en faisant connaissance avec le pays qu'elle allait habiter et avec les personnes que les convenances l'obligeraient de voir quelquefois.

Elles commencèrent donc leurs excursions, et la jeune de Ternan admira avec un vif plaisir les différents points de vue de la montagne,

qui, à ses yeux, était une véritable merveille. Sa protectrice lui fit visiter aussi les divers monuments de la ville, dont plusieurs remontent à une grande antiquité. Quelque temps après, elle la conduisit à l'hospice destiné aux pauvres malades de la commune, qu'elle avait coutume de visiter.

Marie n'avait nulle idée de ces sortes d'établissements; aussi son premier mouvement eût été de fuir l'affligeant tableau que celui-ci lui présentait, si madame de Vardreck ne l'eût arrêtée en lui disant :

« C'est ici, mon enfant, que je viens apprendre à souffrir et à priser les biens que Dieu a daigné m'accorder. C'est aussi en écoutant les plaintes de ces infortunés, en veillant à leurs besoins, en tâchant d'alléger leurs maux, que je me sens plus près de ce Dieu de bonté qui veut que le riche soit l'appui de l'indigence et du malheur. Ah! crois-moi, chère Marie, ne détourne jamais tes regards d'un être souffrant, quel qu'il soit; il y a tant de douceur à voir le sourire de celui qu'on vient de soulager! »

Après ces mots, que la digne femme avait

prononcés avec la plus touchante expression, elle prit la main de son élève, et parcourut avec elle les salles de l'infirmerie, adressant à chaque malade quelques paroles de consolation et leur distribuant les divers objets qu'elle avait fait apporter pour eux.

A cette époque, l'hospice de Cassel ne se soutenait guère que par la charité des habitants de la commune, et madame de Vardreck était au nombre de ses bienfaitrices les plus zélées. Aussi sa présence répandit tant de joie dans ce lieu de souffrance et de misère, que Marie surmonta bientôt l'espèce de répugnance qu'elle avait éprouvée en y entrant, pour se livrer tout entière aux nouvelles impressions que fit naître dans son cœur ce touchant spectacle. En sortant de l'hospice, elle pressa sur ses lèvres la main de sa noble amie, qui lui dit alors :

« Je vois que ma chère Marie comprend maintenant toutes les douceurs de la charité, et je suis sûre qu'elle ne sera plus tentée de fuir devant les malheureux qui s'offriront à ses regards, quand même les maux dont ils seraient atteints lui inspireraient d'abord quelque dégoût.

— Oh ! non, reprit l'enfant ; mais, en les voyant, je regretterai d'être pauvre comme eux et de ne pouvoir les soulager.

— Rassure-toi : c'est par tes mains que passeront désormais les aumônes que je leur destine ; pour achever de t'aguerrir, demain nous irons à l'hôpital des vieillards, et c'est toi qui seras chargée de la distribution que je compte leur faire. »

A cette promesse, Marie se montra si joyeuse, que sa protectrice fut plus que jamais convaincue de la bonté de son cœur, et redoubla de soins pour développer en elle toutes les heureuses dispositions dont le Ciel l'avait douée.

Quelques mois s'écoulèrent ainsi. Toujours plus docile aux leçons de vertu qui lui étaient données, toujours plus avide d'instruction, la jeune élève commença ses études, et captiva tellement l'affection de sa mère adoptive, que l'excellente femme ne pouvait plus se passer de la voir un seul moment, sans éprouver un profond ennui. Elle eût même voulu n'avoir jamais d'autre société que cette enfant, et ne se

prêtait qu'avec peine à recevoir les visites que lui faisaient les personnes de son voisinage.

Un jour, cependant, elle en annonça une à son élève, qui paraissait lui être un peu moins à charge que les autres.

« Tu verras demain, lui dit-elle, une dame que j'ai connue dans son enfance et qui promettait alors autant d'esprit que d'amabilité. Elle est venue de Paris pour prendre possession d'une petite propriété que lui a léguée un de ses parents, et elle doit nous amener sa fille, qui n'est guère plus âgée que toi, mais que l'on dit être une petite merveille. Je te confie le soin de l'amuser pendant la journée que sa mère désire passer au château. »

Le lendemain, en effet, madame de Linval et sa fille arrivèrent de très-bonne heure. La première était une femme de quarante-cinq ans environ, qui paraissait avoir été belle, et dont les manières élégantes annonçaient l'habitude du grand monde. Ayant joint madame de Vardreck, qui s'était empressée d'aller à sa rencontre, elle l'embrassa avec de grandes démonstrations de joie, comme si elle eût retrouvé

l'amie la plus chère, et lui présenta sa fille. Celle-ci, quoique à peine âgée de douze ans, n'avait déjà plus rien de la timidité qui sied si bien à cet âge; en revanche, il y avait tant de grâce et d'esprit dans ses traits charmants, qu'il était impossible de la voir sans éprouver un très-vif intérêt pour elle.

Marie était restée à quelque distance sans oser s'approcher, et quand madame de Vardreck l'appela, elle parut si interdite, si troublée, que la mère et la fille ne purent s'empêcher de sourire de sa gaucherie. Encouragée néanmoins par le regard caressant de sa protectrice, la pauvre petite se remit un peu, et se montra ensuite si prévenante envers Léontine de Linval, que celle-ci finit par la trouver aimable.

A cet âge, la confiance et l'amitié s'établissent facilement dans les cœurs, parce qu'alors de cruelles déceptions ne sont pas encore venues leur faire une loi de la prudence. Marie, depuis son retour en France, n'avait d'ailleurs rencontré aucun enfant auquel elle pût s'attacher, et cette longue privation, qu'elle avait surtout cruellement sentie dans la cabane de Noël,

augmenta encore la vive sympathie que lui fit éprouver Léontine.

Cependant madame de Vardreck, qui ne la perdait pas de vue, ne vit pas naître ce penchant sans quelque inquiétude. Ayant questionné madame de Linval sur sa fille, elle reconnut bientôt que cette jeune personne, douée d'une intelligence remarquable et d'une facilité extraordinaire pour tous les genres de talents qu'on lui faisait cultiver, avait été complétement négligée sous le rapport des principes religieux, qui seuls peuvent servir de base à une bonne éducation ; elle résolut dès lors de ne pas laisser établir une trop grande intimité entre elle et Marie. Ce qui la rassura toutefois, c'est que madame de Linval, habitant ordinairement Paris, où son mari occupait une place assez élevée, ne se proposait de demeurer chaque année à Cassel que pendant un mois ou deux de la belle saison. Ainsi les rapports des deux jeunes filles devaient être si rares, que madame de Vardreck ne se sentit pas le courage d'affliger son élève en rompant brusquement une liaison qui paraissait la rendre heureuse.

Lorsqu'elles se retrouvèrent seules, cette dernière lui exprima naïvement le plaisir qu'elle avait goûté auprès de sa jeune amie, qui avait excité au plus haut point son enthousiasme en lui faisant l'énumération de tous les talents qu'elle possédait. Madame de Vardreck la laissa d'abord parler avec une entière liberté, et lui dit ensuite :

« Il se peut, en effet, que mademoiselle de Linval sache déjà beaucoup de choses, trop peut-être, eu égard à son extrême jeunesse; mais je crains bien, si j'en juge d'après les observations que j'ai pu faire, qu'on ne lui ait laissé ignorer la plus essentielle de toutes, la connaissance de Dieu, et par conséquent celle des devoirs que nous avons à remplir envers lui. Sans cette connaissance, ma chère enfant, tous les talents réunis ne sont presque toujours qu'un importun bagage, propre à nous conduire à notre perte, en nous donnant une vanité ridicule, ennemie de notre repos, comme de notre salut. »

Marie parut attristée en écoutant ces paroles; car elle en concluait que sa nouvelle amie était

beaucoup moins parfaite qu'elle ne se l'était figuré, et, après avoir réfléchi quelques instants, elle dit à sa mère adoptive :

« Il y a donc des gens qui n'aiment pas le bon Dieu? Comment cela est-il possible ? Ces gens-là sont bien malheureux sans doute?

— Très-malheureux assurément ; mais leur ignorance ou leur aveuglement les empêche de sentir ce malheur. Ce n'est guère que quand l'adversité vient à les frapper, ou quand ils sont près de paraître devant le souverain Juge, que leurs yeux commencent à se dessiller et qu'ils comprennent tout ce que l'incrédulité leur a ravi. Quelquefois alors le repentir entre dans leur âme, et ils retrouvent avec la foi, les consolations, les sublimes espérances du chrétien ; mais, quand la mort les surprend avant qu'ils n'aient obtenu cette faveur du Ciel, leur perte est inévitable.

— Me permettez-vous, Madame, demanda vivement Marie, de parler à Léontine de l'amour que l'on doit à Dieu ? Déjà vous m'avez donné de nombreuses leçons à ce sujet : je me les rappelle toutes, et je pourrais les lui répéter.

— Non-seulement je t'y autorise, ma bien-aimée, répondit madame de Vardreck ; mais je t'assure que tu feras une action louable. De mon côté, j'aurai un entretien à ce sujet avec madame de Linval ; elle paraît attacher quelque prix à mon amitié, et je serais trop heureuse de réveiller dans son cœur les sentiments qui semblaient l'animer quand je l'ai connue. »

Quelques jours après, Léontine, qui s'ennuyait beaucoup de la vie monotone qu'elle menait à Cassel, revint au château, où du moins elle avait l'espoir d'exciter encore l'admiration de la naïve enfant qu'elle y avait rencontrée. Cette dernière la revit avec joie ; mais, cette fois, au lieu de se livrer exclusivement au plaisir de l'entendre, elle chercha à l'étudier, et, remarquant qu'elle ne mêlait jamais à ses discours aucune pensée qui se rapportât à la religion, elle lui dit, après avoir écouté la brillante peinture des fêtes qui l'attendaient à Paris :

« Tout cela doit être très-beau, mais je crois que je ne m'amuserais guère au milieu de ces merveilles ; j'aime bien mieux mon beau soleil, ma belle vue, mes fleurs, mes jolis papillons et

mes charmants oiseaux. Toutes ces choses m'inspirent de la gaieté, et en même temps l'amour de celui qui les a créées. Ici il me semble qu'on le prie mieux que dans ces assemblées dont vous me parlez, et la prière fait tant de bien! Autrefois, quand j'habitais une pauvre cabane, quand je n'avais qu'une robe de bure et des sabots, quand je ne mangeais que du pain bis et des poissons grillés, et que durant tout le jour je faisais des filets pour Noël, eh bien! je priais et je supportais mon malheur. J'allais invoquer la sainte Vierge à la chapelle des Dunes, et cette bonne Mère me rendait le courage et l'espérance. Savez-vous, ma chère Léontine, que c'est devant son image que j'ai trouvé ma bienfaitrice. Oh! ce jour-là j'étais bien triste, car je pensais à mes bons parents, et quand j'aperçus madame de Vardreck, que je ne connaissais pas, j'eus peur d'abord; mais bientôt je ris de ma folie en songeant que la sainte Vierge me protégeait. Voyez, en effet, jusqu'où s'est étendue cette protection, et combien depuis lors mon sort est changé!

— Il y a, j'en conviens, une grande diffé-

rence entre votre situation actuelle et celle dont vous parlez, répondit en souriant la jeune de Linval, et je comprends votre reconnaissance envers le Ciel; mais, à notre âge, on ne peut pas toujours prier; il faut bien s'amuser un peu, et je ne vois pas quels peuvent être vos plaisirs dans cette solitude.

— Mes plaisirs? reprit Marie, oh! je n'en manque pas, je vous l'assure; j'en ai même tant, que je ne pourrais vous les dire tous. D'abord, chaque matin, dès l'aube du jour, j'élève mon cœur à Dieu, qui m'a comblée de tant de bienfaits; je le prie pour mon père et ma mère; je vais ensuite embrasser ma généreuse protectrice, puis Noël et Thérèse, que madame de Vardreck a amenés ici avec moi pour partager mon bonheur, et qui m'aiment comme si j'étais leur enfant. Autrefois ces bons amis étaient pauvres et devaient travailler toujours; maintenant ils ne manquent plus de rien et sont exempts de toute fatigue. Noël n'a d'autre occupation que de surveiller les ouvriers employés par ma bienfaitrice; Thérèse n'a d'autre charge que de m'accompagner dans mes promenades du matin.

Tous les jours, de très-bonne heure, je descends avec elle dans la plaine, je cours, je saute dans les prairies, je cueille des fleurs des champs, dont madame de Vardreck me dit les noms et les propriétés; ensuite elle me donne d'autres leçons, et quand j'ai eu le bonheur de la satisfaire par mon application, j'obtiens un nouveau baiser qui double ma joie. Souvent aussi nous allons ensemble visiter les indigents. Oh! c'est auprès d'eux que je me sens heureuse; car, ayant été pauvre aussi, j'éprouve un grand plaisir à voir soulager leur misère.

— Voilà pour la matinée, sans doute, dit Léontine; mais l'après-midi, que faites-vous?

— L'après-midi? reprit la naïve enfant, le temps passe bien vite : je travaille encore, tant que ma bonne amie n'est pas fatiguée, puis je vais me promener avec elle. C'est surtout pendant ces promenades qu'elle me parle des grandeurs de Dieu, de sa puissance, de la nécessité de le servir, et qu'elle m'apprend à reporter vers lui toutes mes pensées. Ces leçons me plaisent beaucoup, et quand je reviens au

château, il me semble que je suis toujours plus joyeuse. »

Léontine, quoique naturellement fort légère, avait écouté Marie avec attention, et l'expression de sa physionomie prouvait qu'elle réfléchissait à l'extrême différence de son éducation et de celle que recevait la jeune de Ternan.

« C'est singulier, dit-elle, après avoir gardé le silence durant quelques minutes, jamais ma mère ne m'a parlé de toutes ces choses; je crois pourtant que je les écouterais comme vous avec plaisir.

— Eh bien ! reprit vivement Marie, si vous le désirez, chaque fois que nous nous verrons, je vous répèterai tout ce que ma bienfaitrice m'aura dit à ce sujet. En attendant, allons dès aujourd'hui prier ensemble, afin que le bon Dieu nous éclaire toutes deux. »

Et, disant ces mots, la pieuse enfant prit la main de Léontine, et l'entraînait déjà du côté de la chapelle, quand madame de Linval parut tout à coup, annonçant à sa fille qu'il fallait partir. Elles s'éloignèrent, et la pauvre Marie,

désappointée de ce brusque départ, témoigna à sa bienfaitrice tout le regret qu'elle en éprouvait.

« Rassure-toi, lui dit cette dernière, tes soins ne seront pas entièrement perdus, je l'espère. Léontine, douée d'une intelligence supérieure à son âge, se rappellera ce que tu lui as dit, et les réflexions que tes paroles lui ont suggérées pourront lui être salutaires. De mon côté, j'ai causé sur le même sujet avec madame de Linval et l'ai forcée de convenir que, sans la foi et la pratique des vertus religieuses, il ne saurait y avoir de véritable paix en ce monde. Elle m'a promis de faire instruire sa fille des vérités dont je l'ai entretenue et de suivre mes conseils. Je ne sais toutefois jusqu'à quel point elle tiendra cette promesse: malheureusement elles vont partir, et les entraînements du monde apporteront peut-être bien des obstacles à l'accomplissement de nos vœux; dans tous les cas, nous aurons toujours la satisfaction d'avoir accompli envers l'une et l'autre le devoir que nous imposait la charité. »

CHAPITRE III.

> Chacun prétend donner des leçons, mais peu s'étudient à donner des exemples.
>
> A.-H. LEMONNIER.

Peu de jours après, madame de Linval, ainsi qu'elle l'avait annoncé, quitta Cassel avec sa fille. Marie sentit vivement cette séparation ; c'était le premier chagrin qu'elle eût éprouvé depuis son arrivée chez sa bienfaitrice ; mais sa tendresse pour cette dernière le lui fit supporter avec courage, et elle se mit à l'étude avec une nouvelle ardeur.

Ne voulant rien épargner pour l'éducation de cette enfant si digne de ses soins, madame de Vardreck fit venir d'une ville voisine deux professeurs renommés, l'un pour le dessin, l'autre pour le piano, et continua de se charger des leçons que jusqu'alors elle lui avait fait suivre avec tant de succès. Cependant, quel que fût son désir de hâter les progrès de son élève, elle se garda bien de surcharger sa mémoire en l'astreignant à une assiduité continuelle; car elle savait que c'est presque toujours aux dépens de la santé, quelquefois même du développement de l'intelligence, que l'enfance se livre d'une manière trop soutenue à des études sérieuses. Cherchant donc à se conformer à la faiblesse ainsi qu'à la mobilité de cet âge, madame de Vardreck n'attendait pas que Marie se montrât fatiguée d'une leçon quelconque; elle l'obligeait à mêler à ses études des jeux et des exercices propres à développer ses forces comme à lui donner d'utiles distractions.

Non moins attentive à former sa raison et son cœur, elle avait soin de n'exprimer jamais devant elle que des idées justes; elle s'attachait

surtout à lui faire aimer la vérité et à lui donner le mépris de toute dissimulation. Apportant aussi une sérieuse attention dans le choix de ses lectures, elle lui apprenait peu à peu à discerner les beautés des divers auteurs qui passaient sous ses yeux, lui en faisait ressortir les utiles enseignements, et lui préparait ainsi pour l'avenir de véritables jouissances.

Marie, qui avait habité longtemps un lieu presque désert, montrait une grande curiosité pour connaître les objets qui frappaient ses regards. La vue des champs, celle des moulins et des diverses usines établies aux environs de la montagne, les moissonneurs qu'elle apercevait dans la plaine, les villes qu'elle découvrait au loin, tout l'excitait à questionner son excellente amie, qui, profitant de cette disposition, lui expliquait non-seulement les merveilles de la nature, mais encore comment se font les diverses choses nécessaires à la vie de l'homme et sur lesquelles reposent le commerce et l'industrie. Passant de là à la grande société humaine, elle lui montrait toute la puissance de celui qui l'a créée, lui parlait des liens qui doi-

vent nous unir les uns aux autres, de la nécessité de nous secourir réciproquement, et lui peignait enfin l'exercice de la charité comme l'un des plus doux plaisirs qu'il nous soit donné de goûter ici-bas.

C'est ainsi que peu à peu, sans nul effort, sans nulle fatigue, Marie apprit une foule de choses utiles et se pénétra des points principaux de la morale chrétienne. Aussi, chaque jour, on voyait se développer en elle un nouvel attrait pour l'étude et pour la vertu. Douée surtout d'une piété sincère, elle apprit l'histoire sainte avec une grande facilité, et fut en état au bout de dix-huit mois de faire sa première communion. Oh ! que ce jour fut attendu par elle avec impatience ! S'unir à son Dieu, le posséder dans son cœur, lui semblait une félicité immense, au-dessus de toutes les joies de la terre, et son âme était avide de la goûter. Plusieurs semaines allaient néanmoins s'écouler encore, et pendant ce laps de temps, Léontine devait arriver pour accomplir avec elle cette grande action.

Depuis un an, la jeune de Linval n'était pas

retournée à Cassel; cependant, pour se conformer aux avis donnés par madame de Vardreck, elle s'était abstenue de quelques plaisirs, avait étudié les matières religieuses dont la connaissance lui était indispensable, et, grâce à son intelligence naturelle, comme à sa prodigieuse mémoire, elle avait l'espérance de briller dans les examens. Hélas! il faut le dire, cet espoir avait été bien plus puissant pour exciter son application et son zèle, que la pensée de Dieu, et, en se soumettant à l'étude des devoirs que nous prescrit la religion, elle était fort loin encore d'avoir opéré sur elle-même la réforme nécessaire pour les bien accomplir.

Sa mère, qu'un intérêt particulier portait à se ployer, du moins en apparence, aux avis de madame de Vardreck, poussait le zèle, il est vrai, jusqu'à l'accompagner dans les exercices de piété que commandait la circonstance ; elle lui faisait aussi de beaux sermons à ce sujet; mais c'était à l'imagination et non au cœur de sa fille que s'adressaient les discours de cette femme inconséquente ; souvent même, oubliant le nouveau rôle qu'elle s'était imposé, elle allait

jusqu'à avouer en sa présence son incrédulité et ses répugnances pour les pratiques qu'elle lui faisait suivre.

C'est malheureusement de cette manière qu'agissent la plupart des personnes que de fausses maximes ont égarées. Témoins continuels des hommages rendus à la vertu et de l'heureuse paix qui l'accompagne, elles veulent que leurs enfants entrent dans la voie qu'elles ont désertée, mais, loin de s'imposer quelques efforts pour y soutenir leurs pas chancelants, loin de les prêcher par les exemples, elles les abandonnent à leur propre faiblesse, et ne réussissent qu'à leur découvrir leur inconséquence, souvent même à leur donner le masque odieux de l'hypocrisie.

Ainsi madame de Linval, en parlant à sa fille de la pieuse action qu'elle allait faire, mêlait à ses discours tant d'idées mondaines et absurdes, tant de vanité et d'irréligion, que la pauvre Léontine, flottant sans cesse entre les nouveaux devoirs qu'on lui enseignait et les dangereuses maximes de sa mère, manquait totalement de courage pour vaincre ses nombreux défauts, et

arriva à Cassel bien plus occupée de l'effet qu'elle allait y produire que du bonheur qui lui était promis.

La vue de Marie la ramena néanmoins à de meilleurs sentiments ; il était impossible que son cœur ne s'animât pas pour la vertu auprès de cet autre cœur, si candide, si plein de ferveur, qui s'épanchait devant elle avec la plus douce confiance, et qui paraissait éprouver des joies si pures.

Marie était toujours l'enfant simple et naïve de la chapelle des Dunes, mais ses études suivies pendant dix-huit mois, les conversations qu'elle avait eues journellement avec sa vertueuse amie, et le sentiment de paix, de bonheur, qui accompagnait chacune de ses actions, avaient développé dans son esprit des pensées si élevées et tout à la fois si riantes, qu'elles semblaient se refléter sur sa charmante figure et y donner un nouvel attrait.

Malgré son excessive vanité, Léontine ne put se soustraire à cet attrait puissant ; elle admira l'élève de madame de Vardreck, et conçut pour elle une affection que nulle autre jeune per-

sonne de son âge ne lui avait inspirée au même degré. Quand Marie, dans les exercices de piété qu'elles suivaient ensemble, était prosternée au pied des saints autels, Léontine la contemplait avec une sorte de respect ; son cœur était ému ; elle sentait la foi s'y ranimer, et c'était alors avec amour, avec confiance, qu'elle invoquait ce Dieu de bonté que sa jeune compagne lui faisait mieux connaître chaque jour.

Charmée des heureuses dispositions où elle la voyait, voulant surtout s'assurer que rien ne les troublerait, madame de Vardreck avait obtenu que Léontine passât au château les jours qui devaient précéder la première communion, et ce fut elle-même qui présida aux dernières instructions que reçurent les deux jeunes filles.

Quand le moment fut arrivé, quand Marie fut prête à se rendre dans le temple du Seigneur, elle tomba aux pieds de sa noble amie, et lui dit d'une voix pleine d'émotion :

« O vous qui avez si bien remplacé les parents que j'ai perdus, daignez bénir votre fille adoptive qui vous doit aujourd'hui la plus grande des félicités ; daignez unir vos prières

aux siennes, pour que, toujours fidèle à la loi de Dieu, elle n'oublie jamais les bienfaits dont il l'a comblée et les grâces qu'il va répandre sur elle en ce beau jour ! »

Vivement touchée, madame de Vardreck étendit sa main sur le front de la pieuse enfant, puis la serra dans ses bras avec une telle effusion de tendresse, qu'il lui fut impossible d'articuler un seul mot.

Noël et Thérèse étaient présents à cette scène. « Et vous aussi, bénissez-moi ! leur dit ensuite Marie ; oui, bénissez tous deux la pauvre orpheline que vous avez arrachée à la mort, et venez être témoins de son bonheur. »

A ces paroles, les deux époux versèrent des larmes délicieuses ; ils venaient de recevoir la plus douce récompense que Marie pût leur offrir, et, après l'avoir bénie du fond de leur âme, ils la suivirent avec madame de Vardreck jusqu'à l'église, où déjà la foule des jeunes communiantes se rassemblait.

Oh ! que de pensées, que de souvenirs se réveillent à la vue de cette touchante réunion de cœurs simples et purs allant s'unir au Sauveur

du monde ! Comme ce tableau nous retrace les beaux jours, les saintes affections de notre enfance ! Malheur, mille fois malheur, à celui qui pourrait le contempler sans émotion et surtout sans en retirer quelque utile enseignement !

Léontine, placée à côté de Marie, éprouva en ce moment une paix, un bonheur, qu'elle n'avait jamais goûtés. Comme alors les vaines illusions présentées à sa jeunesse lui parurent misérables, en comparaison de cette joie vive et pure qui remplissait son âme ! comme elle promit à Dieu de lui rester fidèle ! Pauvre Léontine ! elle était de bonne foi en faisant cette promesse, mais aura-t-elle toujours le courage de l'accomplir ?

Plus attachée que jamais à sa jeune amie, et s'efforçant de l'imiter en tout, elle trouva auprès d'elle, pendant quatre mois, de si doux plaisirs, qu'elle ne regretta plus ceux dont elle jouissait naguère dans la capitale, et ne manifesta même aucun désir d'y retourner. Ainsi la puissance de l'exemple, ce grand mobile de la plupart des actions humaines, pouvait affermir les pas de cette enfant dans la voie du ciel, et tous

les avantages, toutes les qualités qu'elle possédait, pouvaient encore tourner au profit de son bonheur. Mais, pour cela, il lui fallait la continuité de ces exemples ; il fallait lui faire oublier les enchantements, les vains prestiges du monde, en l'en éloignant jusqu'à ce que sa raison eût acquis assez de force pour lutter victorieusement contre eux ; il fallait enfin que sa mère, qui s'obstinait à présider à son éducation, connût le prix de la vertu, qu'elle voulût renoncer à ses goûts, à ses erreurs ; et madame de Linval était incapable d'un tel effort. Chez cette femme, aussi dissipée, aussi légère qu'astucieuse, l'amour maternel était une passion aveugle qui se manifestait par l'adulation et non par des sacrifices. Déjà même fatiguée d'une si longue contrainte, consumée par l'ennui, elle n'aspirait qu'au moment de quitter un séjour si peu en rapport avec ses goûts, et où elle était forcée de s'observer continuellement pour ne pas déplaire à madame de Vardreck, dont elle attendait un important service. Il s'agissait d'un emprunt de vingt mille francs indispensables pour la tirer des embarras où l'avaient plongée

ses dépenses excessives ; car depuis longtemps déjà sa fortune se trouvant presque complétement épuisée, elle en était réduite à contracter chaque jour de nouvelles dettes.

Ignorant un tel désordre, et n'attribuant la demande qui lui était faite qu'à une gêne momentanée, madame de Vardreck prêta, sans intérêts, la somme en question, en l'hypothéquant toutefois sur la propriété dont madame de Linval avait hérité l'année précédente, et cette dernière eut à peine les vingt mille francs entre ses mains, qu'accumulant les prétextes, elle parla de reprendre la route de Paris.

Léontine, loin de partager l'impatience de sa mère, montra, au contraire, de vifs regrets en quittant la vie paisible dont elle commençait à goûter le charme ; elle témoigna surtout un profond chagrin en se séparant de sa jeune amie, qu'elle laissa non moins affligée.

« Pourquoi donc y a-t-il des distances pour ceux qui s'aiment ? dit tristement Marie à sa bienfaitrice, en suivant des yeux la voiture qui emmenait sa chère Léontine. Tous les amis devraient se réunir dans le même lieu pour se

chérir, pour s'aider mutuellement ; alors on ne connaîtrait plus les peines de l'absence, et la vie serait exempte de soucis.

— Elle en aurait, en effet, beaucoup moins, mon enfant, répondit madame de Vardreck ; mais le vœu que tu formes peut rarement s'accomplir, et lors même qu'il se réalise, la vie n'est pas pour cela exempte de peines et de tribulations ; car il ne nous est pas donné de jouir d'une félicité parfaite en ce monde : chacun a sa part du fardeau, quels que soient ses efforts pour s'en affranchir ; l'impossibilité même de nous y soustraire nous avertit qu'il faut le supporter avec courage et bénir la Providence des consolations qu'elle daigne nous laisser.

— Oui, je comprends bien cela, répondit Marie, et, plus qu'une autre, je dois remercier cette Providence divine de tous les biens qu'elle m'a accordés quand le malheur semblait devoir être mon unique partage ; mais j'avoue que le départ de ma bonne Léontine me cause un profond chagrin.

— Ce chagrin, mon enfant, n'a rien qui

n'honore ton cœur; son excès seul serait blâmable.

— Oh! je m'efforcerai de le surmonter, reprit la pauvre petite; mais croyez-vous, Madame, que Léontine songe toujours à moi, quand elle sera à Paris?

— Je pense qu'elle ne saurait t'oublier, répondit madame de Vardreck en l'embrassant avec affection; elle paraissait accablée de tristesse en se séparant de toi, et, malgré les défauts qu'on a laissé croître en elle, je sais qu'elle est susceptible d'un sincère attachement. En admettant d'ailleurs que les distractions du monde t'éloignent de sa pensée, elle reviendra tôt ou tard à ses premiers sentiments pour toi; les amitiés contractées dans la jeunesse sont comme les liens de famille; elles peuvent s'affaiblir pour un temps, mais elles ne se détruisent jamais entièrement, à moins que le cœur ne se corrompe. »

Pendant que cette conversation avait lieu au château, Léontine, les yeux baignés de pleurs, songeait de son côté à sa charmante amie, aux tendres adieux qu'elles s'étaient faits mutuelle-

ment, et se promettait bien de suivre les sages conseils que lui avait donnés madame de Vardreck. Ainsi, en arrivant à Paris, elle continua d'abord très-fidèlement ses exercices de piété, se remit avec une nouvelle ardeur aux études qu'elle avait dû négliger pour se préparer à sa première communion, et ne montra aucun empressement pour le monde. Mais, trop jeune pour résister toujours aux séductions dont elle était entourée, elle y céda peu à peu, et dès lors les devoirs qu'elle s'était imposés lui devinrent moins faciles; bientôt enfin elle en secoua le joug et se montra plus avide, plus enivrée que jamais de tous les plaisirs que son imprudente mère mettait à sa portée.

Une correspondance très-active s'était engagée entre elle et Marie. Dans les premiers temps de leur séparation, cette correspondance avait été l'expression naïve des plus doux sentiments; mais quand la jeune de Linval eut renoncé aux sages résolutions que les exemples de son amie lui avaient fait adopter, ses lettres devinrent plus rares et beaucoup moins affectueuses; elles cessèrent tout à fait, et ce fut

pour cette dernière une amère déception, dont les soins de madame de Vardreck ne purent entièrement la consoler.



CHAPITRE IV.

> L'âme devenue captive du plaisir devient en même temps ennemie de la raison.
>
> BOSSUET, *Oraisons funèbres.*

Quatre années s'écoulèrent ainsi, pendant lesquelles l'esprit des deux jeunes filles se développa en proportion de leurs progrès dans les diverses études qu'on leur fit suivre, et prit la teinte du genre d'éducation adopté pour chacune d'elles.

Ces deux éducations, nous l'avons dit, étaient si différentes, que jamais deux jeunes personnes

ne présentèrent un contraste plus frappant. L'une, toujours vive, sémillante, toujours vaine de sa beauté comme de ses talents, montrait un orgueil insoutenable, et ne comptait plus ses jours que par ses plaisirs et par les succès dont elle était avide. Aussi frivole dans ses goûts que dans ses actions, elle ne songeait qu'à sa toilette; c'était là son occupation la plus importante, la seule même qui pût fixer son imagination capricieuse, durant les heures qu'elle était forcée de dérober au monde, son idole et le but unique de ses pensées.

Quelquefois, cependant, au milieu même de l'enivrement où elle se plongeait, la voix de la conscience, cette voix impérieuse que l'on essaie vainement d'étouffer, la ramenait soudainement à des souvenirs qui n'étaient pas encore tout à fait effacés de sa mémoire. Elle se reprochait alors l'oubli des promesses faites à Dieu et à l'amitié; mais la vue d'une robe élégante ou le projet d'une fête nouvelle venait bientôt dissiper ces idées importunes, et, s'aveuglant sur les dangers qui l'environnaient, elle retournait avec plus d'ardeur encore au sein des bruyants plai-

sirs dont on avait fait si imprudemment un besoin à sa jeunesse.

L'autre, au contraire, douce, modeste, raisonnable dans ses goûts comme dans ses actions, ne songeait à ses avantages personnels et aux divers talents qu'elle avait acquis, que pour en rendre grâces à Dieu, ainsi qu'à l'amie charitable qui avait recueilli son enfance.

La vive sensibilité de son cœur la ramenait souvent au souvenir de ses vertueux parents; elle ne pouvait alors se défendre d'une profonde tristesse en songeant qu'elle était condamnée à ne jamais les revoir ; mais les larmes que lui arrachait cette douloureuse pensée n'altéraient jamais la parfaite égalité de son caractère. Toujours plus reconnaissante envers sa bienfaitrice, elle s'occupait sans cesse de la rendre heureuse par sa vive affection, ses soins, ses progrès, et, quoique déjà très-avancée dans les études qu'elle avait suivies, elle était si loin d'en tirer vanité, que souvent elle énumérait à madame de Vardreck tout ce qui lui restait à apprendre. Cette touchante modestie, qui seule peut donner un véritable prix au savoir et au talent, se faisait

remarquer jusque dans les moindres discours de Marie ; l'on y trouvait, en outre, une candeur et une bonté si parfaites, qu'il était impossible de la voir sans la chérir. Conduite depuis quelque temps par son amie dans les familles les plus distinguées du voisinage, afin qu'elle pût y former ses manières, elle cherchait si naturellement à s'y effacer, qu'on la citait comme un modèle de douceur, d'amabilité et de retenue.

C'était du reste bien moins par goût que par obéissance que l'intéressante enfant se livrait à ces sortes de distractions ; car, pour elle, le plaisir était toujours dans la solitude et la contemplation des beautés de la nature, dans une lecture instructive ou une conversation intime avec sa bienfaitrice, dans ses courses matinales avec la bonne Thérèse, enfin dans son ardente charité envers les malheureux, pour lesquels elle aimait à s'imposer une foule de privations, qui devenaient à ses yeux de véritables jouissances.

On conçoit qu'une vie si pure devait être parfaitement heureuse. Cependant, au milieu de son bonheur, Marie songeait souvent à Léon-

tine, qu'elle ne pouvait s'empêcher d'aimer, malgré son oubli. Un événement imprévu vint encore ranimer ce sentiment : elle apprit que l'adversité avait frappé son ingrate amie en lui enlevant son père, et que les embarras de fortune que madame de Linval avait fait naître par ses folles dépenses nécessitaient la vente de la petite propriété qui lui restait à Cassel, et sur laquelle était hypothéquée la somme prêtée par madame de Vardreck.

A cette nouvelle, Marie, écartant de son souvenir les torts dont elle avait à se plaindre, ne songea plus qu'à réveiller l'intérêt de sa mère adoptive en faveur de Léontine.

« O ma tendre amie ! lui dit-elle, oubliez, je vous en conjure, les torts de madame de Linval et l'abus qu'elle a fait de vos bontés, pour ne vous souvenir que de sa malheureuse fille. Si, comme moi, Léontine eût eu le bonheur d'avoir un guide éclairé pour diriger ses premiers pas dans la vie, pour former son cœur à la vertu, elle l'eût sincèrement aimée, j'en suis sûre, et n'aurait pas aujourd'hui à déplorer les dissipations dans lesquelles on l'a entraî-

née. Mais tout n'est pas perdu; elle n'a que dix-huit ans; à cet âge, son âme peut encore se rouvrir aux impressions qui naguère lui donnèrent la paix et le bonheur. Appelez à vous la pauvre enfant, ne la laissez pas plus longtemps sous la conduite d'une femme qui ne semble propre qu'à l'égarer. Éclairée par vos conseils et vos nobles exemples, elle abandonnera ses illusions, comprendra les devoirs que la nécessité lui impose, et pourra ensuite arracher son imprudente mère à l'infortune en faisant valoir les talents et l'instruction qu'elle possède. »

Ce discours, qui prouvait toute la bonté de Marie, toucha assez sa bienfaitrice pour la décider, sinon à lui accorder entièrement l'objet de sa demande, du moins à lui permettre d'inviter la jeune de Linval à venir passer un mois ou deux au château, se réservant de ne l'engager à y prolonger son séjour qu'autant que ses dispositions répondraient à l'intérêt qu'elle consentait à lui montrer encore.

Aussi heureuse de la permission qu'elle venait d'obtenir que pressée d'en profiter, Marie écrivit sur-le-champ à celle qui était l'objet de sa vive sollicitude.

« Tu souffres, ma Léontine, lui dit-elle, tu « gémis de la perte d'un père, et tu ne confies « pas tes chagrins à ton amie, à celle qui, de- « puis longtemps orpheline, comprend toute ta « douleur et sait le mieux la partager! Autrefois « pourtant tu écoutais avec intérêt le récit des « malheurs qui frappèrent mon enfance; tu en « paraissais émue, tu me plaignais. Crois-tu « donc que mon cœur ne sait pas te plaindre à « son tour? Va, il est toujours le même pour « toi. Est-ce que l'amitié peut faillir quand on « l'a contractée comme nous au pied des saints « autels? Rappelle-toi ce jour mille fois heu- « reux où, venant de faire notre première com- « munion, tu te jetas dans mes bras en me disant: « *Tu seras toujours ma plus chère amie !* Oh ! « comme ces mots me parurent doux ! Depuis, « ils sont revenus bien des fois à ma mémoire, « et quand tes lettres m'ont manqué, ils devin- « rent ma consolation. Alors nous étions bien « jeunes, il est vrai, ma chère Léontine; mais « il y a des souvenirs que rien ne peut effacer, « et je suis sûre qu'au milieu des distractions « du monde, tu as quelquefois songé à ton amie « d'enfance.

« Si mon cœur ne m'abuse pas en me don-
« nant cette douce conviction, rouvre-moi donc
« le tien tout entier ; laisse-moi pleurer avec
« toi ; fais mieux encore, viens ici passer les
« premiers moments de ton deuil. Madame de
« Vardreck t'attend ; elle enverra une personne
« sûre pour te chercher, si ta mère consent à ce
« voyage. Use auprès d'elle de tout ton ascen-
« dant ; elle ne te refusera pas.

« Que je vais être heureuse de te revoir ! Tu
« me parleras de tes progrès. Aujourd'hui je les
« comprendrai mieux qu'autrefois. Grâce aux
« soins assidus de ma bienfaitrice et aux géné-
« reux sacrifices qu'elle a faits pour mon éduca-
« tion, je ne suis plus entièrement étrangère aux
« talents que tu possèdes ; tu me donneras des
« leçons que je recevrai avec bonheur ; nous
« reprendrons ces douces causeries qui ont tant
« de charmes quand c'est l'amitié qui en fait
« les frais, et tu trouveras dans la vie paisible
« que l'on mène ici, sinon l'oubli de tes peines,
« du moins le courage nécessaire pour les sup-
« porter.

« Hâte-toi donc de me répondre, afin de

« presser le moment de notre réunion. Songes-
« tu quelle joie est renfermée dans ces deux
« mots, *notre réunion !* Ah ! je t'en supplie, ne
« me fais pas languir ; c'est la plus tendre amie
« qui t'attend ; ne l'afflige pas par un refus.

« MARIE DE TERNAN. »

A ces expressions si naïves, si affectueuses, mademoiselle de Linval répondit :

« Quoi ! bonne Marie, tu pardonnes ma né-
« gligence, tu te souviens toujours de notre
« amitié ! Oh ! j'avais bien deviné ton cœur, et
« ce généreux pardon, exprimé si délicatement
« à chaque ligne de ta lettre, me pénètre de la
« plus vive reconnaissance. Oui, je serais allée
« avec bien du plaisir retrouver l'amie de mon
« enfance et pleurer avec elle la perte qui m'a
« frappée, s'il m'était possible de quitter ma
« mère dans un pareil moment. Cette pauvre
« mère est accablée sous le poids de beaucoup
« d'embarras et d'inquiétudes. Une espérance
« nous reste cependant, et cette espérance, je
« veux que tu la partages : ma main est de-
« mandée.

« Une naissance distinguée, de la fortune et « un grand désir de me plaire, telles sont les « qualités principales de M. de Verseuil. Le seul « défaut que je lui trouve, c'est d'avoir, quoi- « que assez jeune encore, une certaine austérité « de caractère qui me fait peur.

« J'aime le monde, je l'avoue : cette vie ani- « mée qu'on y trouve sans cesse; les succès que « m'assurent ma jeunesse et les talents que j'ai « cultivés ; les soins, les hommages continuels « dont je suis l'objet, tout me fait un besoin de « ce monde que je trouve si plein de charmes, « et toute autre existence me rendrait fort mal- « heureuse. M. de Verseuil pourtant paraît dé- « cidé à exiger, sinon l'entier sacrifice de mes « goûts, du moins que je les modifie pour les « rapprocher des siens. Il s'en est expliqué avec « ma mère, et j'ai pu remarquer que les ré- « flexions qu'il lui a faites à ce sujet ne l'ont pas « avancé dans ses bonnes grâces. Pressée cepen- « dant par les circonstances, elle prétend que « rien ne doit m'arrêter pour contracter ce lien.

« Qu'en dis-tu, toi, ma bonne Marie? Quoique « plus jeune que moi, tu as toujours été beau-

« coup plus raisonnable, et je veux te demander
« conseil avant que de me déterminer pour une
« union qui, après tout, ne me déplairait pas,
« sans les craintes que m'inspire la sauvagerie
« de mon prétendu.

« Hâte-toi donc de m'écrire ; à mon tour, je
« vais attendre ta réponse avec une vive impa-
« tience. J'aurais été heureuse, je t'assure,
« d'aller la chercher moi-même et de témoi-
« gner de vive voix à madame de Vardreck
« combien je suis touchée de son invitation.
« Du reste, si mon mariage a lieu, je veux te
« conduire M. de Verseuil; il faudra qu'il con-
« naisse celle que j'aime. Je ne sais trop pour-
« tant si cela sera bien prudent ; car il pourra
« faire entre toi et moi certaines comparaisons
« qui ne seront pas toutes à mon avantage....
« Pourquoi ne suis-je pas restée près de toi,
« près de ta respectable amie ! aujourd'hui je
« ne connaîtrais pas cette vie d'agitation et de
« plaisirs qui, malgré moi, m'entraîne, et à
« laquelle il voudrait me voir renoncer ; mais
« enfin je suis habituée à ces plaisirs qu'il con-
« damne avec tant de rigueur, et je ne me sens

« nullement disposée à lui en faire le sacrifice ;
« quand je serai vieille et laide, il sera assez
« temps d'y songer.

« Adieu, ma chère Marie. Aime-moi toujours,
« et réponds à ton affectionnée

« LÉONTINE. »

En recevant cette lettre, Marie fut profondément affligée ; car les idées qu'elle avait puisées dans son éducation étaient si différentes de celles qu'exprimait mademoiselle de Linval, qu'il lui fut aisé de voir que cette jeune imprudente courait à sa perte, et, voulant tenter un dernier effort pour l'arracher à tant d'aveuglement, elle lui écrivit ce qui suit :

« Ce ne sont pas des conseils que je puis te
« donner, ma chère Léontine ; mon inexpérience
« s'y oppose ; mais je puis te parler de l'impres-
« sion pénible que ta lettre a produite sur moi ;
« je peux surtout te transmettre les réflexions
« qu'elle a suggérées à ma respectable amie, et
« te supplier, au nom de ton repos, au nom de
« ton bonheur, de renoncer à des goûts dan-
« gereux dans toutes les situations de la vie, et

« qui viennent de t'attirer le blâme de celui-là « même qui recherche ta main.

« Ce blâme, chère Léontine; c'est déjà un « malheur que de l'avoir provoqué. Madame de « Vardreck pense que la franchise de M. de Ver- « seuil, en cette occasion, est une preuve en fa- « veur de son caractère; cependant elle frémit en « songeant que ton union avec lui puisse s'ac- « complir sans que tu aies complétement abjuré « des penchants si opposés à son bonheur et au « tien.

« Que Léontine ne s'y trompe pas, me dit « cette excellente amie après avoir lu ta lettre, « ce n'est jamais impunément qu'une femme « dédaigne de mériter l'estime de celui qu'elle « accepte pour époux, et cette estime, elle ne « peut la conquérir qu'autant que la raison et « la vertu dirigent sa conduite. Mais quand, « dominée par la vanité, elle jette au monde « sa jeunesse et ses espérances, tout est perdu : « les liens qu'elle aura formés deviendront pour « elle une source de maux cuisants, dont les « vains plaisirs qu'elle recherche ne pourront « longtemps la distraire; et quand le voile sera

« déchiré, quand la triste réalité lui apparaîtra, « elle ne trouvera qu'un abîme à la place du « bonheur qu'elle pouvait se créer.

« Ces paroles, ma chère Léontine, m'ont gla- « cée de crainte pour toi. Au nom de ce Dieu « que nous avons appris ensemble à aimer, re- « viens à toi-même ; ne sacrifie pas ton avenir à « de vaines illusions ! Il sera assez temps d'y re- « noncer, dis-tu, quand tu seras vieille et laide. « Eh ! ne vois-tu pas que cette jeunesse, que cette « beauté que tu possèdes, vont passer et se dé- « truire sans retour en l'espace de quelques an- « nées ? Que feras-tu alors du reste de ta vie si tu « n'as pas su te préparer des consolations inté- « rieures pour cet âge où les jouissances vont « chaque jour s'éteignant dans les déceptions du « cœur ou les mécomptes de la vanité ? Ah ! ne « t'abuse pas sur ces vérités que ma digne amie « m'a cent fois démontrées jusqu'à l'évidence, « et que je la bénis de m'avoir fait connaître ; « pèse-les avec attention, je t'en conjure ; donne « à la réflexion quelques-uns de ces moments « que tu prodigues aux plaisirs ; souviens-toi « du temps où Dieu répandait dans ton cœur

« toute la profusion de ses grâces, et bientôt tu « repousseras loin de toi la coupe empoisonnée « que t'offre le monde ; bientôt le charme de la « vertu, la douce paix qu'elle donne à l'âme, « te dédommageront des joies stériles que tu as « goûtées jusqu'ici, et alors tu pourras espérer « d'être heureuse.

« Adieu, ma bien-aimée Léontine ; pardonne-« moi d'avoir osé te parler avec tant de fran-« chise ; mais je me serais reproché de garder le « silence quand des dangers te menacent. Cède, « je t'en supplie, à la voix de la raison, à celle « de l'amitié, et crois que personne au monde « ne fait pour toi des vœux plus ardents que ta

« Marie. »

Qui le croirait ? ces tendres instances, au lieu d'arriver au cœur de la jeune de Linval, ne firent qu'irriter son orgueil ; loin d'y répondre, elle se borna, deux mois après, à annoncer à madame de Vardreck son mariage avec M. de Verseuil, et cessa ensuite toute relation avec son amie.

Cette dernière sentit vivement une telle in-

gratitude; mais la tristesse qu'elle en éprouva dut bientôt céder à une peine plus sérieuse. Madame de Vardreck, dont la santé s'était parfaitement soutenue depuis six ans, donna tout à coup les plus graves inquiétudes. Dès lors la pauvre enfant qu'elle avait comblée de tant de soins ne connut plus un seul moment de repos : cette vie qu'elle voyait s'éteindre, c'était sa vie, sa seule espérance sur la terre, et sans cesse elle demandait à Dieu de lui épargner un si affreux malheur.

Le Ciel eut enfin pitié de ses larmes : madame de Vardreck se remit un peu; toutefois les médecins ayant jugé que l'air de Cassel était trop vif pour son état, elle se décida à mettre à exécution le projet qu'elle avait formé de venir s'établir pendant quelque temps à Paris pour y perfectionner les talents de sa fille adoptive.

Le départ fut donc résolu, et la jeune de Ternan s'y prépara, non sans éprouver un nouveau sentiment de tristesse; car, outre les inquiétudes qu'elle conservait encore pour sa bienfaitrice, elle sentait au fond de son cœur une sorte de crainte en songeant qu'il fallait quitter Noël et

Thérèse, ainsi que cette charmante retraite où ses jours s'étaient si doucement écoulés depuis six ans, et, malgré elle, il lui semblait que l'heureuse paix dont elle avait joui allait fuir sans retour.

Ce fut sous l'impression de ce triste pressentiment que Marie, chargée des dons de madame de Vardreck et accompagnée de sa bonne Thérèse, alla faire sa visite aux pauvres du voisinage. Tous la chérissaient: aussi dans chaque cabane où elle s'arrêta, elle vit couler des larmes et entendit former des vœux pour son bonheur.

« Ah ! demandez à Dieu que je revienne vite parmi vous, leur dit-elle en pleurant avec eux ; nulle part je ne jouirai d'une vie aussi paisible, aussi bien selon mon cœur. »

La nuit qui précéda le départ, Marie ne put se livrer un seul moment au sommeil; mille réflexions, mille craintes vinrent l'assaillir à la fois. Dès que le jour parut, elle alla éveiller Thérèse, la priant de l'accompagner sur la belle terrasse de Cassel, d'où l'œil s'étend dans un espace immense qu'elle voulait revoir encore.

En ce moment, le brouillard du matin cou-

vrait toute la contrée; mais ce nuage épais et continu se dissipa peu à peu. Bientôt on put apercevoir la cime des arbres, les ailes des moulins, les tours, les clochers, les principaux monuments des villes environnantes ; tout semblait sortir du sein des eaux et lutter contre des vagues agitées ; enfin l'horizon tout en feu annonça le majestueux lever du soleil, et la terre, riche de ses moissons dorées, salua l'astre bienfaisant qui la vivifie.

Saisie d'admiration à la vue de ce ravissant spectacle, la jeune fille demeura pendant quelques instants absorbée dans une méditation profonde, et dit ensuite, les yeux baignés de larmes :

« Eh quoi ! faut-il donc quitter ce lieu enchanteur, où j'ai connu des joies si pures, pour aller au milieu d'un monde que je crains, chercher de l'ennui et des tribulations peut-être ! Mais vous l'ordonnez, mon Dieu, et votre enfant doit se soumettre, afin de mériter que vous la protégiez toujours. »

Thérèse entendit ces paroles, et, lui prenant la main :



Faut-il donc quitter ce lieu enchanteur !

« Ne vous affligez pas ainsi, lui dit-elle, vous savez bien que ce n'est pas pour longtemps que nous nous éloignons ; sans cette espérance, j'aurais bien plus de chagrin encore de quitter mon pauvre Noël, qui est forcé de rester, lui, pour surveiller les intérêts de notre bienfaitrice.

— Serait-il vrai? Quoi! vous m'accompagnerez, chère Thérèse?

— Comment avez-vous cru que cela pût être autrement? reprit l'excellente femme. Est-ce que vous n'êtes pas toujours notre fille chérie, le trésor que la Providence nous a confié? Oh ! si madame de Vardreck n'eût pas cédé hier à mes instances, j'aurais plutôt suivi à pied la voiture qui vous eût emportée loin de nous. »

Marie ne put répondre à ce témoignage d'affection qu'en se jetant dans les bras de Thérèse. Elles retournèrent ensuite au château, où déjà tout était en mouvement pour le départ. Quelques heures après, cette charmante demeure, cette belle montagne que la pauvre enfant avait parcourue tant de fois avec délices, étaient déjà loin de sa vue.

Comme elle, madame de Vardreck en s'é-

loignant, éprouvait un serrement de cœur indéfinissable, et demeura d'abord silencieuse. S'efforçant néanmoins de repousser les idées lugubres qui étaient venues soudainement l'assaillir, elle sourit à sa jeune compagne et lui dit :

« Pourquoi t'abandonner ainsi à la tristesse? Passe pour moi ; j'ai soixante ans, et, à cet âge, le bien qu'on délaisse n'est pas toujours facile à remplacer ; mais pour toi, si jeune, si riche de santé et d'avenir, tout changement de lieu ne peut être qu'une occasion de plaisirs nouveaux.

— Quels que soient ces plaisirs, répondit Marie, ils n'égaleront jamais, Madame, ceux que vous m'avez procurés depuis six ans ; je n'en connais qu'un seul qui puisse les surpasser.

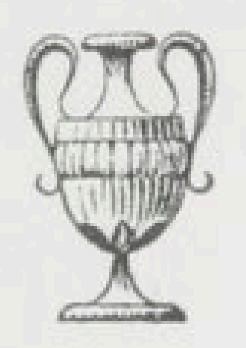
— Lequel donc?

— Celui de vous ramener bien portante parmi nos bons Casselois, qui en ce moment s'affligent de votre départ.

— Chère enfant ! je comprends ce vœu de ton cœur, et j'avoue que je le partage, car jamais je n'ai tant souhaité que ma vie se pro-

longeât; tu la rends si heureuse! et je te suis encore si nécessaire !

— Ah ! vous le serez toujours à la pauvre Marie ! » reprit vivement la jeune fille en pressant ardemment sur ses lèvres la main de sa bienfaitrice. Puis s'apercevant que cet entretien causait trop d'émotion à cette amie si chère, elle chercha à la distraire en multipliant ses questions sur les divers objets qui venaient frapper ses regards.



CHAPITRE V.

> Les larmes sont mères des vertus, et le malheur est un marchepied pour monter au Ciel.
>
> CHATEAUBRIAND, *les Martyrs*.

La route se fit sans accident, et, le troisième jour, les voyageuses s'arrêtèrent devant un bel hôtel du faubourg Saint-Germain, où madame de Vardreck avait pris soin de faire retenir un logement commode.

Il serait difficile de dire les diverses impressions que produisit sur Marie la grande ville

qu'on lui avait tant vantée : la foule qui se pressait dans les rues, le mouvement perpétuel des voitures, les cris assourdissants qu'elle entendait de toutes parts, lui causèrent d'abord comme une sorte de vertige ; puis elle se rappela le séjour de Londres, ce temps où un père et une mère chéris l'entouraient de leurs tendres soins, et ces souvenirs excitèrent en elle une profonde tristesse qu'elle chercha aussitôt à surmonter, de peur d'affliger son amie.

Le lendemain, sa première pensée fut pour l'ingrate Léontine, qu'elle ne pouvait s'empêcher d'aimer malgré son oubli et qu'elle désirait ardemment revoir.

« Nous voici bien près de madame de Verseuil, dit-elle à sa mère adoptive, à laquelle elle avait coutume de communiquer tous ses sentiments ; nous habitons maintenant la même ville, peut-être le même quartier, et sans doute qu'en apprenant notre séjour ici, elle s'empressera de venir réparer ses torts. Daignerez-vous les lui pardonner, Madame, et me permettre de l'accueillir comme autrefois? J'avoue que ce serait pour moi un véritable bonheur ; car je

me souviens toujours de ses qualités charmantes et de la tendre amitié qui nous unissait.

— Ce souvenir honore ton cœur, ma chère enfant, lui répondit madame de Vardreck, et je voudrais qu'il fût en mon pouvoir de te satisfaire; mais, prévoyant la demande que tu me fais en ce moment, j'ai pris d'avance sur madame de Verseuil les plus exactes informations, afin de m'assurer si je pouvais sans danger la rapprocher de toi, et j'ai reconnu avec chagrin que ce rapprochement était désormais impossible.

—Eh quoi ! dit Marie avec anxiété, Léontine aurait-elle donc mérité quelque blâme sérieux ?

— Elle s'est attiré celui de tous les gens de bien, reprit madame de Vardreck avec gravité. Plus légère, plus frivole que jamais dans ses goûts, dans sa conduite, sans nul égard pour un époux dont elle devrait au moins respecter le repos, elle s'abandonne avec passion à ce monde qu'il déteste, et où sans cesse elle se montre entourée d'un essaim d'étourdis et de femmes à la mode. Partout on cite son élégance, ses fêtes magnifiques, le luxe qu'elle y

déploie; aussi la critique et l'envie soufflent sur elle leurs plus mortels poisons.

— N'y aurait-il donc aucun moyen de l'en préserver? demanda Marie avec douleur. Elle n'est coupable que de légèreté, Madame.

— Sans doute; mais cette légèreté, mon enfant, a de graves conséquences chez une jeune femme; car elle l'entraîne presque toujours au delà des bornes qu'elle ne saurait impunément franchir, et sa réputation une fois altérée, soit à tort ou à raison, ne se réhabilite plus : c'est une fleur brisée sur sa tige, qui se flétrit sans retour. Assurément, il m'eût été bien doux d'arracher l'infortunée dont nous parlons à tous les dangers qui l'entourent; mais elle a déjà méprisé mes avis, et si les instances réitérées d'un époux n'ont pu la rendre à ses devoirs, ma faible voix ne saurait aujourd'hui la toucher, et tous mes efforts seraient inutiles.

— Sa mère vous écouterait peut-être avec plus de docilité, Madame, reprit vivement Marie, et son autorité produirait sans doute l'heureux effet que nous désirons.

— Désabuse-toi. L'autorité d'une mère qui

n'a pas su conquérir l'estime de son enfant n'est qu'une autorité factice, entièrement impuissante contre le mal qu'elle veut combattre, et dont elle a été la première cause. Madame de Linval, d'ailleurs, devenue odieuse à son gendre, est allée expier ses torts au fond d'une province, et n'éprouve aujourd'hui de la part de sa fille qu'une indifférence coupable, triste résultat de la mauvaise éducation qu'elle lui a donnée.

— Hélas ! est-ce donc à ce point que le cœur de Léontine est endurci ? dit Marie avec un profond accablement.

— Oui, reprit madame de Vardreck ; mais ce cœur renfermait autrefois de bons sentiments qui renaîtront, je l'espère, lorsque les vains prestiges du monde auront disparu pour lui ; alors la réflexion pourra y amener le repentir. Quoi qu'il en soit, tout nous impose de ne pas renouer nos relations avec cette jeune imprudente, et ma résolution est invariablement fixée à ce sujet ; ta jeunesse m'en fait une loi. Ce n'est pas assez, mon enfant, que tu sois personnellement exempte de tout reproche, il faut

que tes liaisons soient également irréprochables si tu veux être généralement honorée et marcher d'un pas ferme dans l'étroit sentier de la vertu. Je vois à ta tristesse combien j'afflige ton cœur; mais songe qu'en ce moment je remplis un devoir qui m'est commandé par la raison, et qu'avant de te causer cette peine, je l'ai moi-même vivement sentie. »

A ces derniers mots, Marie se jeta dans les bras de son amie, et lui promit de ne plus insister pour revoir Léontine, tant qu'elle serait livrée à ses goûts de dissipation.

« Je me contenterai, dit-elle, de prier Dieu chaque jour de l'éclairer, de nous la ramener digne encore de l'affection que je ne puis me défendre de lui conserver.

— Oui, ma bien-aimée, répondit madame de Vardreck, oui, prie avec ferveur pour cette pauvre égarée : tôt ou tard le Ciel exaucera tes vœux; il n'est jamais sourd aux prières d'un cœur aussi pur que le tien. »

Quelle que fût cette espérance, Marie n'en conserva pas moins intérieurement une peine très-vive d'être si près de l'amie de son enfance

et de ne pouvoir la serrer dans ses bras. Respectant néanmoins la volonté de sa bienfaitrice, et trop raisonnable pour ne pas comprendre la nécessité de cette privation, elle continua de s'y soumettre sans murmure et s'abstint même à l'avenir de toute question sur l'imprudente dont elle déplorait l'aveuglement.

Ce triste exemple que Marie recevait dans un âge où l'âme n'est ordinairement ouverte qu'à des pensées riantes la fit sérieusement réfléchir sur les dangers du monde, et augmenta encore son goût pour la retraite. Aussi ce fut avec une joie sincère qu'elle vit madame de Vardreck borner ses relations à un très-petit nombre de personnes ; ce fut aussi avec une nouvelle ardeur qu'elle se livra à la culture de ses divers talents. Déjà elle touchait du piano avec un goût parfait ; elle excellait surtout dans la peinture du paysage ; mais, désirant apprendre aussi le portrait, elle suivit les leçons d'un grand maître en ce genre, et ses progrès furent si rapides, qu'elle réussit, au bout de huit mois, à reproduire l'image fidèle de sa mère adoptive. Heureuse de devoir un tel trésor à son pinceau, Marie

compris plus que jamais que l'étude et le travail sont d'inépuisables sources de jouissances dont l'esprit devient chaque jour plus avide, et elle retrouva dès lors tout l'aimable enjouement qui l'animait jadis quand elle vivait parmi les bons Casselois.

Mais, hélas ! le bonheur ici-bas n'a jamais de longs jours. Madame de Vardreck, qui avait paru se remettre un peu depuis son séjour à Paris, retomba tout à coup dans un état de langueur qui ne laissa aucun espoir de la sauver, et la pauvre Marie fut de nouveau accablée sous le poids des plus vives inquiétudes. S'efforçant néanmoins de maîtriser sa douleur pour se livrer au service de sa chère malade, elle devint toujours plus ingénieuse dans les soins qu'elle lui prodiguait, et eut souvent la consolation de réussir à calmer ses souffrances.

De son côté, madame de Vardreck, qui ne s'abusait plus sur son état, semblait s'oublier elle-même pour ne songer qu'à sa jeune amie, qu'elle voulait préparer peu à peu à leur douloureuse séparation, et dont surtout elle désirait fixer la destinée.

Depuis longtemps, la mère adoptive de Marie avait disposé de sa fortune en faveur de son neveu, le jeune vicomte de Guersan, qui suivait la carrière des armes, et qu'elle avait toujours comblé de ses bienfaits. Il lui eût donc été pénible, quelle que fût sa tendre sollicitude pour l'orpheline, de revenir sur ses premières dispositions; mais les sentiments nobles et délicats qu'elle connaissait au vicomte, le respect tout filial qu'il lui montrait dans ses lettres, lui avaient fait concevoir l'espérance de concilier l'espèce d'engagement pris envers lui avec son affection pour sa protégée.

On croit aisément ce qu'on désire, et madame de Vardreck ne doutait pas que son neveu, d'après l'éloge qu'elle n'avait cessé de lui faire de la jeune de Ternan, ne fût disposé à seconder ses vues. Aussi, dès qu'elle se crut sans espoir de guérison, elle n'hésita plus à les lui découvrir entièrement, et attendit son arrivée avec impatience, sans néanmoins rien communiquer à Marie du projet qu'elle avait formé.

Cette dernière, accablée d'inquiétudes toujours croissantes, et ne voulant pas que sa bien-

faitrice fût soignée par d'autres mains que les siennes, était nuit et jour fixée à son chevet, retenant avec effort les larmes qui oppressaient son cœur, lorsqu'un matin on annonça M. de Guersan, qu'elle n'avait jamais vu, mais dont elle avait souvent entendu parler.

« Qu'il soit le bienvenu ! s'écria la malade en cherchant à se soulever. Cher Édouard ! je comptais les minutes en vous attendant. »

En même temps, elle tendit les bras au jeune militaire, qui déjà s'était précipité vers elle, et qui parut si vivement affecté à la vue de son état, qu'il fut dans l'impossibilité d'articuler un seul mot.

Marie, ne pouvant supporter cette scène douloureuse, sortit précipitamment, et ne rentra que quand sa bienfaitrice la fit appeler. M. de Guersan s'était un peu remis alors : il la salua avec politesse ; mais le regard froid et scrutateur dont il accompagna ce salut interdit tellement la pauvre enfant, qu'elle n'osa plus lever les yeux et parut entièrement décontenancée. Le silence embarrassant qui régna d'abord entre ces trois personnes ne fit qu'ajouter au trouble de

l'orpheline. Enfin sa bienfaitrice, s'apercevant du malaise qu'elle éprouvait, lui parla d'une manière si tendre, qu'elle se rassura, et ne s'occupa plus que de cette amie si chère.

Édouard demeura auprès de sa tante une grande partie du jour, et promit en se retirant de ne pas tarder à revenir. Il revint, en effet, avec assiduité les jours suivants, et ses manières furent dès lors assez obligeantes envers Marie pour qu'elle parvînt à surmonter l'espèce de crainte qu'il lui avait d'abord inspirée.

Un soir qu'il venait de quitter madame de Vardreck, avec laquelle il avait eu une longue conversation, cette dernière dit à sa protégée qui rentrait auprès d'elle :

« J'ai bien des choses à t'annoncer, ma chère enfant : je me suis occupée de ton avenir ; dans l'état où je suis, c'était pour moi une grande inquiétude ; maintenant je suis plus tranquille ; je puis mourir en paix....

— Ah ! Madame ! que dites-vous ! s'écria l'orpheline ; éloignez, je vous en supplie, ces tristes pensées ; ne songez qu'à vous conserver pour ceux qui vous chérissent ; déjà vous me sem-

blez bien moins abattue qu'avant l'arrivée de M. de Guersan; laissez-moi espérer que ce mieux se soutiendra.

— Tu t'abuses, chère Marie, répondit la malade, et il m'est si pénible de t'arracher à tes illusions, que j'ai éloigné autant que possible cet entretien; mais les jours me sont comptés; il est temps enfin que je te fasse connaître les derniers vœux de mon cœur.... Efforce-toi donc de m'écouter avec calme. Désirant depuis longtemps assurer ton bonheur, je souhaitais ardemment qu'un second moi-même partageât mes sentiments pour toi, qu'un lien sacré t'unît à ma famille; enfin que mon neveu devînt ton époux. Eh bien! ce vœu peut aujourd'hui s'accomplir, si tu n'y mets aucun obstacle; Édouard demande ta main, et je puis emporter dans la tombe la pensée consolante que ma fille d'adoption, celle qui a si bien mérité ma tendresse, sera désormais à l'abri de tous les malheurs qui pourraient la menacer après moi. »

Madame de Vardreck aurait pu parler longtemps encore sans que la jeune fille fût tentée

de l'interrompre; car les paroles qu'elle venait d'entendre l'avaient frappée d'une sorte de stupeur.

« Je t'en conjure, Marie, reprit sa mère adoptive, arme-toi de courage, dis-moi si tu consens à accepter l'union que je te propose. Je crois qu'elle ne peut manquer de te rendre heureuse : Édouard est bon et sensible; il m'a promis de travailler sans relâche à ton bonheur. Cependant, si ton cœur repoussait mes vœux et les siens, parle sans crainte; quel que soit mon désir de fixer ton sort, à Dieu ne plaise que je prétende ici t'imposer ma volonté.

— Et qui donc pourrait avoir des droits plus sacrés que les vôtres à mon obéissance, répondit alors l'orpheline? Ah! daignez le croire, Madame, la pauvre enfant que vous avez recueillie, que vous avez traitée comme votre fille, n'aura jamais un sentiment qui ne vous soit entièrement soumis; mais cette union que votre généreuse bonté vous fait souhaiter pour elle ne peut s'accomplir dans un pareil moment.

— Ce moment, je ne l'ai pas choisi; mon intention n'était même pas de te faire connaître



mes projets avant quelques mois ; aujourd'hui que Dieu en ordonne autrement, je suis forcée de presser leur exécution.

— Mais ne craignez-vous pas, ma digne amie, que ce lien imposé à M. de Guersan ne devienne pour lui un jour un amer sujet de regret? reprit Marie dont le cœur était brisé. Ai-je les qualités qui peuvent lui plaire, et d'ailleurs ma pauvreté n'est-elle pas un obstacle à une telle union.

— Cette pauvreté eût pu être une difficulté, en effet, répondit madame de Vardreck, si la fortune que j'abandonne à mon neveu ne devait l'en dédommager amplement. Après tout, le droit de te léguer une partie de mon héritage m'était légitimement acquis, et je n'en ai point usé pour laisser à ton futur époux le plaisir de te montrer toute la noblesse de ses sentiments. Quant à tes qualités, je les lui ai trop bien fait connaître depuis longtemps, pour qu'il ne s'estime pas heureux de t'obtenir. Je te réitère donc que l'accomplissement de mes vœux ne dépend plus que de toi, et que j'y attache le seul bonheur qu'il me soit donné de goûter encore. »

Ces derniers mots furent un arrêt pour la pauvre jeune fille. Quoique mille autres objections s'élevassent dans son esprit contre un mariage si précipité, elle n'insista plus, et promit d'obéir. Mais que de craintes, que de douleurs s'accumulèrent dès lors dans son âme! Sans cesse partagée entre les mortelles alarmes que lui causaient l'état de sa mère adoptive et la pensée de ce mariage qui allait se former sous de si tristes auspices, elle cherchait vainement autour d'elle quelque motif de consolation, et ne trouvait que des sujets d'amertume.

Le vicomte, assidu auprès de sa tante, qu'il comblait des soins les plus tendres, n'avait pour l'orpheline que de simples égards de politesse, et, tout en pressant leur union, il jetait parfois sur la malheureuse enfant des regards si étranges, qu'elle ne pouvait s'empêcher de frémir, se perdant au milieu des conjectures les plus contradictoires. Cent fois elle fut sur le point d'avouer à sa bienfaitrice toutes les tortures de son cœur; mais, toujours retenue par la crainte d'affliger cette amie si chère, elle finit par remettre son sort entre les mains de

la Providence, et chercha dans ses sentiments religieux la force de supporter des anxiétés si cruelles.

Cependant madame de Vardreck s'affaiblissait de plus en plus. Elle reçut les derniers sacrements, et fit à Dieu l'entier sacrifice de sa vie avec une foi si vive, qu'on eût dit que l'avant-goût des joies célestes remplissait déjà sa belle âme, et que la mort ne fût pour elle que l'heureux signal du bonheur. Au milieu de cette paix profonde que lui avait préparée le constant exercice de toutes les vertus chrétiennes, elle continuait néanmoins de presser avec ardeur l'union qu'elle désirait, et s'inquiétait de toutes les difficultés que suscitait la position exceptionnelle de sa pupille.

Enfin l'arrivée du bon Noël, dont la présence était nécessaire pour régulariser les actes qui concernaient cette dernière, acheva de lever les obstacles, et la pauvre Marie, s'arrachant des bras de son amie mourante, fut conduite à l'autel, où elle promit à Dieu de se vouer tout entière aux nouveaux devoirs qui lui étaient imposés.

Un peu de calme pourtant rentra dans son cœur quand elle eut prononcé le serment qui la liait au vicomte ; car elle venait, par cette action, de remplir la dernière volonté de sa mère adoptive, et cette pensée était pour elle une puissante consolation. Mais, hélas! ce calme ne fut pas de longue durée. Trop faible pour supporter l'émotion qu'elle avait éprouvée en voyant enfin ses vœux s'accomplir, madame de Vardreck donnait à peine quelques signes de vie quand les jeunes époux rentrèrent auprès d'elle; peu d'heures après, elle expira dans les bras de Marie, qui, la tête encore parée de sa couronne, fut emportée par Noël et Thérèse loin de cette scène de douleur.



CHAPITRE VI.

> Un cœur dépravé ne peut enfanter que le mal.
>
> SAINT LUC, VI, 45.

Pendant quinze jours, l'infortunée Marie donna les inquiétudes les plus sérieuses pour sa vie. Quand enfin elle revint à elle-même, quand elle se retraça le dernier regard de son amie expirante et cet appareil de mort qui avait remplacé pour elle les joies de l'hyménée, un profond découragement s'empara de son cœur,

et l'avenir lui apparut sous l'aspect le plus lugubre. Peu à peu, cependant, la réflexion vint lui offrir quelque espérance. Elle se souvint de l'empressement qu'avait mis le vicomte à hâter leur union, de ses promesses réitérées à madame de Vardreck; se reprochant alors des craintes qui lui semblaient offensantes pour son mari, elle songea à l'affliction qu'il devait ressentir de leur perte commune, et chercha autour d'elle quelqu'un à qui elle pût s'informer de son état. En ce moment, Thérèse seule était à ses côtés, ensevelie dans un profond sommeil.

C'était au milieu de la nuit; une seule bougie se trouvait allumée dans l'appartement et n'y répandait qu'une faible clarté, qui permit cependant à la jeune malade d'apercevoir sur une petite table, placée près de son lit, une lettre cachetée qui lui était adressée sous son nouveau nom. Reconnaissant aussitôt l'écriture d'Édouard, qu'elle avait vue bien des fois dans les mains de sa bienfaitrice, elle ouvrit cette lettre avec une indicible émotion; mais, au lieu des expressions affectueuses qu'elle y cherchait,

elle ne trouva qu'une froide annonce du départ du vicomte pour Cassel. Il y allait, disait-il, pour conduire les restes de sa tante. Un ami dévoué l'y accompagnait, afin de lui sauver l'embarras d'une foule d'affaires auxquelles il avouait n'être nullement propre; et au milieu de ces détails, pas un mot d'intérêt, pas une seule consolation n'était adressée à l'infortunée dont il était devenu l'unique appui!

A cette lecture, Marie demeura comme anéantie; sa dernière illusion lui était arrachée; elle mesura toute l'étendue de son malheur, et sentit au fond de son âme une douleur si poignante, que quand Thérèse s'éveilla, elle s'abstint de la questionner, de peur de trouver dans ses réponses de nouvelles preuves de l'indifférence de M. de Guersan.

Cependant la bonne femme, qui depuis quinze jours dévorait des craintes qu'elle n'avait osé communiquer à personne, se désespérait de cette réserve et ne cherchait qu'une occasion de parler. Un soir que Marie, se sentant un peu mieux, la remerciait affectueusement de ses soins, elle fondit en larmes et lui dit :

« Oh! ces soins-là, ils étaient bien naturels; j'ai été trop heureuse de pouvoir vous les donner! Si vous saviez comme Noël et moi nous avons été affligés de votre état! Le pauvre homme! il a dû vous quitter, lui; il est parti la douleur dans l'âme; mais c'était son devoir de suivre jusqu'à sa dernière demeure celle qui nous a fait tant de bien. Il y avait d'ailleurs des choses qu'il voulait voir par lui-même.... M. le vicomte a emmené avec lui un soi-disant ami, que vous ne connaissez pas, et qui, dès le premier jour de votre maladie, s'installant ici en maître, a laissé échapper bien des paroles qui nous ont fait le juger tout d'abord. C'est un fort méchant homme, je n'en saurais douter. Le voilà maintenant qui parle de vendre le château où vous vous plaisiez tant, où vous avez été si heureuse, et tout porte à croire que son projet réussira; car M. le vicomte ne voit que par ses yeux et l'approuve en tout. »

A ce discours, Marie laissa involontairement échapper une exclamation douloureuse, parce qu'il lui semblait affreux de voir passer en des mains étrangères la maison qu'elle avait si

longtemps habitée avec sa bienfaitrice, et qui maintenant lui était d'autant plus chère, que c'était près de là que les restes de cette tendre amie avaient dû être déposés. D'un autre côté, l'homme dont on lui parlait excitait dans son esprit les plus vives inquiétudes, et lui faisait entrevoir l'avenir sous un jour encore plus sombre. Comprenant néanmoins qu'elle ne devait pas donner à Thérèse le droit de juger les actions du vicomte, elle s'efforça bientôt de dévorer les cruelles souffrances de son cœur, et répondit avec une apparente tranquillité :

« Je ne pense pas que M. de Guersan se décide à abandonner pour toujours une habitation où tout doit lui retracer le souvenir de la personne qu'il chérissait le plus au monde; il sait qu'elle tenait à ce domaine et qu'elle désirait qu'il le conservât. Cependant, si quelque circonstance que j'ignore le portait à y renoncer, il faudrait respecter sa volonté, ma chère Thérèse, et nous abstenir de toute réflexion sur un pareil sujet. Cette réserve, croyez-moi, nous est commandée à toutes deux, et je l'attends de vous comme un nouveau témoignage d'attachement.

— Ainsi, vous laisserez agir ce M. Dernon, ce faux ami qui veut tout dominer dans votre ménage? reprit vivement la bonne femme.

— Je laisserai agir la main de Dieu, répondit Marie. Si cet homme a des intentions hostiles, Dieu m'inspirera la conduite que je devrai tenir envers lui. En attendant, je m'interdirai des récriminations qui nécessairement blesseraient celui dont le bonheur doit avant tout m'être cher. J'ai d'ailleurs entendu dire à mon excellente amie que la femme qui veut être aimée ne doit combattre les volontés que lui oppose son mari que par la douceur, la patience et la raison. Aussi ce sont là les seules armes que j'emploierais auprès de M. de Guersan, si j'avais le malheur de ne pouvoir toujours partager son opinion ou ses goûts. »

Thérèse n'osa insister, car son respect pour Marie égalait son attachement; et, à dater de ce jour, elle s'abstint de toute réflexion qui pût lui déplaire.

Cependant les craintes qu'elle avait conçues n'étaient que trop fondées. Le vicomte possédait, il est vrai, toutes les qualités nécessaires

au bonheur de sa jeune épouse; mais un de ces esprits méchants, pour lesquels l'intrigue est un besoin et la duplicité une arme sans cesse aiguisée contre la vertu, s'était d'avance placé entre eux et menaçait de les rendre victimes de sa noirceur.

Malheureusement, le neveu de madame de Vardreck s'était lié avec le faux ami dont avait parlé Thérèse, avant que l'expérience pût l'éclairer sur le danger de cette liaison. Ils avaient fait leurs études ensemble, et, par une singularité assez remarquable, quoiqu'il n'existât entre eux aucun rapport de goûts, l'imprudent Édouard s'était attaché à ce compagnon de sa jeunesse d'une manière si étroite, que l'absence, loin de refroidir son amitié, lui avait donné tous les caractères de la plus intime confiance.

Souple, adroit, ne cherchant que l'occasion de faire des dupes; livré depuis longtemps à l'amour du jeu, à cette passion honteuse qui dessèche l'âme et la rend accessible à tous les vices, le coupable Dernon n'avait rien négligé pour entretenir une amitié qu'il comptait exploiter à son profit. Il savait que le trop con-

fiant Édouard, avec lequel il entretenait une correspondance active, serait un jour possesseur d'une belle fortune ; c'était un appât pour son insatiable cupidité ; déployant alors toute son adresse, il parvint à obtenir sur lui un tel ascendant, que dès lors il se crut certain que sa proie ne pourrait lui échapper.

Le vicomte, en effet, ne faisait rien sans le consulter. Ainsi, en apprenant le projet de mariage que sa tante avait formé pour lui, ce fut à Dernon qu'il en référa. Celui-ci, quoique redoutant l'influence d'une épouse sur le cœur d'Édouard, fut d'avis de céder aux vœux de madame de Vardreck, dont il fallait avant tout conserver la bienveillance, et il lui conseilla d'accepter ; mais il lui donna en même temps de telles préventions contre celle qu'on lui destinait, que le crédule jeune homme fut sur le point de refuser formellement cette union.

L'état où il vit sa tante en arrivant à Paris, les conseils mêmes de l'homme qui le gouvernait, concoururent ensuite à vaincre son opposition, et ce fut ainsi que, sans nulle affection

pour Marie, il la conduisit à l'autel et devint l'arbitre de son sort.

Tant que madame de Vardreck avait vécu, Dernon s'était bien gardé de paraître devant elle ; car une circonstance fortuite pouvait le démasquer aux yeux de cette femme vertueuse. Profitant néanmoins de l'aveugle confiance du vicomte, qui avait naturellement une grande antipathie pour les affaires d'intérêt, il s'était chargé de faire dresser les articles du contrat, que la pauvre mourante, ainsi que les futurs époux, avaient signé sans examen; et, par cet acte indignement tronqué, l'orpheline avait été dépouillée de tous les avantages que sa bienfaitrice voulait lui faire.

La perte du seul appui qui restât dans le monde à cette jeune infortunée mit ensuite l'odieux Dernon tout à fait à l'aise. Sous prétexte d'épargner à M. de Guersan les embarras pénibles que cet événement suscitait, il prit dès cet instant l'entière administration de son héritage, se fit son intendant, le suivit à Cassel, et travailla en même temps de tout son pouvoir

à détruire l'intérêt que devait inspirer celle qu'il voulait perdre.

Déjà ses insinuations perfides avaient persuadé au vicomte que Marie n'avait été guidée dans l'acceptation de sa main que par le désir de se créer une position avantageuse dans le monde, et cette idée avait effacé dans l'esprit du jeune époux toutes les qualités dont elle était douée. Éloigné d'elle, il se rappela pourtant qu'il avait promis de faire son bonheur, et croyant que, pour acquitter cette promesse, il suffirait de mettre à sa disposition toutes les jouissances de la fortune, il lui écrivit pour les lui promettre, en lui annonçant son prochain retour.

Marie lut cette seconde lettre avec un nouveau déchirement de cœur ; car l'opinion qui l'avait dictée, quoique exprimée avec une sorte de ménagement, s'y montrait trop à nu pour qu'elle pût s'y méprendre, et peu s'en fallut qu'elle n'écrivît sur-le-champ à son injuste époux pour se plaindre des préventions qu'il laissait percer. Habituée cependant à ne jamais agir sous l'influence d'un premier mouvement

d'irritation, elle remit au lendemain à faire sa réponse, et y répandit des sentiments si nobles, si délicats, si pleins de douceur, qu'Édouard ne put se défendre d'éprouver du regret en songeant que peut-être il l'avait mal jugée.

Son retour auprès d'elle, qui eut lieu quelque temps après, acheva de lui montrer son injustice ; Marie osa alors croire au bonheur ; mais l'homme odieux qui voulait sa perte ne tarda pas à lui arracher cette douce illusion. Intéressé à détruire l'heureuse harmonie qui commençait à s'établir entre elle et le vicomte, et profitant du penchant que montrait ce dernier pour le faste comme pour les plaisirs, il l'entraîna dans des dépenses ruineuses, le décida à vendre le domaine de Cassel, lui fit prendre à Paris un grand état de maison, lui inspira enfin des goûts si frivoles, si extravagants, que la pauvre jeune femme, malgré son inexpérience, ne put s'abuser sur ses coupables desseins : elle vit que la ruine de son mari en serait l'inévitable suite. Voulant sauver à celui-ci de tardifs regrets, elle eut le courage de lui montrer ses craintes, et n'épargna aucun soin pour

le ramener à des idées plus raisonnables, mais le cruel ennemi de son repos sut rendre tous ses efforts inutiles. Alors, pour éviter de pénibles débats, qu'il eût été trop heureux d'exciter, elle prit le parti de la résignation, et ne se montra ni moins douce ni moins aimable auprès du vicomte.

Deux années s'écoulèrent dans cette douloureuse situation, et, loin que le temps allégeât les chagrins de l'infortunée Marie, chaque jour au contraire semblait les rendre plus cuisants. Isolée au milieu du monde où on l'obligeait de vivre, regrettant au sein de l'opulence dont on l'entourait les pures jouissances de sa jeunesse, elle n'avait même pas la consolation d'éprouver pour une seule des personnes qu'elle était forcée de voir cette sorte de sympathie qui souvent parvient à alléger les peines de l'âme. La plupart des connaissances de son mari, étant choisies par Dernon, ne lui inspiraient que de la méfiance, et ce sentiment, si pénible pour son cœur, lui faisait sentir avec plus d'amertume encore la perte de ses bons parents et celle de sa généreuse bienfaitrice. Souvent aussi elle

pensait à l'amie de son enfance, à cette compagne toujours chérie qu'elle eût été si heureuse de serrer dans ses bras ; mais l'imprudente Léontine avait élevé entre elle et Marie une infranchissable barrière.

Ayant perdu sa mère, dont elle avait délaissé la vieillesse prématurée, et se trouvant entièrement livrée à elle-même par l'absence de M. de Verseuil, qui avait dû partir subitement pour la Guadeloupe, où il possédait une riche habitation, l'insensée s'abandonnait avec une telle ardeur à ses goûts dissipés, que tout Paris retentissait alors du bruit de ses inconséquences. Ceux mêmes qui s'associaient à ses plaisirs et qui l'encensaient comme une idole se montraient les plus acharnés à flétrir sa réputation. Ainsi, au milieu de ses adulateurs, il n'était pas une seule voix amie qui daignât s'élever pour repousser les calomnies dont elle était l'objet.

Incessamment ces calomnies odieuses venaient ajouter aux chagrins dont Marie était abreuvée, et lui faisaient souhaiter intérieurement de rencontrer Léontine, afin de l'avertir des bruits injurieux qui circulaient dans le monde.

« Je ne dois pas la fréquenter, se disait-elle; la prudence m'en fait une loi; je l'ai promis d'ailleurs à ma chère bienfaitrice; mais si la Providence daignait m'en offrir l'occasion, j'essaierais un dernier effort sur son cœur. »

Ce vœu fut exaucé. Un jour que madame de Guersan, suivie de sa bonne Thérèse, revenait à pied de chez une pauvre infirme, à laquelle elle allait chaque semaine porter secrètement des consolations et des secours, elle vit s'arrêter tout à coup un élégant équipage près duquel elle passait; une jeune femme en descendit et courut vers elle en lui tendant les bras : c'était Léontine.

« Chère Marie! je te retrouve donc enfin ! lui dit-elle ; oh ! si tu savais combien de fois j'ai désiré ce bonheur, et combien il m'en a coûté pour ne pas me présenter chez toi depuis ton mariage! Mais, je te l'avoue, je craignais que tu ne me gardasses rancune pour n'avoir pas suivi tes conseils; et, trop fière pour supporter ta froideur ou tes reproches, je n'ai osé jusqu'ici tenter aucune démarche pour satisfaire le désir de mon cœur.

— Tu m'aimes donc encore? lui dit Marie de l'accent le plus doux.

— Peux-tu en douter? Est-ce qu'il est possible de cesser de t'aimer quand on te connaît ? »

En parlant ainsi, elle passa son bras sous celui de madame de Guersan et la suivit à son hôtel, qui n'était plus qu'à quelques pas. Lorsqu'elles y furent entrées, elles s'embrassèrent de nouveau avec la plus tendre effusion, et Léontine parut vivement émue.

Chez elle, le premier mouvement était toujours bon; mais sa sensibilité, ne s'exerçant habituellement que sur des objets frivoles, s'épuisait bientôt pour faire place à des accès de vanité qui étouffaient dans son cœur les plus nobles sentiments. Ainsi, après avoir charmé Marie par l'expression franche de son amitié, elle ne tarda pas à lui montrer toute sa légèreté en lui faisant une peinture animée de ses plaisirs et de ses succès.

Cette dernière l'écouta d'abord avec une apparente tranquillité ; toutefois, ne voulant pas laisser échapper l'occasion de lui faire entendre

la vérité, et puisant dans ses discours le courage de la combattre, elle lui dit :

« Je vois, ma chère Léontine, que tu n'as rien changé à la vie dissipée dont je m'effrayais pour toi ; j'avoue que cette idée trouble le bonheur que je goûte à te revoir.

— Mais cette vie, tu la juges avec beaucoup trop de rigueur, interrompit l'étourdie ; moi je la trouve charmante, et je me garderai bien d'y rien changer, je t'assure. Après tout, que voudrais-tu donc que je fisse? Que, comme toi, je vécusse dans le monde comme si ce monde n'existait pas ? En vérité, cela est impossible ; car il m'offre chaque jour de nouveaux charmes, et je me sens née pour lui : j'aime ses agitations, ses plaisirs, et jusqu'aux maux qu'il peut causer. Toi, au contraire, si tu suivais ton goût, tu ne chercherais, je parie, qu'une existence calme et paisible, parce que l'obscurité te plaît, que tu dédaignes les succès, et que ce qui fait ma joie fait nécessairement ton supplice. Aussi, je suis sûre que ton mari te contrarie beaucoup en t'obligeant à vivre si près des jouissances qu'il recherche, et que ton plus grand désir

serait d'échapper à une si pénible contrainte. »

A ce discours, la pauvre Marie ne put se défendre d'éprouver intérieurement une douloureuse émotion ; mais, ne voulant pas que madame de Verseuil soupçonnât à quel point la conduite du vicomte la rendait malheureuse, elle reprit avec l'apparence du calme :

« Cette contrainte dont tu parles, ma chère Léontine, porte du moins avec elle sa récompense, puisqu'elle m'offre un moyen d'être agréable à M. de Guersan, et je m'estime heureuse de pouvoir lui donner cette preuve de mon affection. Il est d'ailleurs des devoirs de position auxquels il faut savoir se soumettre : une femme d'un certain rang ne peut toujours se soustraire entièrement au monde ; seulement elle ne doit former de liaisons qu'avec des personnes aussi sûres qu'honorables, et se défendre avec courage contre l'attrait des plaisirs qui pourraient égarer sa raison et son cœur. Crois-moi, les privations de ce genre sont beaucoup moins pénibles que tu ne le penses, parce que la considération qu'elles nous obtiennent, la satisfaction dont nous nous sentons pénétrées,

nous en dédommagent amplement, surtout quand c'est à Dieu que nous offrons ces légers sacrifices.

— En vérité, tu es la raison même, s'écria en riant la jeune folle, mais je n'essaierai pas de t'imiter. Je te l'ai dit, quand je serai vieille et laide, à la bonne heure ; j'aurai alors d'autres goûts, d'autres besoins...

— Ah ! ne répète pas ces paroles qui déjà m'ont tant fait gémir sur toi, reprit vivement Marie ; car le temps dont tu parles, et qui te semble si éloigné, marche à pas de géant ; il te surprendra au milieu de tes funestes illusions, et si tu n'as pas amassé dans ton cœur les vertus qui sont nécessaires pour supporter cette triste époque de la vie, où le passé n'est plus pour nous qu'un vain songe, dis-moi quel sera ton sort ? Auras-tu alors le courage dont tu manques aujourd'hui, et souffriras-tu sans d'amers regrets les déceptions qui seront ton partage?

— Ce sera alors une nécessité ; il faudra bien que je m'y soumette.

— Pour se soumettre, ma chère Léontine,

il faut d'avance s'être assujetti aux lois que nous impose la raison ; sans quoi nous nous révoltons sans cesse contre les événements les plus naturels, et notre existence devient un affreux supplice. D'ailleurs, avant même cette époque redoutée, n'est-il donc pour toi aucun malheur à craindre ? Je ne veux pas t'affliger ; mais puisque la Providence a voulu t'amener vers moi, je serais coupable de garder le silence sur les dangers qui t'entourent. Séparée de ton mari, demeurée sans guide et sans défenseur au milieu du tourbillon où tu es si malheureusement jetée, tu lutteras en vain contre les attaques des méchants. Ignores-tu donc que déjà ils s'acharnent sur toi ; que, tout en te flattant, ils t'accablent d'outrages ; que, de toutes parts, on te reproche tes dépenses excessives, les liaisons imprudentes que tu as formées ; qu'en un mot, tu es l'objet des plus affreuses calomnies ? O ma Léontine ! ce sont là des dangers qu'une femme ne saurait jamais braver impunément. Je t'en conjure, ne t'y expose pas plus longtemps. Abandonne les faux plaisirs, les vaines adulations qui t'ont séduite jus-

qu'ici ; songe au repos de M. de Verseuil. Ces bruits injurieux peuvent se répandre jusqu'à lui ; épargne à cet homme respectable un chagrin si amer ; va te placer sous son égide : là tu seras à l'abri de tous les écueils qui t'entourent, tu retrouveras le calme et le bonheur que l'on goûte dans l'accomplissement du devoir ; et quand tu reviendras, l'estime des gens de bien sera pour toi une nouvelle récompense. »

Marie avait parlé avec toute la chaleur du sentiment et d'une profonde conviction : elle crut un moment avoir touché celle qui l'écoutait : mais l'orgueilleuse Léontine la détrompa aussitôt en lui disant avec ironie :

« Vraiment, ma chère, tes conseils sont d'une sagesse admirable ! il est dommage que mon mari soit sur le point de revenir en France, sans quoi j'aurais pu, en effet, essayer d'un petit voyage outre-mer, afin d'échapper à tous les périls dont tu me fais une peinture si effrayante. Rassure-toi, cependant, ils sont beaucoup moins redoutables que tu ne le penses ; si j'ai quelques détracteurs, je ne manque pas d'amis

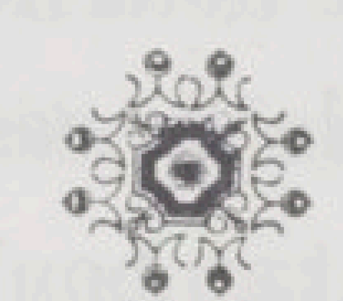
pour prendre ma défense. On ne m'accuse que par envie, et l'envie ne s'aurait m'affliger: elle ne s'exerce que sur ceux qui ont quelque supériorité, et son oubli est presque une injure; ainsi laissons-la faire. Je ne suis nullement disposée d'ailleurs à fuir les innocentes distractions que m'offre le monde, et tant que je n'aurai aucun tort réel à me reprocher, je saurai mépriser les attaques des méchants. »

Après ce beau discours, l'étourdie se leva, puis prenant la main de son amie, dont les impressions pénibles se trahissaient :

« Je vois que je t'afflige, reprit-elle, et que nous ne saurions nous entendre. Adieu, chère Marie ; aimons-nous quand même, et suivons chacune la route que nous nous sommes tracée; nous verrons laquelle de ces deux routes conduit le plus sûrement au bonheur. »

En même temps, elle s'échappa, et laissa madame de Guersan si surprise, si affligée, qu'elle n'essaya même pas de la retenir. A quoi d'ailleurs eût servi entre elles un plus long entretien ? Le cœur de Léontine semblait fermé à tous les sentiments qui conduisent à la vertu,

et Marie respectait trop les devoirs de son sexe pour vouloir entretenir des relations d'amitié avec celle qui les bravait aussi imprudemment. Elle résolut donc, quels que fussent ses regrets, de fuir plus que jamais madame de Verseuil, et dès ce moment elle chercha aussi à s'éloigner de toutes les personnes qui pouvaient lui rappeler les inconséquences de cette femme légère ; mais le souvenir de leur entrevue demeura longtemps gravé dans sa mémoire, et il fallut tous les malheurs dont elle fut accablée ensuite pour l'en écarter.



CHAPITRE VII.

Quand la vertu s'appuie sur Dieu,
elle grandit dans les épreuves.

Quoique bien jeune encore, Marie semblait destinée à épuiser la coupe de toutes les amertumes que nous offre la vie. Déjà cette coupe s'était bien des fois approchée de ses lèvres, et avant que de connaître de beaux jours, elle en avait passé de fort tristes dans la cabane de Noël ; mais cette tristesse, ces amertumes, qu'étaient-elles en comparaison de celles dont

on l'abreuvait depuis sa funeste union ? M. de Guersan avait renoncé, il est vrai, à ses injustes préventions contre elle : touché de son inaltérable douceur, de ses grâces, de toutes les vertus qu'elle possédait, il s'était même montré un moment très-empressé de lui plaire ; mais, trop faible, nous l'avons dit, pour résister aux séductions dont l'entourait le faux ami auquel il avait abandonné sa confiance, il s'était peu à peu détourné de ses devoirs. Livré ensuite à tous les genres d'égarements, il devint insensible aux qualités de Marie, à la généreuse affection qu'elle lui montrait ; et, chaque jour, pendant quatre ans, il brisa son cœur par de nouveaux écarts.

C'est là l'effet ordinaire du contact du vice ; il ferme l'âme à tous les sentiments honnêtes, à toutes les nobles pensées, et ne lui laisse d'énergie que pour résister à la vertu.

Ainsi, le malheureux Édouard, conduit à sa perte par l'homme pervers qui le dirigeait, s'aveugla de plus en plus sur les maux dont il était la cause, et ce ne fut qu'après être tombé dans l'abîme entr'ouvert sous ses pas,

qu'il reconnut sa funeste erreur. Mais alors, c'en était fait : quatre années avaient suffi pour engloutir son héritage ; au bout de ce laps de temps, il ne lui resta plus rien, rien que le regret affreux d'avoir brisé la vie d'une femme vertueuse, qu'il ne pouvait s'empêcher de chérir au fond de son cœur, et à laquelle il n'avait plus à offrir que la misère et la souffrance !

Marie n'apprit la ruine de son époux que quand cette ruine fut entièrement consommée. Triste et solitaire au sein des magnificences qui lui avaient été offertes comme un hochet, elle s'était peu à peu éloignée du monde, où le coupable Édouard n'exigeait plus qu'elle se montrât, et elle cherchait dans les bonnes œuvres, la prière et la peinture le seul allégement qu'elle pût trouver à ses peines. Bien souvent ses larmes coulaient en pensant à sa bienfaitrice, à ses bons parents, dont la perte successive avait livré son enfance à toutes les vicissitudes de la vie. Souvent aussi elle pensait à ces bons Casselois, qui l'accueillaient avec tant d'amitié ; à sa belle montagne, où jadis, rieuse

et folâtre, elle passait des jours si paisibles, si heureux, et ces souvenirs ne faisaient qu'ajouter à sa tristesse.

Une consolation lui restait cependant : depuis la vente du château de madame de Vardreck, le bon Noël était revenu à Paris, où le vicomte lui avait fait avoir un modique emploi ; elle avait obtenu en outre que les deux époux demeurassent dans son hôtel, où elle leur donnait chaque jour de nouveaux témoignages de sa reconnaissance. C'était là du moins une jouissance que l'implacable ennemi de son repos n'avait pu lui ravir. Mais quel que fût son attachement pour ces amis dévoués, jamais elle ne s'était permis d'articuler devant eux une seule plainte sur M. de Guersan ; elle s'efforçait au contraire de leur montrer une parfaite tranquillité d'âme ; aussi l'un et l'autre, tout en gémissant de ses souffrances, qu'ils ne pouvaient ignorer, respectaient sa réserve et n'osaient lui montrer leurs vives inquiétudes.

Les choses en étaient arrivées à ce point, lorsqu'un soir, Marie, plus triste encore que de coutume, vit entrer Édouard chez elle, la

figure bouleversée, les yeux mornes, les lèvres pâles et tremblantes, en un mot, dans l'état d'un homme agité par le plus sombre désespoir. Épouvantée, elle courut vers lui et lui demanda si quelque accident lui était arrivé. Il ne put d'abord lui répondre ; mais, après s'être recueilli quelques instants, il la regarda avec une expression déchirante et lui dit :

« Chère Marie, ce n'est pas sur moi que doivent se porter vos inquiétudes ; c'est sur vous-même ; l'adversité va vous atteindre ; elle sera désormais votre partage, et c'est au malheureux qui est devant vous que vous devrez tous vos maux. Oui, continua-t-il d'une voix sombre, l'héritage que j'avais reçu à la condition de vous rendre heureuse, eh bien ! je l'ai dissipé... Dans quelques jours peut-être, il vous faudra quitter cet hôtel et tout ce qu'il contient, pour acquitter les dettes que mes folles dépenses jointes aux dilapidations d'un infâme m'ont forcé de contracter. Notre ruine est complète ; car le misérable, abusant de ma confiance ou plutôt de mon coupable aveuglement, vient de prendre la fuite, emportant avec lui une somme considé-

rable, notre dernière ressource... Forcé de vous quitter, forcé de vous laisser au milieu d'une situation si horrible, j'ai voulu du moins vous faire l'humiliant aveu de mes fautes. Ce n'est pas mon pardon que je viens solliciter ; je sens que j'en suis indigne ; mais, au nom du Ciel, ne me maudissez pas ; laissez-moi emporter l'espérance que mon repentir pourra un jour vous toucher.

— Que dites-vous, Édouard ? Moi vous maudire ! s'écria Marie ; ah ! vous ne sauriez avoir cette crainte sans méconnaître mon cœur. Jamais, au contraire, vous ne m'avez été plus cher qu'en ce moment où le malheur vient vous frapper. Ce malheur, je le prévoyais, je m'y étais d'avance préparée, et il ne m'afflige que pour vous. Habituée dès mes jeunes ans à la pauvreté, je quitterai sans nul regret ces magnificences dont je n'ai usé que parce que votre main me les avait offertes. Grâce aux soins de ma noble bienfaitrice, je possède quelque talent pour la peinture, et je puis fournir à tous nos besoins. Cher Édouard, ne consentez-vous pas à accepter cette vie douce et pai-

sible que nous trouverons au sein du travail et d'une honnête médiocrité ? c'est elle surtout qui conduit à la vertu, et par conséquent au bonheur. »

La jeune femme avait prononcé ces mots avec une sensibilité profonde, et le vicomte, attendri jusqu'aux larmes, la contempla dans une sorte d'extase ; car elle lui sembla en ce moment réaliser l'image de cette vertu dont elle venait de prononcer le nom.

« Chère Marie ! lui dit-il ensuite, un tel excès de bonté m'accable et me fait encore mieux sentir à quel point je fus coupable. Ah ! croyez du moins que mon repentir durera autant que ma vie ; croyez que désormais cette vie, toute misérable qu'elle puisse être, sera consacrée à bénir le Ciel de m'avoir donné un ange tel que vous.

— Ainsi donc, interrompit Marie avec un vif élan de joie, vous permettez que mon travail et mes soins vous soient consacrés ? Oh ! s'il en est ainsi, Dieu a comblé tous mes vœux, et je vais être la plus heureuse des femmes ! »

Ici un sanglot s'échappa de la poitrine d'É-

douard ; il se frappa le front, et sa femme le regarda avec inquiétude.

« Mon ami, reprit-elle, ce que je dis semble vous être pénible ; pourtant jamais je n'ai tant souhaité que mes paroles vous exprimassent les véritables sentiments de mon cœur. Veuillez me dire avec franchise ce qui vous afflige ; mais, je vous en supplie, ne me parlez plus de vos torts ; ils seront tous effacés si vous adoptez mes projets.

— Eh ! c'est là justement ce qui fait mon désespoir, répondit le vicomte : ces projets, que vous dicte la plus généreuse bonté, le plus noble dévouement, chère Marie, je ne peux plus les accepter ; et c'est quand vous daignez m'offrir un bonheur au-dessus de toutes mes espérances, bonheur que maintenant je saurais apprécier, n'en doutez pas, qu'il faut me condamner à la plus douloureuse séparation !

— Votre ruine entraînerait-elle donc un malheur plus grand que je ne le pensais ? Mais tout peut se réparer encore, peut-être. Si la vente de cet hôtel ne suffit pas pour satisfaire vos créanciers, rappelez-vous que vous m'avez enrichie

d'un écrin magnifique. J'ai aussi quelques économies provenant des sommes que vous mettiez chaque mois à ma disposition ; tous ces objets réunis pourront augmenter vos ressources, cher Édouard. Quant à nos besoins, je vous le répète, mon travail y pourvoira ; le maître dont j'ai continué de suivre les leçons m'a souvent assuré que mes portraits et mes paysages ont quelque valeur. Laissez-moi donc espérer que nous pourrons encore être heureux. Dieu, que nous servirons ensemble, daignera bénir nos efforts ; jamais il ne refuse son appui à ceux qui l'invoquent avec confiance.

— O Marie ! s'écria en ce moment le vicomte hors de lui-même, vos nobles sentiments, votre touchante sollicitude, ravissent et déchirent mon cœur tour à tour. Oui, je le sens, consolé par vous, j'aurais pu encore être heureux, même au sein de la pauvreté ; mais, hélas ! notre séparation est indispensable, et c'est moi, malheureux, qui l'ai provoquée ! Maudissant mes coupables erreurs, désespéré de l'affreux résultat de ma confiance envers l'auteur de ma ruine, et n'osant attendre de vous un pardon si géné-

reux, je n'ai songé dans le premier moment qu'à me soustraire à la honte, en reprenant la carrière des armes, où du moins d'honorables souvenirs sont restés attachés à mon nom. Ils m'ont valu d'obtenir sur-le-champ l'emploi que je demandais; j'ai ordre de partir cette nuit même pour l'armée, et ma vie entière serait flétrie si je reculais devant cet impérieux devoir. »

Marie avait écouté ce discours avec un profond saisissement; car le bonheur qu'elle venait de rêver s'était évanoui pour faire place à l'horrible inquiétude de voir son mari exposé à tous les dangers d'une guerre désastreuse. On était alors en 1812, et tout lui présageait les tourments qu'elle allait avoir à subir. Trop jalouse cependant de la gloire du vicomte pour essayer de combattre sa résolution, elle s'efforça de renfermer ses mortelles angoisses, et ce ne fut qu'après leur séparation qu'elle se livra à toute sa douleur. On eût dit alors que les forces de son âme l'avaient abandonnée, et elle fut d'abord insensible aux consolations que Noël et Thérèse s'efforcèrent de lui offrir. Peu à peu

néanmoins, son courage se ranima; elle comprit quels étaient les nouveaux devoirs imposés à sa situation, et son premier soin, dès qu'elle fut plus calme, fut d'envoyer chercher un homme de loi honorablement connu pour le charger de terminer toutes les affaires de son mari.

Ce dernier lui avait laissé à cet effet une procuration générale. Mais ses dettes étaient plus considérables qu'il ne le pensait : la vente du magnifique hôtel dont il était possesseur depuis quatre ans, celle des diamants de Marie et de tous les objets précieux dont elle n'hésita point à se défaire, enfin la somme qu'elle avait en réserve et que naguère elle destinait à de bonnes œuvres, tout cela ne put suffire à les payer intégralement; il fallut que le vicomte, à peine arrivé à l'armée, prît l'engagement d'acquitter le reste sur le revenu de son modique emploi.

Oh! quels regrets amers remplirent son cœur, en voyant la funeste influence que ses égarements allaient exercer sur sa vie! Subitement arraché aux vains prestiges dont il s'était nourri, et n'apercevant aucune issue pour

sortir du gouffre où les conseils du vice l'avaient entraîné, il n'envisageait qu'en frémissant le passé et l'avenir, et se faisait horreur à lui-même, en songeant que celle qu'il chérissait alors de toutes les facultés de son âme, allait partager les maux que lui seul avait mérités.

Malheureusement cette douleur poignante, ces regrets cuisants, étaient pour lui sans consolation ; car ce n'était pas à Dieu, à ce divin consolateur des affligés, qu'il offrait sa souffrance et son repentir : toutes ses pensées, dans leur plus cruelle amertume, se rapportaient à la terre, et sa lutte était impuissante.

Marie, au contraire, quoique bien infortunée, supportait tous les coups qui la frappaient avec le courage de la résignation, parce que dans sa détresse elle s'appuyait sur Dieu. Ah ! l'incrédulité, dans son orgueil, a souvent osé nier ce suprême appui ; aussi quand le malheur vient à l'atteindre, elle défaille sous le poids du fardeau, tandis que le vrai chrétien sait gravir sa route, quelque chargé qu'il soit. Pour lui, chaque infortune n'est qu'un échelon

de plus à franchir ; et quand il arrive au terme du voyage, tous les maux qu'il a soufferts disparaissent devant l'éternel bonheur qui l'attend.

Soutenue par cette espérance sublime, Marie, après s'être dépouillée de tout, même des dons de sa bienfaitrice, pour satisfaire à l'avidité des créanciers de son mari, sortit un matin à pied du magnifique hôtel où l'entouraient naguère toutes les recherches du luxe, pour se rendre avec Noël dans la modeste demeure que ce dernier lui avait préparée.

Le soleil se levait à peine, et tous deux avaient déjà franchi silencieusement plusieurs rues désertes, lorsque le pauvre Noël, ne pouvant plus contenir le chagrin qui l'oppressait, dit d'une voix étouffée :

« Mon Dieu, c'est trop ! La vertu doit-elle donc être condamnée à un tel excès de malheur?

— Ne murmurons pas, cher Noël, interrompit vivement la jeune infortunée ; nous perdrions le prix de nos souffrances.

— Oh ! Madame ; comment voulez-vous que

je voie de sang-froid tous les maux dont vous êtes accablée ? Songez donc qu'en sortant d'un palais, vous n'allez avoir d'autre asile qu'une misérable masure !

— Que m'importe ? reprit-elle en s'efforçant de sourire, dans cette masure je serai avec vous et ma bonne Thérèse ; déjà n'avons-nous pas vécu tous trois dans un lieu à peu près semblable ?

— Oui, mais aussi, bien souvent je vous y voyais pleurer.

— Oh ! c'est qu'alors je n'étais qu'une enfant ; je pensais que la vie devait être toujours belle, que mon infortune était une exception, et j'aspirais à un avenir meilleur. L'expérience de peu d'années m'a prouvé, bon Noël, que notre existence, ici-bas, n'est, au contraire, qu'un triste pèlerinage où le voyageur, sans cesse assailli par de nouvelles tempêtes, ne peut se soutenir sur sa route qu'en regardant au ciel sa véritable patrie : s'il cherche ailleurs la félicité, il manque son but et perd courage. »

Noël, en ce moment, regarda la jeune femme avec un mélange d'attendrissement et de res-

pect. Jamais, dans ses jours les plus brillants, elle ne lui avait paru si belle et à la fois si touchante. Une simple robe de soie noire, un châle de laine, un chapeau de paille sans nul ornement, formaient toute sa parure; mais tant de vertus se reflétaient dans ses traits charmants, qu'il était impossible de la voir sans être frappé d'admiration.

La résignation qu'elle s'efforçait de montrer, dans une circonstance si douloureuse, ne se démentit pas lorsqu'elle s'avança vers le quartier que désormais elle allait être forcée d'habiter : c'était celui qu'on nomme Saint-Marceau, et elle quittait le faubourg Saint-Germain! L'extrême différence que présentent ces deux quartiers la frappa cependant, et l'aspect de la rue Mouffetard, où tant de misères se trouvent entassées, produisit sur elle une impression des plus pénibles. Enfin ayant aperçu une église dans la partie basse de cette rue, et y étant entrée avec son guide, elle alla se prosterner devant un autel où l'on célébrait le saint sacrifice de la messe, et aussitôt son âme se raffermit.

« O mon Dieu ! dit-elle en regardant l'image du Christ, par cette croix, où vous êtes mort pour nous racheter, apprenez-moi à souffrir; éloignez le murmure de mes lèvres; faites que je sois toujours soumise à votre volonté ! Et vous, ô la tendre Mère de mon Sauveur, prenez pitié de la pauvre orpheline dont vous consoliez autrefois l'enfance, et qui vous demande encore aujourd'hui de la soutenir dans ses afflictions ! Elle est devant vous, pauvre et sans appui ; ne l'abandonnez pas ! »

Tandis qu'elle priait ainsi, une femme pâle, décharnée, couverte de haillons, et portant dans ses bras un enfant presque nu, s'avança vers elle, et lui dit tout bas :

« Madame, depuis hier je n'ai pu réchauffer ce pauvre petit, ni lui donner aucune nourriture... Au nom de Dieu, secourez-moi ! »

Par un mouvement rapide, Marie, en voyant approcher cette infortunée, s'était hâtée de chercher sa bourse ; mais, au même instant, elle se rappela que, la veille, elle avait remis à l'homme d'affaires du vicomte le peu d'argent qui lui restait ; alors une horrible angoisse lui

déchira le cœur; c'était la première fois que sa charité devait rester inactive, et cette pensée lui parut si cruelle, qu'elle ne put retenir un sourd gémissement.

« Pardon, Madame, lui dit l'indigente qui l'avait comprise, parce qu'il est un langage muet dont les malheureux, quels qu'ils soient, ont presque toujours l'intelligence, pardon, je vous fais de la peine, je le vois, mais que le Seigneur bénisse votre intention ! »

En ce moment, Noël glissa furtivement une pièce de monnaie dans la main de madame de Guersan. « Ah ! merci ! » dit-elle, et, la donnant vite à la pauvre femme, elle fondit en larmes.

Ses yeux en étaient encore baignés lorsqu'elle sortit de l'église, car cette scène avait puissamment remué son cœur. Elle en tira pourtant une utile leçon : c'est qu'il n'est pas de position, si triste qu'elle soit, qui ne puisse en rencontrer de plus triste encore, et que cette comparaison, que nous sommes à portée de faire à tous les moments de la vie, doit ranimer notre reconnaissance envers le souverain maître de nos

destinées, et nous faire redoubler de courage pour supporter les maux qui nous adviennent.

Redevenue plus calme, Marie suivit son guide, qui, après avoir quitté la rue Mouffetard, s'achemina vers la rue Poliveau, puis s'arrêta devant une maison de chétive apparence, en disant :

« C'est ici, Madame; en vérité je n'ai pu trouver mieux : vous ne m'aviez pas fixé le quartier que vous vouliez habiter, et j'ai choisi celui-ci de préférence, parce qu'il est en bon air et qu'il me rapproche du lieu assigné à mes fonctions.

— Cela est au mieux, bon Noël. Mais, entrons, Thérèse nous attend sans doute? »

Cette dernière était en effet très-impatiente de revoir madame de Guersan. Elle l'avait quittée depuis deux jours, pour venir lui préparer sa nouvelle demeure qu'elle s'était plu à orner de son mieux, grâce aux épargnes de Noël. On sait que celui-ci avait été pourvu d'un emploi en revenant à Paris. Cet emploi, qui l'occupait sans fatigue, et qui avait quelque

analogie avec son ancien métier, ne lui rapportait que douze cents francs par an : c'était peu sans doute; mais, n'ayant pas quitté madame de Guersan, qui chaque jour le comblait de nouveaux dons, il avait pu accumuler le revenu de sa place, et depuis les malheurs de sa jeune bienfaitrice, malheurs qu'il n'avait que trop prévus, il se réjouissait d'avoir pu lui ménager cette faible ressource.

« Ma Thérèse, avait-il dit à son excellente femme, n'achète pour nous que le strict nécessaire : quoique depuis dix ans nous vivions dans l'abondance et sous des lambris dorés, nous saurons encore, j'espère, nous contenter de peu; c'est donc seulement à notre chère dame qu'il faut penser. Pour elle ne ménage rien; tâchons qu'elle ne sente jamais de trop dures privations; que ses peines soient du moins adoucies par nos soins et notre dévouement. »

Ces recommandations s'accordaient trop bien avec les sentiments de Thérèse, pour qu'elle ne les suivît pas ponctuellement. Ainsi les deux jours qu'elle passa rue Poliveau furent uniquement employés à s'occuper de Marie. Le loge-

ment qui lui était destiné se composait de deux pièces, dont l'une fut transformée en une chambre à coucher presque élégante, et l'autre en un cabinet de travail, où l'agréable fut joint à l'utile, autant que pouvaient le permettre les ressources des deux époux. Cette dernière pièce, d'une assez grande dimension, donnait sur un jardin potager dont Thérèse se réservait la culture, et auquel se joignait une petite prairie où l'œil se reposait agréablement.

Durant la vente que madame de Guersan avait ordonnée, Noël s'était fait secrètement adjuger le piano dont elle se servait, et l'avait fait transporter dans sa nouvelle demeure avec tous les objets nécessaires à ses travaux de peinture. Il y avait joint aussi le portrait de madame de Vardreck et un autre tableau où Marie avait réussi à reproduire en grand les traits des auteurs de ses jours et les siens, tels qu'ils étaient dans le médaillon trouvé sur elle lors de son naufrage. En un mot, rien n'avait été négligé pour que l'infortunée retrouvât dans son réduit tous les objets qui pouvaient lui plaire. Plusieurs, il est vrai, devaient lui retracer de bien

tristes souvenirs ; mais pour l'âme affligée, qui croit à une autre vie, ces sortes de souvenirs ont des charmes, parce que l'avenir lui offre des espérances. Elle sait que les objets de son affection ne lui sont pas ravis pour toujours ; et, loin de fuir ce qui les lui rappelle, elle s'y complaît, elle s'y attache, et y trouve chaque jour de nouvelles consolations.

Ce fut donc pour notre Marie une véritable joie que de se retrouver avec ses chers portraits, et, dès ce moment, elle se sentit moins malheureuse, puisqu'ils allaient être les compagnons de sa solitude.

Peu de jours après son installation dans la rue Poliveau, elle se rendit chez l'artiste qui l'avait dirigée dans ses études de peinture. C'était un homme aussi recommandable par la pureté de ses mœurs et la noblesse de son caractère que par la supériorité de son talent. Dès qu'il eut compris ce que madame de Guersan attendait de son obligeance, il lui donna le sujet d'un paysage, dont il lui garantit la vente, et lui promit en outre de ne jamais la laisser manquer de ces sortes de travaux.

Heureuse de ce premier succès, elle se mit à l'ouvrage, et travailla avec tant d'ardeur, que bientôt elle se vit en possession d'une somme qui l'affranchit de toute inquiétude pour son existence. C'était beaucoup sans doute, mais elle désirait plus encore. Sachant que son mari avait dû, à son entrée en campagne, faire des dépenses qui l'empêcheraient de remplir avec exactitude les engagements qu'il avait été forcé de contracter pour achever de payer ses dettes, elle voulait le faire sortir d'une situation si humiliante pour un homme d'honneur. Ce dessein, elle ne pouvait le réaliser qu'en s'astreignant pendant une année entière au travail le plus assidu, et en supportant tous les genres de privations; elle s'y résigna.

Dès le premier moment, elle avait établi une réforme complète dans ses dépenses personnelles. Sa nourriture, habituellement très-sobre, fut réduite au plus strict nécessaire, et quand la bonne Thérèse tentait de faire quelque infraction à la règle sévère qu'elle s'était imposée, elle la suppliait de la laisser libre sur ce point, lui faisant remarquer que ce

genre de vie, loin de lui être nuisible, semblait doubler ses forces.

« Plus nos besoins se restreignent, lui disait-elle, plus nous jouissons de nous-mêmes; la santé et l'indépendance sont les premiers fruits de la sobriété; et ces biens sont trop précieux pour ne pas les acheter au prix de quelques privations, qu'on ne peut plus d'ailleurs appeler ainsi quand on s'en est fait une habitude. »

Enfin, à force de courage, d'économie et de travail, elle atteignit le noble but qu'elle s'était proposé; aussi rien ne saurait peindre la joie qui se répandit dans son cœur, lorsqu'elle fut en possession du dernier billet souscrit par le vicomte. Pressant ce billet dans ses mains, elle regarda avec un bonheur indicible l'image de sa bienfaitrice : c'était pour le neveu de cette tendre amie, pour l'époux qu'elle lui avait donné qu'elle s'était condamnée depuis un an à un travail si assidu, à une vie si misérable, et il lui sembla que, du céleste séjour, celle qui l'avait tant aimée sur la terre souriait à ses efforts, et qu'elle obtiendrait du Seigneur l'entière conversion d'Édouard.

Jusqu'alors, tout en travaillant à sauver ce dernier des humiliants soucis attachés à sa position, elle n'avait pas cessé de faire des vœux pour le voir ramené aux croyances religieuses, sans lesquelles il ne saurait y avoir de solide vertu. L'honneur est sans doute un frein qui peut empêcher un grand nombre d'hommes de se livrer à des actions honteuses; mais ce frein, quelque fort qu'il soit, ne peut toujours arrêter la fougue des passions et leurs funestes résultats : Marie en avait eu la triste preuve, et elle n'osait espérer de bonheur dans son union, tant que les principes de son époux ne s'appuieraient pas sur la loi invariable qui seule peut nous conduire avec sûreté.

Cependant, elle n'avait pas encore osé aborder cette question dans ses lettres au vicomte : avant tout, il fallait prêcher d'exemple; il fallait à force de vertu, de dévouement et d'affection, lui montrer jusqu'à quel degré de sublimité peut conduire le christianisme; en un mot, il fallait le forcer d'admirer avant que de l'amener à croire.

C'est là une sorte de sacerdoce que toutes

les épouses chrétiennes doivent être jalouses d'exercer; mais, pour y arriver, il faut autant de prudence que de douceur. En pareil cas, trop se hâter, c'est s'exposer à tout perdre. Dieu n'a donné à la femme tant de moyens de plaire, il n'a mis en elle tant de sensibilité, de tact, de délicatesse, que pour la rendre plus propre à modifier ou perfectionner ceux qui l'entourent. Il faut qu'elle soit entre eux et le Tout-Puissant comme un lien inaperçu qui les rapproche et les unisse; si elle manque ce but, elle a faussé la mission que le Ciel la destinait à remplir.

Pénétrée de cette pensée, Marie s'efforçait donc d'amener Édouard à ses propres convictions, bien plus par son inaltérable douceur, la générosité et l'élévation de ses sentiments, que par des instances qui l'eussent fatigué sans le convaincre. Toujours simple, toujours bonne et affectueuse, elle lui montrait une sollicitude continuelle, s'oubliant entièrement pour ne songer qu'à lui offrir les plus tendres consolations. Aussi ses nobles efforts étaient incessamment couronnés par de nouveaux succès, et

bientôt elle ne douta plus que, si un jour la Providence daignait la réunir à son époux, leur bonheur mutuel ne s'appuyât sur une parfaite conformité de sentiments et de principes.

Il ne fallait pas moins qu'une telle espérance pour soutenir la pauvre jeune femme au milieu de tous les chagrins dont elle était abreuvée; mais elle avait mis en Dieu sa confiance, et lorsqu'elle était près de s'abandonner au découragement, une voix intérieure, cette voix puissante qui nous vient du ciel, se faisait entendre à son âme abattue ; alors elle retrouvait une sérénité que bien des gens qui se disent heureux envieraient peut-être. Alors aussi elle se remettait au travail avec une ardeur nouvelle, et, quand son pinceau avait réussi à rendre quelques-unes de ses impressions ou de ses pensées, elle éprouvait une douce satisfaction; elle participait aux joies secrètes de l'artiste qui sent surgir en lui l'élan du génie, et elle rendait grâce à Dieu de lui avoir accordé une portion de cette précieuse faculté.

C'était aussi à Dieu que, dans sa vive recon-

naissance, elle vouait ses diverses compositions. Partout dans ses ouvrages, on retrouvait, avec les souvenirs variés de son enfance, l'empreinte du sentiment religieux qui l'animait, et ces douces inspirations leur donnaient un caractère si élevé et à la fois si suave, si gracieux, qu'elle-même était étonnée du prix qu'ils lui rapportaient comme de la facilité de leur débit.

Ainsi, grâce à ses courageux efforts, à son assiduité et à l'extrême frugalité de sa vie, elle put, après avoir achevé de payer les dettes de son mari, rembourser au bon Noël les dépenses qu'il avait faites pour son installation, et peu à peu sa position s'améliora. Cette position cependant était encore fort éloignée de l'aisance : c'était le nécessaire, rien de plus; mais au milieu même des limites étroites qui lui étaient tracées, Marie trouvait encore le secret d'offrir aux malheureux ce qu'elle appelait son superflu, qui, en réalité, n'était que le résultat de ses privations. Le bienfait qui nous coûte quelque sacrifice porte toujours avec lui sa récompense, par le bonheur intime qu'il nous

procure ; elle le sentait si bien, que c'était surtout dans ces sortes de jouissances qu'elle trouvait un véritable allégement à ses peines.



CHAPITRE VIII.

L'expérience est un médecin qui
n'arrive jamais qu'après la maladie.
Mme DUSSÈRE.

Déjà plus de dix-huit mois s'étaient écoulés au milieu de cette vie laborieuse et en même temps si féconde en bonnes actions, lorsqu'un jour, ayant amassé une petite somme destinée à de nouvelles aumônes, madame de Guersan eut l'idée d'aller visiter l'hospice de la Salpétrière, voisin de sa demeure, et où elle n'avait pas encore osé entrer, faute de moyens suffisants

pour satisfaire la bonté de son cœur. Moins dénuée alors, elle s'y rendit donc un matin avec Thérèse ; mais à la vue de quelques-unes des infortunées que ce lieu renferme, à la vue des infirmités repoussantes auxquelles elles étaient en proie (1), elle fut affectée si péniblement, qu'elle n'osa d'abord avancer. Honteuse cependant de sa faiblesse, et cherchant à la surmonter, elle s'approcha de la grande-officière, qui, l'ayant aperçue, venait en ce moment au-devant d'elle avec un empressement très-marqué. Déjà Marie avait eu occasion plusieurs fois de voir cette dame dans une famille indigente que toutes deux allaient secourir, et elle lui demanda la permission de visiter l'établissement.

« Bien volontiers, Madame, lui répondit l'excellente femme à laquelle elle s'adressait, et qui, aussi distinguée par ses vertus que par son éducation, offrait le véritable type de la charité; bien volontiers, vous êtes si bonne, que votre

(1) L'hospice de la Salpêtrière n'est consacré qu'à des femmes âgées et infirmes, épileptiques ou aliénées. Il contient aujourd'hui 5,600 âmes.

vue seule fera plaisir à mes pauvres enfants (c'était toujours ainsi que madame Saint-A*** appelait les infortunées confiées à ses soins). Hélas ! continua-t-elle, elles n'ont pas souvent la consolation d'inspirer ce touchant intérêt que vous portez aux malheureux. Beaucoup de gens, amenés ici par désœuvrement ou par curiosité, les regardent à peine ou se détournent d'elles avec dégoût; pourtant leur sort est bien à plaindre, car on n'accorde ici à leur misère que les secours les plus urgents, et celles qui ne peuvent se livrer à aucun travail sont entièrement sevrées de toutes les douceurs que réclament leur âge et leurs souffrances.

— Je vois, répondit Marie en soupirant, tout le bien qu'il y aurait à faire dans ce lieu; mais il faudrait être riche pour l'accomplir, et l'absence de cette condition doit inspirer de bien vifs regrets à ceux qui compatissent à tant de misère.

— Sans doute, et dans ce cas, reprit la mère Saint-A***, qui avait parfaitement compris la pensée de la jeune femme, il serait bien permis, n'est-ce pas, de désirer de la fortune? Mais vous

savez que notre Seigneur a dit : *Un verre d'eau, offert en mon nom, vous sera compté.* Ces paroles sont un grand encouragement pour la charité, puisque l'aumône, quelque modique qu'elle soit, n'en est ni moins agréable ni moins méritoire devant le divin rémunérateur de toutes nos actions. »

En discourant ainsi, elles arrivèrent à l'entrée des salles. Madame de Guersan, dirigée par la grande-officière, les parcourut, distribuant aux pauvres femmes qu'on lui désignait comme les plus malheureuses, la petite somme qu'elle avait apportée; mais quand elle l'eut épuisée, son cœur se serra, et ses yeux mouillés de pleurs furent les seuls interprètes de sa tendre compassion.

« Que vous êtes bonne ! lui dit alors la mère Saint-A***, et que vous méritez bien la réputation dont vous jouissez parmi les malheureux ! Ah ! si j'avais le bonheur de rencontrer souvent des cœurs comme le vôtre, ma pauvre famille serait bien moins à plaindre ! »

Marie ne répondit à ces paroles qu'en portant à ses lèvres la main que lui tendait la

grande-officière : c'était un muet hommage rendu à ses vertus, et dès cet instant, l'une et l'autre sentirent qu'une douce sympathie les unissait. Aussi madame de Guersan, retenue comme par un charme secret dans ce lieu de douleur, ne pouvait se décider à s'éloigner, et ne semblait même pas s'apercevoir de l'impatience que témoignait Thérèse pour l'en faire sortir. Un des bâtiments lui restait d'ailleurs à visiter, et le peu d'empressement que mettait la mère Saint-A*** à le lui ouvrir, piqua à tel point sa curiosité, qu'elle en demanda la raison.

« C'est la division des aliénées, lui répondit cette dame, et je craindrais que leur triste situation ne vous affectât trop vivement. Il est d'ailleurs plusieurs salles où il serait imprudent pour vous de pénétrer, parce que la présence des personnes étrangères ajoute ordinairement à l'exaspération de ces pauvres folles, et qu'elles se livrent alors à des violences dont on pourrait être victime, si l'on s'en approchait sans précaution. Venez cependant, je vais vous en montrer quelques-unes dont la maladie est en voie de guérison, et dont l'approche n'a rien

de dangereux; leur vue vous sera moins pénible. »

En achevant ces mots, la grande-officière ouvrit une porte au rez-de-chaussée, puis prenant madame de Guersan par la main, elle l'introduisit, avec Thérèse, dans une grande salle où se trouvaient renfermées une vingtaine de folles. Marie n'eut pas plutôt jeté les yeux sur cette réunion d'infortunées privées de raison, qu'un profond saisissement s'empara de son cœur, et qu'elle se repentit du mouvement de curiosité qui l'avait amenée dans ce triste lieu ; poussée néanmoins par un sentiment irrésistible, elle regarda de nouveau ces malheureuses femmes, dont plusieurs étaient accourues vers elle, en dansant et en poussant de longs éclats de rire, tandis que d'autres, fixées à leurs places, semblaient ne pas même s'apercevoir de sa présence.

Celles-ci l'intéressèrent bien plus que leurs bruyantes compagnes. L'une d'elles surtout, la tête entièrement couverte d'un linge épais, comme si elle eût voulu fuir la clarté du jour, paraissait absorbée dans une si grande tristesse,

son attitude avait quelque chose de si touchant, que Marie, en la regardant, se sentit émue jusqu'au fond de l'âme.

« Je vois, lui dit sa conductrice, que ma pauvre Marianne vous intéresse. Hélas ! elle est en effet bien digne de pitié, et le sera bien plus encore quand la raison lui sera rendue. Mais, venez la voir de près; ne craignez rien; c'est la douceur même. Nous allons lui parler. »

Marie s'approche alors de l'aliénée, dont elle ne voit pas les traits, mais dont elle entend les sourds gémissements.

« Vous souffrez, lui dit-elle, vous pleurez ! Apprenez-moi quelles sont vos peines; je les partagerai ; je pleurerai avec vous. »

A sa voix, la folle a tressailli; elle semble écouter avec attention, et un long soupir s'échappe de son sein. La mère Saint-A*** écarte l'espèce de voile qui la couvre, madame de Guersan se baisse pour la regarder, et s'écrie éperdue :

« Grand Dieu ! se pourrait-il? Mais non, c'est une illusion sans doute... Vous connaissez cette infortunée; nommez-la-moi, je vous en supplie.

— C'est madame de Verseuil, répond très-bas la grande-officière.

— Ainsi, je ne me trompais pas ! Chère Léontine ! quoi ! c'est toi, toi ! que je retrouve ici, dans cet affreux état ! Ah ! parle, je t'en conjure, réponds à ta Marie, qui te presse sur son cœur.

— Marie ! répète l'infortunée, Marie ! celle qui m'aimait tant ? Oh ! ne la laissez pas venir ; elle me haïrait à présent ; elle me repousserait loin d'elle... Non, ne lui dites pas que vous m'avez vue ; ma robe tachée de sang lui ferait horreur.... »

Ces paroles glacent Marie d'épouvante, et ses regards interrogent la mère Saint-A***.

« Venez chez moi, lui dit cette dernière, nous y serons mieux qu'ici, et je vous ferai connaître ce que j'ai appris sur celle qui vous intéresse.

— Par pitié, Madame, ne la laissons pas dans ce lieu, réplique Marie ; souffrez que je l'emmène, ne fût-ce que pour quelques instants. » Soulevant en même temps la pauvre folle, qui ne fait aucune résistance, elle la presse dans ses bras, et l'entraîne ensuite en soutenant, avec Thérèse, ses pas chancelants.

Lorsqu'elles furent arrivées, la grande-officière, prenant à part madame de Guersan, lui fit quelques questions sur la nature de ses anciennes relations avec Léontine, et quand elle fut suffisamment instruite sur ce point, elle lui raconta comment cette infortunée avait été déposée entre ses mains.

« Il y a environ quinze mois, lui dit-elle, que votre amie fut amenée dans cette maison par une femme qui avait été attachée à son service. Celle-ci était munie de tous les papiers nécessaires à l'admission de sa maîtresse. En les lisant, je reconnus que madame de Verseuil appartenait à une famille distinguée, et je témoignai ma surprise à sa conductrice.

« Cet établissement, lui dis-je, n'est destiné qu'à des personnes indigentes, comment se fait-il que l'on n'ait pas préféré pour cette dame une maison de santé, où elle eût joui du moins de tous les adoucissements que peut comporter son état?

« — Il eût fallu pour cela, me répondit « celle que j'interrogeais, faire des dépenses « dont les héritiers de son mari ne veulent pas

« se charger. Hélas! Madame, c'est elle qui a « causé la mort de cet homme respectable, et « c'est un crime dont ils ne peuvent l'absoudre.

« — Comment cette jeune infortunée a-t-elle « donc causé un tel malheur? lui demandai-je.

« — Par ses légèretés, par les inconséquen- « ces de sa conduite. Sans cesse, elle était dans « les bals, dans les plaisirs. M. de Verseuil, « forcé de s'éloigner, lui avait fait promettre « de vivre bien retirée pendant son absence, et « de n'avoir d'autre société que celle d'une pa- « rente qu'il lui désigna. Loin de tenir sa pro- « messe, elle se brouilla avec cette parente, « dont elle se fit une ennemie irréconciliable, et « se jeta dans toutes sortes de dissipations, que « les menaces de son mari ne purent arrêter. « Enfin il revint de son long voyage, et de « violentes querelles s'élevèrent entre eux. Au « lieu de céder, de montrer un repentir qui « peut-être serait parvenu à le désarmer, l'im- « prudente acheva de l'exaspérer en l'accusant « de tyrannie. Un jour, emporté par la colère « que sans cesse elle excitait, il déchira devant « moi l'acte par lequel il l'avait instituée hé-

« ritière de tous ses biens, et il lui enleva en
« même temps tous les objets qui pouvaient
« servir à sa parure. La traitant dès lors avec
« la dernière rigueur, il chassa de chez lui,
« sans aucun ménagement, toutes les personnes
« qu'elle y avait attirées, et la força de vivre
« dans une retraite absolue. Malheureusement
« les gens frivoles qu'elle fréquentait voulu-
« rent intervenir dans leur querelle; d'inju-
« rieuses épithètes ne furent pas épargnées à
« mon malheureux maître, dont l'irritation
« allait toujours croissant. Enfin, un jour, pro-
« voqué publiquement par un jeune étourdi, il
« se battit, et fut blessé à mort.

« Oh! Madame, continua cette femme en
« pleurant, je ne saurais vous dire quelle scène
« épouvantable se passa lorsqu'il fut rapporté
« à l'hôtel. Il n'avait plus alors qu'un souffle de
« vie; mais, quand il aperçut près de lui celle
« qui causait sa mort, un éclair de fureur illu-
« mina ses traits décolorés, et il s'écria d'une
« voix terrible :

« — Malheureuse! voilà le fruit de ta légèreté,
« de ta vanité insatiable; tu as dédaigné mon

« affection, mes conseils; tu as préféré le monde
« à l'époux que tu devais chérir, eh bien! em-
« porte pour héritage le sang que tu as fait
« répandre... fuis! fuis loin d'ici! ta vue trou-
« blerait mes derniers instants! »

« A ces affreuses paroles, ma maîtresse poussa
« un profond gémissement, et tomba évanouie
« sur le corps ensanglanté de son époux; lors-
« qu'elle revint à la vie, elle était privée de sa
« raison. »

— Ah! je le crois sans peine, dit alors madame de Guersan, que ce récit avait terrifiée. Pauvre Léontine! comment, en effet, eût-elle résisté à ce foudroyant anathème? Ne pensez-vous pas, Madame, que M. de Verseuil, au lieu de lui infliger un tel châtiment, au lieu de sacrifier sa propre vie, son salut, à un misérable point d'honneur, eût beaucoup mieux fait d'user sagement de son autorité en arrachant, sans éclat, sa jeune femme aux dissipations qu'il lui reprochait? C'était à lui qu'il appartenait de la protéger contre elle-même, et non de donner à ses torts une publicité si

déplorable ; plus de fermeté et moins de violence les eussent sauvés tous deux.

— Je partage cette opinion, répondit madame Saint-A*** ; mais, vous le savez, quand l'homme s'abandonne à ses passions, il perd toute idée de prudence et de justice ; c'est là ce que votre malheureuse amie eût dû prévoir. Du reste, M. de Verseuil, éclairé à ses derniers moments par les lumières de la religion, paraît avoir sincèrement regretté ses derniers actes ; il eût même fait quelques dispositions en faveur de sa femme, si ses avides héritiers n'eussent mis obstacle à ses intentions. C'est là du moins ce que m'a dit la personne qui amena ici madame de Verseuil, et ce dont j'ai pu ensuite m'assurer par l'enquête qui a été faite à ce sujet. Oh ! la cupidité est aussi une passion bien effroyable, continua la grande-officière ; car elle ferme le cœur à tout sentiment de droiture et d'humanité. Croiriez-vous que les héritiers de M. de Verseuil, après avoir fait déposer sa veuve dans un hospice, n'ont pas rougi de me refuser les secours que j'ai implorés pour elle ! Quelques vêtements à son usage me furent

envoyés, il est vrai ; mais c'est là où s'arrêtèrent tous les témoignages de leur commisération.

— Ainsi, dit madame de Guersan, ma malheureuse amie n'a plus rien à attendre de cette famille impitoyable, et vous êtes devenue, Madame, son unique appui dans le monde?

— Oui; mais cet appui est pour elle une bien faible ressource; car toutes les pauvres créatures qui me sont confiées ont les mêmes droits à mon zèle et à mes soins. Vous l'avez vu, quel que soit l'intérêt que m'inspire madame de Verseuil, elle n'est pas mieux traitée que ses compagnes : ici le malheur nivelle tout; et je ne pourrais montrer des préférences à votre amie sans trahir mes devoirs.

— Ce généreux intérêt n'en est pas moins, dans sa situation, un bien inappréciable, répliqua Marie, surtout si, comme j'ose l'espérer, il peut vous porter à m'accorder une faveur que je sollicite instamment de votre bonté.

— Laquelle ? parlez, et soyez sûre d'avance de l'obtenir, si elle peut s'accorder avec mes obligations; car, depuis que j'ai entendu bénir

votre nom dans la pauvre famille où nous nous sommes rencontrées, j'ai toujours souhaité que quelque circonstance me mît à même de vous être agréable.

— Eh bien ! reprit vivement Marie, puisque je suis assez heureuse pour avoir obtenu votre bienveillance, veuillez mettre le comble à tant de bonté en me confiant madame de Verseuil, que personne ne viendra vous réclamer, sans doute. Je demeure à deux pas d'ici, chaque jour vous pourrez avoir de ses nouvelles et vous assurer par vous-même de son état. Vous m'avez dit qu'elle est habituellement douce et que sa maladie n'est pas incurable. Ah ! si mes soins parvenaient à la guérir entièrement, songez quel serait mon bonheur et quelle reconnaissance nous vous aurions toutes deux !

— Mais, ma chère dame, répondit la grande-officière du ton le plus affectueux, c'est une grande charge que vous voulez prendre ; ne craignez-vous pas qu'elle ne dépasse vos forces? Si vous saviez quelle surveillance continuelle, quelle patience exigent les aliénées ! Sans doute celle-ci est d'une grande douceur depuis que

son état s'est modifié ; cependant vous auriez sans cesse sous les yeux cette profonde tristesse qui l'accable, et ce serait pour vous un spectacle bien pénible.

— L'espoir de sa guérison me soutiendra, reprit madame de Guersan ; d'ailleurs je ne me sens pas le triste courage de la laisser plus longtemps dans ce lieu. Non, non, Madame, puisque Dieu m'a envoyée vers elle, quand tout le monde l'a délaissée, c'est qu'il a des vues que je dois m'efforcer de remplir. Permettez donc que je l'emmène ; ne me refusez pas cette faveur, je vous en supplie.

— Eh bien ! que le Ciel bénisse votre charité ! dit alors la mère Saint-A***. Je vais faire connaître au médecin en chef et à l'administration de l'hospice votre demande, que j'appuierai de tout mon pouvoir. Attendez-moi ici, dans quelques instants je reviens. »

Lorsque la grande-officière se fut éloignée, madame de Guersan se rapprocha de Thérèse, et vit avec joie qu'elle partageait son désir d'emmener la pauvre folle. Déjà cette dernière paraissait moins sombre. En revoyant son amie,

elle la fixa avec une grande attention, porta ensuite la main à son front, comme une personne qui recueille ses souvenirs, et parut vivement agitée. Mais, revenant bientôt à son idée fixe, et montrant la robe qui la couvrait, elle dit d'une voix suppliante :

« Ah ! je vous en prie, ôtez-moi ces affreuses taches ; vous voyez bien qu'elles me font horreur....

— Rassure-toi, nous allons les faire disparaître, interrompit vivement Marie ; désormais tu ne porteras plus cette vilaine robe ; on va t'en donner une autre qui te plaira. »

Quelques instants après, madame Saint-A*** rentra, apportant avec la permission demandée un paquet de hardes dont Marie se servit aussitôt pour changer les vêtements de sa malheureuse amie, qu'elle para de son mieux, espérant que cette subite métamorphose produirait sur elle une impression favorable. En effet, elle se fut à peine regardée dans un petit miroir que lui présenta la mère Saint-A***, qu'elle sourit et dit avec une vive expression de joie : « C'est moi ! »

Enfin elle est emmenée; elle quitte cet asile du malheur, où elle a subi de si cruelles souffrances. En traversant le boulevard, elle parut respirer plus librement; un doux incarnat se répandit sur ses joues flétries par les larmes, et, s'appuyant plus fort sur les bras de madame de Guersan, elle la regarda avec un inexprimable sentiment de plaisir, sans néanmoins la reconnaître.

Quand elles furent arrivées chez cette dernière, ses impressions parurent plus douces encore : elle examina tous les objets qui l'environnaient avec une surprise mêlée de joie. Son amie la fit asseoir dans une bergère près de la croisée, et posa devant elle un magnifique rosier; aussitôt elle tendit la main pour avoir une rose, et, après avoir respiré pendant quelques instants avec avidité le parfum de cette fleur, elle s'endormit d'un profond sommeil.

Pendant qu'elle se livrait à ce paisible repos, notre bonne Marie put enfin se remettre un peu des vives émotions qu'elle avait éprouvées. Assise en face de l'infortunée qu'elle venait de recueillir, elle la contempla longtemps avec un

mélange de tendresse et de pitié. En ce moment, leur dernière entrevue se retraça à sa mémoire.

« Pauvre Léontine ! dit-elle tout bas, tu croyais alors être sur la route du bonheur ; tu me plaignais de n'avoir pas suivi cette route que ton imagination te représentait si délicieuse, et c'était vers un épouvantable abîme que tu marchais avec tant d'assurance... Ah ! puissent du moins mes soins et mon affection t'aider à supporter un tel excès de malheur, quand tu seras en état de le comprendre ! »

Ces réflexions durèrent jusqu'au réveil de son amie, à laquelle elle fit prendre un peu de nourriture, en se conformant exactement au régime que madame Saint-A*** avait conseillé ; puis l'ayant conduite dans le petit jardin attenant à la maison, elle lui cueillit des fleurs, l'entoura d'une foule de petits objets qui parurent l'intéresser, et elle conçut dès lors l'espérance de sa guérison. Cette espérance ne fit que s'accroître le lendemain ; car le bien-être que trouvait Léontine chez son amie produisit en elle une révolution si favorable, que le savant et spirituel docteur P***, qui l'avait soignée

jusqu'alors, et qui vint la voir, demeura frappé de l'heureux changement qui s'était opéré. Sa malade, en effet, n'était plus la même : ses traits, altérés par les longues souffrances qu'elle avait eues à subir, étaient reposés et beaucoup plus calmes ; ses yeux, habituellement rougis par les larmes et presque toujours égarés, se fixaient sur les objets qui l'occupaient agréablement ; souvent même un sourire venait effleurer ses lèvres, naguère crispées par la douleur.

« O douce et bienfaisante amitié ! voilà un de tes miracles ! » s'écria le bon docteur. Puis, regardant madame de Guersan avec un profond sentiment d'admiration, il lui présagea le succès complet de ses soins, et lui promit de venir chaque jour assister aux progrès de la cure qu'elle avait entreprise.

Qui dira la joie dont Marie fut alors pénétrée ? Se sentir l'auteur du bien-être de ce qu'on aime est un de ces délices qui donnent à l'âme une indicible félicité, et la sienne la goûtait dans toute sa plénitude ; chacun des sourires de sa chère malade était pour elle un nouvel encouragement, un nouveau présage de

guérison, et à chaque instant, elle devenait plus ingénieuse à les provoquer.

Aussi lorsqu'elle présida au lever de Léontine, elle eut soin de l'habiller avec élégance et d'éloigner d'elle tout ce qui pouvait lui retracer des images lugubres. S'étant mise ensuite au piano, et se rappelant une sonate qu'elles avaient très-souvent jouée ensemble dans leur jeunesse, elle la lui fit entendre, et vit avec un plaisir infini qu'elle prêtait à ces sons une oreille attentive, et qu'ils excitaient en elle une douce émotion. Craignant néanmoins de trop multiplier des impressions qui pouvaient avoir leur danger, madame de Guersan remit ensuite la pauvre aliénée entre les mains de Thérèse, qui se chargea de l'amuser au jardin. Profitant alors de la liberté qui lui était rendue, elle reprit ses pinceaux avec un nouveau courage, et termina ce jour même un tableau, dont le produit fut destiné aux besoins de son intéressante malade.



CHAPITRE IX.

L'ami fidèle est un puissant bouclier;
sa possession vaut un trésor.
Ecclésiastique, VI, 14.

Marie répéta si heureusement, pendant deux mois, ses ingénieux essais pour la guérison de son amie, qu'elle parvint enfin à lui rendre, avec toutes les apparences de la santé, une parfaite tranquillité d'esprit. Cependant rien ne prouvait encore qu'en retrouvant du calme et des forces, l'infortunée eût en même temps recouvré l'usage de ses facultés morales. Elle ne

pleurait plus, il est vrai; souvent même sa figure portait l'empreinte de la gaieté; mais, en revanche, ses idées, comme sa mémoire, paraissaient complétement éteintes. Il semblait que l'impression du moment fût la seule qui l'occupât, et qu'en renaissant à une vie nouvelle, elle eût entièrement oublié celle d'autrefois. Ainsi elle aimait tendrement Marie, lui obéissait aveuglément et ne pouvait plus se passer d'elle; elle se montrait aussi très-joyeuse de la présence de Noël et de Thérèse, qui la comblaient de soins; mais jamais ces trois noms, qu'il avait fallu lui apprendre, ne lui retraçaient le moindre souvenir du passé; tous ses sentiments, toutes ses pensées se renfermaient dans les étroites limites de son existence actuelle.

Heureuse de la voir jouir d'un tel calme, heureuse de l'affection qu'elle lui montrait, son amie l'eût volontiers laissée dans cet état, parce qu'elle redoutait que de cruelles douleurs ne se réveillassent avec ses souvenirs. Elle se soumit pourtant aux avis de l'habile médecin qui la dirigeait, et rien ne fut épargné pour arracher



Marie, ma chère Marie, je t'ai reconnue!

Léontine à cette espèce d'engourdissement moral qui menaçait d'anéantir pour jamais son intelligence. Outre les distractions que l'on rassemblait autour d'elle dans l'intérieur de la maison, telles que la musique, la culture des fleurs, qu'elle aimait passionnément, et une foule de petits travaux auxquels on était parvenu à l'intéresser et à lui faire prendre part, on l'emmenait chaque jour faire de longues promenades, pendant lesquelles on cherchait constamment à attirer son attention sur les objets extérieurs.

Bientôt elle parut prendre un vif plaisir à ces promenades lointaines, et alla même jusqu'à exprimer le désir de les multiplier. Elle commençait aussi à faire des questions sur les choses qui la frappaient, et semblait écouter attentivement les remarques qui lui étaient faites.

Un matin que madame de Guersan, suivie de Noël, l'avait emmenée dans la campagne, elles virent de loin un grand nombre de jeunes filles, parées comme en un jour de fête, se dirigeant vers une église rustique que l'on apercevait à travers un massif d'arbres, et dont la cloche sonnait à grandes volées. Toutes ces jeunes

filles avaient la tête couverte d'un voile blanc et paraissaient très-recueillies. Une foule de personnes des deux sexes les accompagnaient, et le bonheur se traduisait sur tous les visages. A la vue de ce cortége, Léontine s'arrêta en demandant à son amie où allaient ces jeunes villageoises.

« A l'église que tu vois là-bas, lui répondit cette dernière ; elles vont sans doute faire leur première communion. »

Ce mot fit tressaillir l'infortunée ; elle le répéta lentement en portant la main à son front, comme cherchant à recueillir une idée fugitive ; puis elle marcha vers l'église en tenant la main de son amie, dont elle semblait vouloir hâter les pas. En entrant dans le saint lieu, ses regards se portèrent sur l'autel, où ils restèrent longtemps fixés ; les ramenant ensuite alternativement sur les jeunes communiantes et sur sa compagne, elle se rapprocha de cette dernière, puis, serrant sa main avec force, elle fondit en larmes.

« Sortons, lui dit tout bas Marie, sortons, tu parais souffrir.

— Non, non, je suis bien ici, répondit-elle ; je retrouve Dieu, il parle à mon cœur. » Et, tombant à genoux, elle se mit à prier.

Comme elle, palpitante d'émotion, madame de Guersan offrit aussi sa fervente prière au Seigneur, mais sans oser perdre de vue un seul moment l'infortunée pour qui elle l'invoquait.

Cependant le saint sacrifice commença ; bientôt les jeunes filles allèrent s'agenouiller au céleste banquet, et Léontine parut alors ne plus pouvoir contenir les sentiments qui se pressaient dans son cœur. Emmenée hors de l'église par son amie, elle s'écria en se jetant dans ses bras :

« Marie ! chère Marie ! je t'ai reconnue ! oui, c'est là, c'est devant l'image de ce Dieu que j'avais oublié, à la vue de ces innocentes jeunes filles, qui m'ont retracé notre heureuse enfance, que j'ai retrouvé ton souvenir, que je me suis rappelé ma misère et tes soins. Maintenant l'épais nuage qui m'enveloppait s'est entièrement dissipé ; mes idées renaissent ; je vois ma vie, mon affreux malheur.... O Marie ! que tu as été bonne ! Toi, si pure, si irréprochable, tu

n'as pas craint de te montrer compatissante envers la pauvre folle, devenue pour tous un objet d'horreur et de mépris... Ah ! plus je sens mes maux, plus je comprends ce que vaut ta pitié.

— Dis ma tendre affection, répondit Marie. Chère Léontine ! je t'en conjure, éloigne de toi tous ces tristes souvenirs ; le passé n'est plus en ton pouvoir, mais l'avenir t'appartient. Dieu qui a permis que tu retrouvasses la santé te protègera désormais ; il rendra la paix à ton âme. Laisse-moi aussi espérer que ma constante amitié y répandra quelques consolations. »

Après avoir prononcé ces mots avec toute la chaleur du sentiment, Marie emmena sa malheureuse compagne, qui, pendant plusieurs jours, s'efforça de se montrer calme et résignée. Mais bientôt, tout en conservant l'usage complet de sa raison, elle sentit rentrer dans son cœur les traits acérés du remords, et n'eut plus la force de combattre le chagrin qui la dévorait.

« Tu le vois, dit-elle un soir à son amie, il n'est plus pour moi de repos en ce monde ; car le passé m'apparaît toujours plus affreux, tou-

jours plus accablant. Sans cesse, je crois entendre M. de Verseuil me reprocher les coupables légèretés qui l'ont précipité au tombeau... Et toi-même, toi, si bonne, si ingénieuse maintenant à excuser mes fautes, n'es-tu pas pour moi un reproche vivant? Puis-je oublier tes prédictions, tes courageux efforts, pour m'arracher à cette funeste vanité qui m'a perdue, à ces sociétés dangereuses qui m'éloignèrent de mes devoirs, à ces goûts frivoles qui m'entraînèrent dans de folles dépenses? Ah ! si alors j'avais eu le courage de suivre tes avis, je n'aurais pas maintenant à déplorer la mort du meilleur des hommes ; je ne serais pas poursuivie par cet affreux anathème qu'il lança sur moi à ses derniers moments.

— Rassure-toi, interrompit vivement son amie, rassure-toi, je puis t'affirmer que M. de Verseuil t'a pardonné, qu'il a regretté les paroles échappées à sa colère.

— Serait-il vrai? mon Dieu ! puis-je croire, en effet, qu'il ait révoqué cette malédiction sous laquelle ma raison succomba, et que je ne puis

me rappeler sans frémir? Mais qui donc a pu lui inspirer une pensée si généreuse?

— Il l'a puisée dans la religion, reprit madame de Guersan, ne sais-tu pas qu'elle purifie l'âme de toutes les pensées mauvaises, qu'elle commande le pardon, qu'elle met la charité à la place du ressentiment et de la vengeance? Crois-moi, c'est aussi dans ses sublimes inspirations que tu trouveras de l'adoucissement à tes maux ; le repentir qui est entré dans ton cœur est un moyen infaillible d'aller à Dieu; toujours il a pitié de ceux qui l'invoquent. Remets-toi donc entre ses mains, bientôt tu sentiras renaître au fond de ton cœur la paix et l'espérance.

— L'espérance ! dis-tu, hélas ! il n'en est plus pour moi; je n'ai plus à attendre dans la vie que des afflictions méritées.

— Eh bien ! ces afflictions, le Seigneur te donnera le courage de les supporter. N'a-t-il pas dit : *Venez tous à moi, vous qui êtes affligés, et je vous soulagerai.* Crois en ces paroles, cet appel d'un Dieu. Jette-toi dans le sein de sa miséricorde ; il essuiera tes larmes, il te relèvera à tes propres yeux, et s'il te laisse le sou-

venir de tes peines, sa bonté t'en adoucira l'amertume. »

En disant ces mots, madame de Guersan pressa affectueusement les mains de Léontine.

« Tu l'emportes ! s'écria cette dernière. Oui, désormais je veux m'abandonner à toi ; tu me conduiras dans cette route dont mes fautes m'ont éloignée ; je suis indigne d'y rentrer peut-être ; mais, guidée par toi, j'oserai y offrir à Dieu ma douleur et mon repentir. »

Le lendemain de cet entretien, Léontine alla épancher son cœur au tribunal de la pénitence, et, dès ce moment, elle ne sembla plus occupée qu'à se modeler sur la vertueuse Marie, qui, à ses yeux, était le type de toutes les perfections.

« Que je voudrais te ressembler ! lui disait-elle quelquefois. Pourquoi n'ai-je pas toujours marché sur tes traces ! La vertu est si belle ! on éprouve une joie si pure à suivre ses inspirations ! Mais, hélas ! pour la pratiquer dans tout ce qu'elle a de sublime, il faut, je le sens, lui être resté fidèle ; il faut n'avoir pas été l'esclave des penchants qui égarent le cœur et la raison. Oh ! que ne puis-je appeler ici toutes les jeunes

filles que tant de séductions entourent à leur entrée dans le monde ! que ne puis-je leur montrer ta conduite et la mienne ! « Voyez, leur dirais-je, l'une de nous eut à subir toutes les rigueurs de l'adversité, toutes les amertumes de la vie, eh bien ! elle a tout supporté avec résignation ; elle a triomphé, elle triomphe encore chaque jour des difficultés de sa position, parce que, toujours s'appuyant sur Dieu, toujours dédaignant les dangereuses suggestions de la vanité, elle ne fait consister son bonheur que dans l'accomplissement de ses devoirs, quelque difficiles qu'ils puissent être. L'autre, au contraire, avait entre ses mains tous les éléments d'une félicité sans bornes. Tendrement aimée, elle pouvait être la plus fortunée des femmes ; mais la vanité l'a perdue : sacrifiant tout à cette monstrueuse idole, elle a dédaigné les conseils de la sagesse, elle a brisé tous les liens qui l'attachaient à la terre. Aujourd'hui, pauvre et délaissée, il ne lui reste plus que de poignants souvenirs, que d'impuissants regrets. Ah ! que son exemple soit pour vous un avertissement des dangers qui peuvent menacer votre jeu-

nesse; fuyez les séductions, les vains plaisirs du monde; suivez les traces de Marie; elles seules vous conduiront à des biens durables, à la paix, au bonheur. »

Quand Léontine s'abandonnait à ces tristes pensées, son amie se hâtait de lui rappeler les trésors de miséricorde que Dieu réserve au repentir, et le calme rentrait dans son âme.

Plusieurs semaines se passèrent ainsi. Chaque jour madame de Verseuil faisait de nouveaux progrès dans la vertu, et chaque jour aussi notre bonne Marie bénissait cet heureux changement. L'amitié s'enrichit de tout ce qu'elle donne, et ce n'était plus seulement de l'amitié que madame de Guersan éprouvait pour sa compagne, c'était une vive et tendre sollicitude qui semblait offrir tous les caractères du dévouement maternel. Soigneuse de dérober à celle qu'elle chérissait l'extrême modicité de ses ressources, elle travaillait nuit et jour afin de multiplier les petites jouissances dont elle se plaisait à l'entourer.

Au milieu même de ses sacrifices, au milieu des peines secrètes qui abreuvaient sa vie, elle

goûtait un plaisir délicieux à voir jouir son amie d'un bien-être qui était son ouvrage. Mais, hélas ! ce plaisir devait bientôt être troublé : 1814 venait de commencer ; déjà le malaise, les inquiétudes qu'amène la guerre, se faisaient sentir à Paris comme dans les provinces ; le commerce et les beaux-arts y étaient tombés dans une complète stagnation.

Vivant très-isolée, n'apprenant les nouvelles de l'armée que par les lettres de M. de Guersan, qui se gardait bien d'exciter ses alarmes, Marie ignorait encore la plus grande partie des malheurs qui menaçaient la France. Elle venait de terminer le tableau commencé depuis le séjour de Léontine dans sa maison, et elle se hâta de l'envoyer par le bon Noël chez l'artiste qui avait coutume de lui placer si avantageusement ses diverses compositions. Mais à l'approche des troupes étrangères, l'artiste était parti subitement avec toute sa famille, et le tableau revint à son auteur sans que la vente en fût opérée. Vainement ensuite elle le fit proposer à des marchands ; aucun ne voulut s'en charger, quelle que fût la modicité du prix qu'elle en demandât.

Cependant les dépenses faites pour Léontine avaient complétement épuisé ses ressources ; à peine il lui restait de quoi la nourrir pendant huit jours encore, et pour rien au monde elle n'eût voulu qu'elle devînt une charge pour Noël, dont les appointements avaient subi depuis quelques mois une réduction considérable. Que faire, que devenir pourtant? Comment fournir aux besoins de celle dont elle était l'unique appui? C'était là sa plus vive, sa plus cruelle inquiétude. Un moment elle eut la pensée de s'adresser à son mari, qui déjà plusieurs fois avait insisté, de la manière la plus délicate, pour la faire consentir à partager avec lui le revenu de son emploi. Il avait d'ailleurs entièrement approuvé ses soins pour madame de Verseuil, et se prèterait volontiers à sauver cette infortunée de la misère ; mais en songeant à la modicité des ressources qu'il possédait et aux dépenses considérables auxquelles il était astreint, elle craignit de lui imposer une gène dont l'idée seule révoltait son cœur ; elle résolut donc de lui cacher sa position.

Examinant alors quel était le genre de tra-

vail auquel elle pouvait se livrer, elle se décida à s'adresser à la mère Saint-A*** dont les relations étaient très-étendues. Lui ayant confié le jour même son désappointement par rapport à la vente du tableau, elle la pria de lui procurer quelque ouvrage en broderie ou en couture.

« Eh quoi ! s'écria l'excellente femme après l'avoir écoutée avec une douloureuse surprise, vous réduirez-vous donc, pour continuer vos généreux bienfaits, à n'être plus qu'une simple ouvrière ?

— Pourquoi pas, ma digne amie ? Le dernier degré de l'échelle sociale n'est-il pas aussi bien que les autres sur la route qui conduit à Dieu ? Ah ! je ne rougirai pas d'y descendre, je vous assure ; quand nos actions ont un noble but, les sacrifices s'effacent devant le bonheur que nous trouvons à les accomplir.

— En vérité vous êtes un ange, reprit la grande-officière, et puisque le Ciel vous a donné une charité si parfaite, je vais m'occuper sans retard de vous trouver de l'ouvrage en lingerie; dès ce soir je crois pouvoir vous en apporter, trop heureuse si mes faibles services devien-

nent pour vous une preuve des sentiments d'admiration que vous m'inspirez ! »

Le lendemain donc, l'atelier de peinture fut transformé en un modeste ouvroir, où la jeune artiste se mit courageusement au travail. Jusqu'alors madame de Verseuil, préoccupée de ses chagrins, avait peu réfléchi à la position de son amie, ou du moins elle ne s'était pas aperçue de la gène excessive à laquelle cette position la réduisait ; mais quand elle la vit, substituant l'aiguille à ses pinceaux, confectionner du linge qui n'était pas à son usage, la vérité lui apparut, et ses pleurs ne tarirent que quand Marie lui eut permis de partager ses travaux.

Non moins assidue d'abord que cette dernière, elle la seconda parfaitement durant quelques jours, parut même se ployer de très-bonne grâce au nouveau genre de vie que la nécessité lui imposait ; mais peu à peu son zèle se ralentit. Quel que fut son désir de n'être pas à charge à sa compagne, quelles que fussent aussi les bonnes résolutions qu'elle eût puisées dans les pratiques religieuses auxquelles elle se livrait, la pauvreté lui parut une épreuve trop

rude, l'ancien naturel prit le dessus ; il fut dès lors aisé de voir tout ce qu'elle souffrait pour s'astreindre au travail, ainsi qu'à toutes les privations qu'elle était forcée de subir.

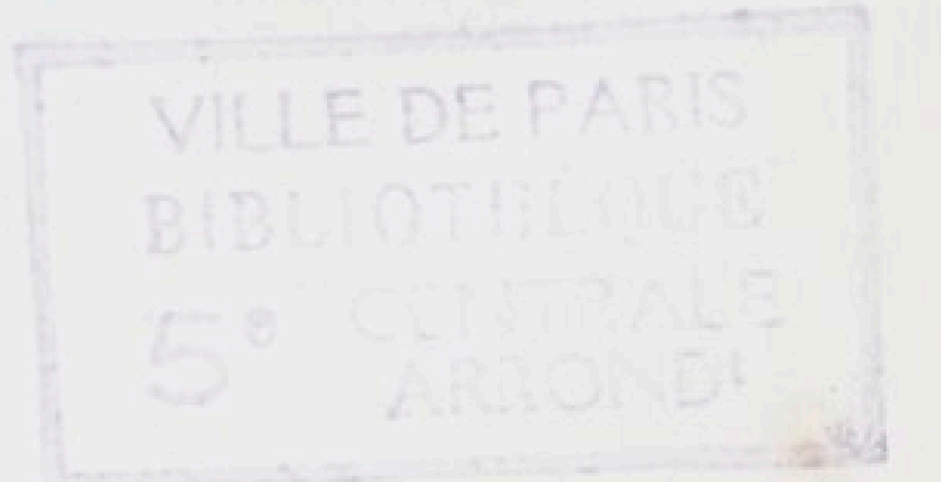
C'était surtout dans les promenades que son amie lui faisait faire quelquefois, que la pauvre Léontine gémissait des rigueurs de son sort, parce que les objets extérieurs qui venaient frapper ses regards, la ramenaient plus directement au souvenir de ses jouissances passées. La vanité, cette vanité insatiable que l'on avait laissé croître en elle, et qui de tous nos défauts est malheureusement le plus tenace, lui rendait odieuse sa nouvelle position. Rougissant de la modeste toilette à laquelle elle était réduite, elle la comparait à celle des femmes élégantes qui s'offraient à sa vue ; elle songeait aux fêtes brillantes où elle était condamnée à ne plus paraître, à ces éloges flatteurs qu'elle ne devait plus entendre, quoique sa beauté pût encore les lui mériter, et un profond découragement s'emparait de son esprit.

« Tu le vois, disait-elle à madame de Guersan, tu le vois, la vertu que j'admire en toi ne sau-

rait être mon partage ; à chaque instant je me révolte contre les sacrifices qu'elle exige. Ne souffrant naguère que de mes remords, il me semblait que j'étais pour toujours inaccessible aux séductions qui m'ont perdue ; je sens aujourd'hui qu'elles reprennent sur moi leur empire ; qu'elles seules font couler mes pleurs, et que je suis sans force pour leur résister. »

Sa compatissante amie cherchait alors à la consoler, à ranimer son courage, en lui disant :

« Tu te méfies trop de toi-même. Crois-moi, ce n'est pas en vain que Dieu a parlé à ton cœur. S'il permet que tu aies à combattre, il te fera sortir victorieuse de ces luttes fatigantes dont les plus grands saints n'ont pas été exempts ; il ne faut pour cela que le prier avec ferveur. La prière, ma chère Léontine, est l'expression de notre foi en lui. En nous y livrant, nous sentons qu'une puissance divine, infinie, se révèle à notre âme, qu'elle nous enveloppe de sa protection ; que, soutenue par elle, nous pouvons triompher des tentations, de l'adversité, du désespoir lui-même ; et c'est là qu'il faut chercher l'appui qui t'est nécessaire. Bientôt alors tu



te relèveras de ta faiblesse; tes regrets du passé s'évanouiront peu à peu. La vérité, qui nous vient du Ciel, se montrera à toi dans tout son éclat; elle fera disparaître les vains fantômes que crée ton imagination; tu comprendras que nos vœux, au lieu de tendre vers un monde qui passe et qui n'est propre qu'à nous offrir les plus cruels mécomptes, doivent tous se diriger vers les biens éternels promis à la vertu. Alors aussi tu verras combien cette vertu qui t'effraie est douce et facile à pratiquer quand on veút s'y livrer de bonne foi et avec persévérance. Elle seule, je te l'assure, nous donne une paix véritable, et si elle ne parvient pas toujours à nous sauver des peines et des misères de la vie, elle en diminue du moins l'amertume en y mêlant des espérances que rien ne saurait nous ravir. »

Ces conversations, où Marie montrait toujours une raison si supérieure et une si tendre charité, parvenaient quelquefois à relever Léontine de son abattement. Alors elle redoublait un moment d'efforts pour se résigner à la volonté du Ciel; mais, habituée dès son enfance à voir tout céder à ses désirs, n'ayant

jamais songé aux malheurs qui pouvaient la frapper, ni cherché à maîtriser ses penchants, elle n'avait acquis aucune sorte d'empire sur elle-même, et, quels que fussent les bons mouvements de son cœur, elle se laissait aller à des accès de tristesse qui rendaient son humeur aussi difficile qu'inégale.

Malheureusement cette inégalité de caractère, ces oscillations continuelles, rejaillissaient sur notre bonne Marie, qui déjà avait à supporter tant d'autres épreuves. Vainement elle s'efforçait de ménager cet esprit malade, vainement elle multipliait ses soins, ses sacrifices; celle qui en était l'objet, tout en se montrant reconnaissante, ne faisait rien pour les lui épargner.

Bientôt à ce tourment, qui se renouvelait, pour ainsi dire, à chaque heure du jour, madame de Guersan eut à joindre des peines plus vives encore. A l'approche des alliés, Noël perdit le modique emploi qui le faisait vivre, et elle devint alors l'unique soutien du vertueux couple qui avait recueilli son enfance. Pour comble de maux, les lettres du vicomte, qui jusque-là avaient été sa seule consolation, ces-

sèrent tout à coup de lui parvenir, et elle fut livrée aux plus douloureuses inquiétudes.

« O mon Dieu ! disait-elle avec angoisse, conservez-le à mon affection ; détournez de lui tous les périls qui le menacent. Je puis endurer la misère, toutes les amertumes de cette vie, mais ne me condamnez pas à pleurer mon époux ! »

C'était au milieu des occupations les plus fastidieuses, les plus pénibles, que la pauvre jeune femme adressait au Seigneur cette prière fervente. Nuit et jour il fallait qu'elle s'enchaînât à l'ouvrage pour que Noël et Thérèse ne manquassent pas du strict nécessaire. Si ses yeux, rouges de larmes et appesantis par l'excès de la fatigue, la forçaient de s'arrêter un moment, elle se reprochait presque ce court instant de repos, et reprenait ensuite son travail avec une nouvelle ardeur, sans que jamais une seule plainte lui échappât.

Enfin elle reçut une lettre de M. de Guersan ; mais cette lettre, si impatiemment attendue, loin d'apporter quelque soulagement à ses chagrins, ne fit qu'en combler la mesure.

« Chère Marie, lui disait-il, nos armes sont

vaincues. La chute du grand homme qui tant de fois nous conduisit à la victoire, entraîne avec la ruine de notre malheureuse armée celle de toutes les espérances dont je me nourrissais. Oui, j'osais penser qu'après avoir attiré sur vous tant de maux, je pourrais réparer mes fautes en vous offrant un sort digne encore de vos vertus. Hélas ! ces douces pensées se sont anéanties ! Le Ciel est juste, il me devait cette punition... Si du moins j'avais pu vous revoir ! si j'avais pu vous dire tout ce que je souffre de cette déception ! Mais pour aller vers vous, il me fallait refuser de suivre l'empereur dans son exil ; il fallait que, sans appui, sans nul espoir de rétablir la fortune que j'ai si follement dissipée, j'allasse me mettre à votre charge, et vous obliger à de nouveaux sacrifices. Cela était impossible ; n'ai-je donc pas déjà trop abusé de votre noble dévouement ?

« Du reste, cette douloureuse séparation n'aura qu'un temps ; je veux l'espérer encore. Quand j'aurai accompli le devoir que la reconnaissance m'impose, quand je pourrai ressaisir quelque chance de succès, vous me reverrez,

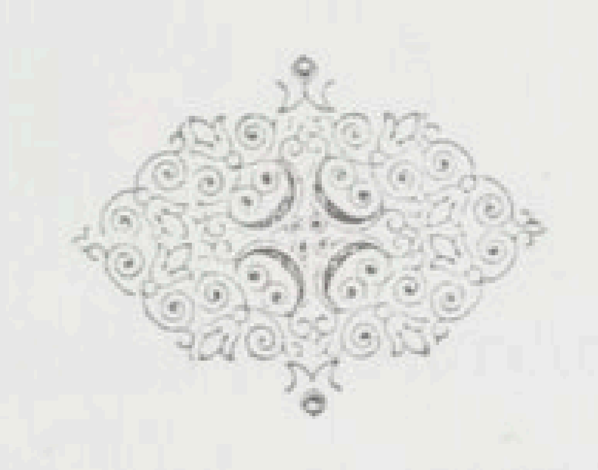
chère Marie, et ce sera pour ne plus nous quitter. Jusque-là ne vous inquiétez pas. Je n'ose vous répondre que mes lettres vous arriveront régulièrement; mais je puis vous assurer que tous mes efforts, comme tous mes vœux, tendront à notre réunion, et que votre souvenir me suivra partout. »

Cette lettre brisa le cœur de l'épouse infortunée.

« Eh quoi! se dit-elle, il a donc préféré le malheur et l'exil à cette réunion qu'il veut que j'espère, quand désormais tout semble la rendre impossible? Il a craint de m'imposer des sacrifices que j'aurais été trop heureuse de lui faire, et il n'a pas craint de me condamner à des inquiétudes, à des douleurs mille fois plus cruelles! »

Au milieu de ces pensées déchirantes, Marie jeta les yeux sur un billet de banque de mille francs qui était joint à la lettre du vicomte, et que, dans son trouble, elle n'avait pas d'abord remarqué. Quoique cette petite somme lui arrivât très à propos pour la sauver de l'extrême besoin où elle était réduite, elle songea

que son mari n'avait pu lui en faire l'envoi qu'en se privant du nécessaire, et ce fut pour elle un nouveau sujet de peine. Pendant plusieurs jours, il lui fut même impossible de reprendre ses occupations; mais Dieu, qu'elle invoquait sans cesse, ranima enfin son courage, et si le profond chagrin qui l'accablait ne fut pas tout à fait surmonté, elle le supporta du moins avec plus de résignation.



CHAPITRE X.

> Nous chérissons les lieux où nous avons vécu comme des souvenirs de notre existence.
>
> Mme DE SÉVIGNÉ.

Plusieurs mois s'écoulèrent sans que madame de Guersan vît arriver aucun changement dans sa triste situation. La restauration s'était opérée; les princes dont elle avait entendu parler dans son enfance étaient rentrés dans leur héritage, et ce retour inespéré ajoutait encore à ses regrets de la mort de ses bons parents.

Elle avait placé leurs portraits à côté de

celui de sa bienfaitrice, et sans cesse ses regards désolés se reportaient vers eux comme pour implorer leur secours.

« O mon père ! ô ma mère ! disait-elle, vous ne pouvez plus sourire à votre enfant; vous ne pouvez plus être son guide, son appui en ce monde. Seule, abandonnée, elle est condamnée à vous pleurer toujours, à ne jamais connaître ces doux liens de famille auxquels tous ses vœux aspiraient... Ah ! priez, priez pour la pauvre délaissée; demandez à Dieu d'abréger son exil, de la réunir à vous dans son sein ! »

Un jour que, plus absorbée encore dans ces idées sombres, elle venait de pleurer amèrement devant ces chers portraits, elle entendit frapper à la porte de la rue. Se trouvant seule en ce moment, elle hésita d'abord si elle devait ouvrir ; mais ayant regardé sans être aperçue, elle vit la mère Saint-A*** avec une autre dame, et se hâta de descendre.

Les traces de ses larmes n'étaient pas encore effacées, et elle ne put se défendre d'être fort troublée en saluant l'étrangère que madame

Saint-A*** lui présenta sous le titre de la baronne d'Ermilly. C'était une personne d'un âge assez avancé, dont les manières, nobles et simples à la fois, annonçaient une femme aussi distinguée par son éducation que par son rang. Introduite dans la chambre la plus apparente de la maison, elle dit à Marie en la regardant avec une expression pleine de douceur :

« Je vous demande pardon, Madame, de me présenter ainsi chez vous sans en avoir auparavant obtenu la permission ; mais je suis une vieille connaissance de notre bonne mère Saint-A*** ; elle m'a parlé de vous, d'un charmant tableau dont vous consentiriez à vous défaire, et, forte de sa protection, je n'ai pu résister au désir de vous connaître et de voir votre ouvrage. »

Le ton affectueux de la baronne rassura promptement Marie ; elle mit aussi tant de grâce et d'aisance à lui répondre, que cette dame parut prendre un vif plaisir à la regarder et à l'entendre. Une aimable causerie s'établit alors entre elles sur la culture des arts, sur les avantages que l'on en peut tirer dans les diverses

situations de la vie, et leurs pensées semblaient être si parfaitement à l'unisson, que l'une et l'autre se seraient plu à prolonger cet entretien, si la mère Saint-A***, qui comptait sur la baronne pour hâter la vente du tableau de sa protégée, n'eût engagé cette dame à entrer dans la pièce où il se trouvait.

C'était un délicieux paysage où la jeune artiste semblait avoir révélé tout le charme de son talent, toute la sensibilité de son cœur. Madame d'Ermilly en parut ravie, et promit d'en parler à diverses personnes de sa connaissance. Ses regards s'étant portés ensuite sur les portraits qui se trouvaient placés près de ce tableau, elle fit une vive exclamation de surprise en fixant ceux du père et de la mère de Marie, et lui demanda d'où lui venaient ces portraits.

« Je les ai copiés sur ceux que voici, répondit cette dernière en tirant de son sein le médaillon trouvé sur elle, lors de son naufrage, et qu'elle n'avait jamais cessé de porter ; ils représentent les traits d'un père et d'une mère chéris que la mort m'a enlevés.

— Que dites-vous? quoi! vous seriez la fille de M. et de Mme de Ternan? s'écria la baronne.

— Oui, Madame; mais vous avez donc connu les auteurs de mes jours, demanda Marie tremblante d'émotion.

— Si je les ai connus! Pauvre enfant! venez dans mes bras; je fus la plus tendre amie de votre mère. Déjà, en entrant ici, votre ressemblance avec elle m'avait frappée; vous avez ses traits, sa grâce touchante, le même son de voix, et je me sentais entraînée vers vous par un attrait irrésistible. »

En parlant ainsi, madame d'Ermilly ne se lassait pas d'embrasser, de contempler Marie, et cette dernière était si émue, si heureuse, que les expressions lui manquaient pour peindre ses sentiments. Avoir retrouvé une amie de sa mère, entendre prononcer son nom chéri avec l'accent d'une vive et profonde amitié, était un bonheur dont elle avait été privée depuis son enfance, et ce bonheur inespéré remplissait tellement son cœur, qu'elle ne pouvait le traduire que par des larmes.

Ce fut aussi avec la plus vive émotion que la baronne lui raconta comment elle avait appris les malheurs de sa famille, et comment elle l'avait crue engloutie dans les flots avec son infortuné père.

« Je rentrais alors d'émigration, lui dit-elle, et mon premier soin fut de m'informer de M. de Ternan, de ma douce et chère Clémence, dont vous me retracez si bien l'image. Ayant été obligée de m'expatrier avant eux et de passer en Autriche, j'avais entièrement perdu leurs traces; car, dans ces temps calamiteux, une fois hors de notre malheureux pays, toute correspondance avec lui nous était interdite. J'avais seulement appris d'une manière indirecte, à l'étranger, que mes malheureux amis, menacés de partager le sort de leur famille, qui venait de tomber sous la hache révolutionnaire, s'étaient enfuis avec vous, alors à peine âgée de deux ans, et que leur fuite avait rencontré tant d'obstacles, que votre infortunée mère, en touchant les côtes de la Grande-Bretagne, portait déjà le germe de l'affreuse maladie qui l'a enlevée à notre affection. Ces nouvelles avaient en-

core augmenté pour moi les peines attachées à l'exil. Cependant, quand je revis la France, cherchant encore à me bercer de quelque espoir par rapport à mes amis, je pris sur eux de nouvelles informations ; mais j'appris bientôt, par un émigré qui les avait connus à Londres, que ma bien-aimée Clémence avait succombé. Il me dit que votre père, désespéré de cette perte et craignant de n'y pas survivre, parce que le chagrin avait entièrement ruiné sa santé, s'était déterminé à vous ramener en France, quels que fussent les dangers qu'il pût y courir encore, et que tous les deux vous aviez péri sur les côtes de Dunkerque avec le bâtiment qui vous portait... O ma chère enfant ! continua la baronne, je ne vous dirai pas quelle fut ma douleur à cet affreux récit ; aujourd'hui je ne dois pas la rappeler, puisque la Providence m'a réservé une si douce consolation. »

A ces mots, Marie se jeta de nouveau dans les bras de l'amie de sa mère, puis lui raconta comment le courageux Noël l'avait arrachée à la mort, comment ensuite, recueillie avec son libérateur et la bonne Thérèse dans la maison

de madame de Vardreck, elle était devenue l'épouse du neveu de cette dernière, et comment enfin des malheurs, qu'elle eut soin d'expliquer à l'avantage du vicomte, la forçaient de vivre loin de lui.

La baronne écouta ce récit avec un intérêt toujours croissant; elle vit avec une vive satisfaction combien la fille de sa chère Clémence avait su profiter des leçons de vertu offertes à sa jeunesse. Elle eût voulu cependant pouvoir lui faire une foule d'autres questions; car elle s'était aperçue que Marie, après s'être appesantie sur ses obligations envers madame de Vardreck, avait glissé légèrement sur la dernière partie des événements qui avaient rapport au vicomte; toutefois, respectant sa réserve, elle s'abstint de toute réflexion à ce sujet, et après l'avoir comblée de nouveaux témoignages d'affection, elle la quitta en lui promettant de revenir de bonne heure le lendemain.

Nous n'essaierons pas de peindre les diverses impressions de madame de Guersan après son départ. Il faut avoir été comme elle privée du

bonheur que l'on goûte dans les liens de famille, il faut avoir subi l'adversité, l'isolement, toutes les peines de cœur qu'elle avait souffertes, pour se faire une juste idée de la joie qu'elle ressentait d'avoir enfin trouvé quelqu'un qui pût lui parler de ses bons parents et s'associer aux regrets qu'elle n'avait cessé de donner à leur perte. Madame d'Ermilly était d'ailleurs une de ces femmes vers lesquelles on se sent entraîné dès la première vue ; Marie l'eût aimée quand même elles eussent été complétement étrangères l'une à l'autre ; qu'on juge de ses sentiments en découvrant dans cette personne si accomplie, si respectable, une amie qui paraissait disposée à remplacer l'excellente mère qu'elle avait perdue.

Ces impressions de joie, qu'elle fit partager à ceux qui l'entouraient, duraient encore le lendemain, lorsque la baronne se présenta. Elle eût voulu que Marie quittât sur-le-champ son réduit pour venir jouir chez elle d'une situation plus conforme à son rang ; mais cette dernière, quoique profondément touchée de ses offres, pensait que la retraite était ce qui lui

convenait le mieux en l'absence du vicomte. Pour rien au monde, d'ailleurs, elle ne se fût déterminée à vivre séparée de Noël et de Thérèse ; elle ne voulait pas non plus abandonner madame de Verseuil ; ne pouvant donc imposer ces diverses charges à l'amie de sa mère, elle la supplia de ne rien changer à sa position, lui assurant que l'obscurité et le travail étaient entièrement conformes à ses goûts. Elle insista seulement pour que madame d'Ermilly vînt souvent la voir dans sa solitude ; celle-ci eut d'autant moins de peine à le lui promettre, que chaque instant lui révélait en elle de nouvelles perfections.

Quelques semaines se passèrent ainsi, sans que la baronne osât renouveler ses offres, parce que déjà elle avait assez étudié le caractère de madame de Guersan pour être sûre que rien n'ébranlerait sa résolution. Elle était parvenue du reste à lui faire vendre son tableau très-avantageusement ; mais, voulant l'arracher à une situation si précaire, elle avait entrepris diverses démarches pour s'assurer s'il n'y aurait aucun moyen de la faire rentrer dans

quelques-uns des biens considérables que sa famille possédait autrefois en Normandie, et elle avait eu la joie de découvrir que deux forêts, qui faisaient partie de ces biens, n'avaient pas été aliénées. Ne voulant pas cependant donner de vaines espérances à sa jeune amie, elle s'était bien gardée de lui faire connaître ses projets, et se contentait d'agir à son insu avec tout le zèle de la plus ardente amitié.

Madame d'Ermilly était fort répandue dans le monde. Elle avait renoué à la cour une foule de relations qui l'avaient mise à même de recouvrer diverses portions de sa propre fortune, et elle connaissait déjà parfaitement la route qu'il fallait suivre pour arriver au même but par rapport à sa protégée. Une chose l'inquiétait cependant : le mari de cette dernière était à l'île d'Elbe, et si le pouvoir auprès duquel elle sollicitait venait à découvrir cette circonstance, il était à craindre que nulle faveur ne fût accordée ; mais ayant adroitement questionné Marie, elle apprit avec une vive satisfaction qu'elle était pourvue d'une procuration générale qui

lui donnait le droit d'agir sans autre autorisation de M. de Guersan. Espérant ainsi échapper à la difficulté qu'elle redoutait, la baronne conduisit tout avec tant de prudence, qu'elle parvint enfin à obtenir l'objet de ses vœux.

Munie de l'ordonnance royale, la joie dans le cœur, les traits épanouis, elle arriva un matin chez la jeune femme, qu'elle trouva déjà au travail ; et après l'avoir embrassée avec la plus tendre effusion, elle lui prit l'ouvrage des mains, et, le jetant à l'écart, elle s'écria :

« Dieu soit loué ! la fille de ma bonne Clémence ne sera plus astreinte à des occupations si pénibles ; je n'aurai plus le chagrin de la voir se consumer chaque jour pour gagner un pain souvent trempé de ses larmes..... Chère Marie ! si vous saviez combien je suis heureuse ! »

Ne comprenant rien à ces transports, madame de Guersan la regarda avec étonnement.

« Eh bien ! reprit l'excellente femme, vous ne me demandez pas ce qui me rend si joyeuse? Il faut donc que je vous le dise ; car aussi bien, je ne saurais garder plus longtemps pour

moi seule le bonheur que j'éprouve. Écoutez : jusqu'ici la descendante d'une noble famille a supporté sans se plaindre les plus cruelles adversités ; au milieu même de toutes ses douleurs, elle a souvent trouvé le secret de soulager les maux d'autrui : ce sont là des vertus que Dieu se plaît à récompenser ; aussi désormais Marie de Ternan ne sera plus en butte à l'indigence ; elle n'achètera plus par de pénibles veilles le plaisir de se montrer compatissante envers les malheureux ; ce papier (elle montrait l'ordonnance royale), ce papier lui assure vingt mille livres de rentes.

— Que dites-vous ? ma digne amie, s'écria madame de Guersan, non, non, je n'accepterai pas un tel bienfait ; je ne consentirai pas que vous m'enrichissiez aux dépens de votre bien-être.

— Mais ce n'est pas de mon bien-être qu'il s'agit, interrompit vivement la baronne. Ne m'avez-vous pas déjà refusé de le partager ? C'est votre propre bien, ma chère enfant, c'est une faible portion de l'héritage qui vous eût appartenu, si le bouleversement révolution-

naire ne fût venu vous le ravir, et vous pouvez accepter cette faveur de la fortune, sans que votre délicatesse puisse en souffrir le moins du monde. »

En entendant ces paroles, Marie crut être le jouet d'un songe ; car l'habitude du malheur avait dès longtemps banni de son esprit toute espérance de prospérité ; il fallut que madame d'Ermilly entrât dans le détail de ses démarches, et lui montrât l'ordonnance qui la mettait en possession des deux forêts qui avaient appartenu à sa famille, pour qu'elle se persuadât que cette fortune inespérée n'était pas un généreux subterfuge de l'amitié.

Quand elle eut reconnu la vérité, elle se jeta dans les bras de la baronne, qu'elle nomma sa seconde providence ; toutes deux se tinrent embrassées pendant quelques instants, puis Marie, s'arrachant à cette douce étreinte, courut appeler Noël et Thérèse.

« Venez, leur dit-elle dès qu'ils parurent, venez prendre part à mon bonheur ; désormais je ne craindrai plus la misère pour vos vieux

ans ; Dieu m'envoie des richesses que vous partagerez. » Alors elle leur raconta les démarches que madame d'Ermilly avait faites et le succès qu'elles avaient obtenu. On peut se figurer quel fut l'étonnement des deux époux à cette heureuse nouvelle, et surtout avec quelle profonde reconnaissance ils reçurent les nouveaux témoignages d'affection que leur donnait Marie.

Heureuse de toute la joie qu'elle venait de répandre dans la masure, où naguère l'inquiétude et les soucis semblaient avoir fixé leur séjour, la baronne, qui devait encore s'occuper activement des intérêts de la jeune héritière, la quitta bientôt, en la prévenant que le lendemain elle viendrait la prendre pour terminer les formalités qui restaient à remplir.

Après son départ, madame de Verseuil vint à son tour féliciter Marie.

« Oui, ma chère Léontine, lui dit cette dernière, je bénis le Ciel de cette fortune inattendue, car elle va m'affranchir du poids immense qui pesait sur mon cœur en te voyant partager mes travaux et la gêne excessive dont ils n'ont

pu toujours nous sauver. A l'avenir, tu n'é
prouveras plus de ces dures privations, dont j
souffrais tant pour toi, et nous goûterons en
semble le plaisir de soulager le malheur. »

Une vive satisfaction se peignit dans les yeu
de madame de Guersan en prononçant ces mots
et quand elle se retrouva seule, tous les senti
ments de son âme débordèrent. Assurément c
n'était pas pour elle-même qu'elle se réjouissai
de son changement de fortune ; n'avait-elle pa
appris à l'école de l'adversité jusqu'où peut alle
le courage d'une pieuse résignation ? Mais enri
chir son Édouard, arracher à l'indigence ceu
qu'elle chérissait, et pouvoir exercer envers le
pauvres cette ardente charité qui l'avait tou
jours animée ; ah ! c'étaient là des biens que so
noble cœur n'avait jamais cessé de souhaiter, e
maintenant que Dieu daignait les lui accorder
elle sentait le besoin de lui offrir à chaqu
instant de nouvelles actions de grâces.

Le lendemain de cette heureuse journée, Ma
rie de Ternan fut conduite par la baronne dan
les divers bureaux où sa présence était néces-
saire, et peu de jours après, non-seulement on

lui remit les titres qui lui assuraient la propriété des deux forêts, mais elle reçut en outre la somme de vingt mille francs provenant de la dernière année de leur produit.

En voyant cette somme, Marie bondit de joie, comme l'avare à la vue du trésor qu'il va entasser au fond du coffre, unique objet de sa tendresse. Mais bien différente de cet insensé, ce n'est pas pour enfouir cet or qu'elle le contemple avec tant de plaisir; elle ne songe qu'à en faire usage pour remplir le vœu le plus ardent de son cœur, et, faisant aussitôt monter Noël, elle lui dit de sa voix douce et caressante :

« Cher Noël, j'ai compté sur vous pour me rendre un grand service.

— Lequel? Madame; parlez, je vous prie : vous savez bien que je serai trop heureux si je puis vous donner quelque marque de mon dévouement.

— Merci, bon Noël ! cependant je crains d'abuser de ce dévouement dont vous m'avez déjà donné tant de preuves : il s'agit de vous arracher à vos habitudes paisibles, de vous faire

entreprendre un voyage qui ne sera pas sans difficultés, sans quelque danger peut-être.

— Eh ! qu'importent les difficultés, les dangers, quand il faut vous servir, reprit vivement l'excellent homme ! Parlez donc sans crainte, ou plutôt laissez-moi vous dire que je sais d'avance ce que vous souhaitez : il y a bien longtemps que vous n'avez reçu des nouvelles de l'île d'Elbe. Hélas ! j'ai vu votre peine, je l'ai partagée, et déjà je formais intérieurement le projet de me rendre vers ce lieu d'exil, de tâcher de m'y introduire en reprenant mon ancien métier de marin ; mais, pour cela, il me fallait un peu d'argent, et jusqu'ici le malheur nous a serrés de si près…

— Mon bon, mon excellent Noël ! reprit alors la jeune femme, que je vous sais gré d'avoir ainsi deviné mes inquiétudes et prévenu mes vœux ! Oui, je l'avoue, le silence de M. de Guersan, la pensée du chagrin qu'il doit éprouver loin de son pays, sont pour mon cœur de véritables tortures auxquelles mon courage a failli succomber bien des fois. Maintenant que la Providence a daigné m'envoyer des biens in-

attendus, je sens que je n'en jouirai réellement qu'autant que mon mari les partagera avec moi. Partez donc, mon cher Noël, emportez avec vous une partie de cet or. Si vous parvenez jusqu'au vicomte, attachez-vous à ses pas, obtenez qu'il revienne. Cependant, cachez-lui, s'il se peut, la fortune que j'ai si miraculeusement recouvrée; je désire lui en faire moi-même une agréable surprise. Dites-lui seulement qu'une position indépendante lui sera offerte à son arrivée près de moi; que, privée de lui écrire de peur de compromettre votre sûreté, je le supplie de s'en rapporter, cette fois, à ma vive sollicitude, d'en croire les instances que vous lui ferez en mon nom; enfin dites-lui qu'il me réduirait au désespoir s'il trompait mon attente.

— Vos ordres seront exécutés, Madame, répondit Noël, fiez-vous à ma prudence et à mon ardent désir de vous voir aussi heureuse que vous le méritez.

— Mais, mon cher Noël, comment comptez-vous faire pour aborder dans cette île, avec laquelle on assure que toute communication est interdite?

— Je vous l'ai dit, Madame, mon ancien métier de marin me servira, je l'espère : on ne peut former d'avance aucun plan ; seulement je profiterai de toutes les circonstances favorables, et, Dieu aidant, tout ira bien. »

Après cette conversation, Marie remit au digne homme une somme de huit mille francs, et, dès le lendemain, il s'éloigna plein de zèle et d'espérance.

A dater de ce moment, l'impatience de Marie ne connut plus de bornes; chaque heure, chaque minute qui s'écoulait semblaient ajouter encore à son tourment. Pour s'arracher à cette préoccupation fatigante, elle ne trouva d'autre moyen que de réaliser un projet qu'elle avait formé depuis quelques jours, et qui paraissait lui promettre pour l'avenir autant de sécurité que de bonheur.

On sait que dès longtemps le séjour de Paris lui était à charge, et combien elle regrettait les lieux où son enfance avait été élevée. Souvent aussi M. de Guersan lui avait exprimé dans ses lettres l'amer regret de n'être plus

possesseur de la charmante habitation près de laquelle reposaient les restes de madame de Vardreck. Après avoir mûrement réfléchi, elle se convainquit que le seul moyen de rendre son mari heureux était de fixer leur demeure dans cette paisible contrée, où tant de souvenirs semblaient devoir les rappeler l'un et l'autre.

Pour cela, il s'agissait de vendre une des deux forêts qui lui avaient été rendues, et d'appliquer les fonds qui proviendraient de cette vente à l'achat de quelque domaine, où l'utile serait joint à l'agréable. N'osant compter sur celui qui avait appartenu à madame de Vardreck, elle espérait du moins en trouver quelque autre aux alentours, et se promettait d'avance une grande joie, en revenant à cette vie champêtre qui lui présentait pour l'avenir de véritables garanties de bonheur et de tranquillité.

Une chose l'embarrassait cependant : c'était de faire goûter son projet à la baronne, envers laquelle, pour rien au monde, elle n'eût voulu se montrer ingrate; mais elle lui eut à peine laissé entrevoir ses vœux, que l'excellente femme

les accueillit avec tout le désintéressement de l'amitié, l'engageant même à les réaliser sans retard.

« Partons, ma chère enfant, partons, lui dit-elle, allons visiter ensemble cette belle montagne, dont vous vous plaisez à faire une si charmante description. Là vous serez riche, tandis qu'ici, vos vingt mille francs de rente vous donneraient à peine ce que le monde appelle une honnête aisance. Si donc nous pouvons trouver dans cette contrée fertile, une habitation qui vous convienne, vous me verrez bientôt tout quitter pour aller me fixer près de vous; partout où vous serez, je me trouverai heureuse. »

Profondément touchée d'une telle marque d'attachement, Marie embrassa madame d'Ermilly avec effusion, et toutes deux firent ensuite leurs apprêts de départ.

Il fut résolu que madame de Verseuil et Thérèse resteraient rue Poliveau pour y recevoir les lettres de Noël, qu'elles feraient aussitôt parvenir à Cassel; et, deux jours après, Marie,

accompagnée de la baronne, prit la route de cette ville. Le cœur palpitant d'émotion, elle éprouva une impatience presque fébrile en parcourant l'espace qui l'en séparait, et, quand elle l'aperçut de loin, des larmes inondèrent son visage; on eût dit qu'elle retrouvait une amie dont l'absence lui avait coûté un vif chagrin.

Il faut avoir quitté sa terre natale, il faut avoir mesuré le vide immense qui nous environne quand nous en sommes longtemps éloignés, pour bien comprendre ce qu'on éprouve en la revoyant : ce sont des impressions, une joie, auxquelles nulle autre impression, nulle autre joie ne ressemble. Là, rien ne nous est étranger, tout nous sourit, tout nous plaît; on dirait que notre existence se rattache à chacun des objets qui frappent nos regards; les plus insignifiants, en apparence, réveillent en nous des souvenirs pleins de charmes qui semblent nous rajeunir, nous donner une vie nouvelle.

Marie n'avait pas vu le jour, il est vrai, dans le pays qu'elle contemplait alors avec tant de

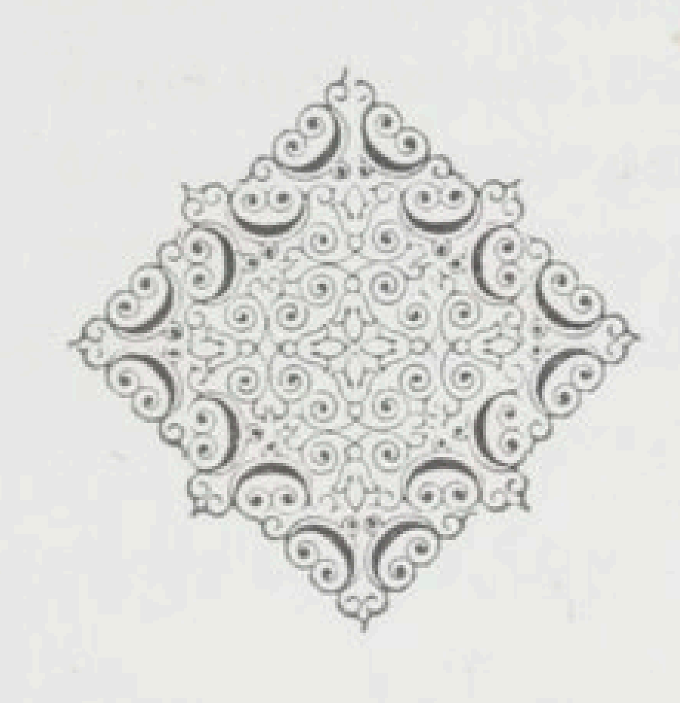
ravissement; mais c'était sa patrie adoptive; c'était là que, pour la première fois, elle s'était unie à Dieu, et que sa jeune âme s'était ouverte à toutes les vertus, à tous les nobles sentiments qui l'avaient soutenue dans l'adversité; c'était là enfin, là seulement qu'elle avait été heureuse, et de tels souvenirs ne pouvaient s'être effacés de son cœur. En revoyant sa montagne, elle songea aussi que, peu d'années auparavant elle l'avait regardée du même endroit avec sa chère bienfaitrice, et que maintenant elle n'allait plus retrouver d'elle qu'un tombeau.

Assise à ses côtés, sa compagne de voyage suivait avec intérêt les diverses sensations que traduisait sa figure expressive, et gardait le silence cependant, parce qu'elle savait qu'il est des sentiments intimes dont il ne faut jamais tenter d'arracher le secret. Marie comprit sa réserve, et lui dit, comme si déjà elle lui eût communiqué les pensées qui l'agitaient :

« Oui, je la pleurerai toujours; car elle fut pour moi une bonne, une excellente mère; mais je n'oublierai pas non plus que Dieu, après me

l'avoir ravie, m'a rendu en vous sa vivante image. »

Heureuse de ce témoignage d'affection, madame d'Ermilly ne fut plus occupée qu'à distraire sa jeune amie par une foule de questions qui pouvaient l'intéresser, et le reste de la route s'acheva paisiblement.



CHAPITRE XI.

> Aux yeux de la religion, la vertu est le triomphe de la volonté sur nos mauvaises inclinations ; c'est aussi la santé de l'âme, conservée par l'innocence ou recouvrée par le repentir.
>
> J.-B-F. Descuret, *la Médecine des Passions.*

Il n'était qu'une heure de l'après-midi lorsque la voiture qui conduisait nos voyageuses gravit le mont Cassel. Quoique la campagne fût alors dépouillée de sa riche parure, la baronne ne put s'empêcher d'admirer la beauté des sites et surtout l'immense horizon qui s'offrait à sa vue.

Avant de partir, madame de Guersan avait eu la précaution d'écrire à l'ancien notaire de madame de Vardreck, qu'elle savait être aussi probe qu'obligeant; elle lui avait fait part de ses projets concernant l'achat d'une propriété dans les environs de Cassel, où il habitait, et c'était chez lui qu'elle pensait devoir se rendre en arrivant.

Ne pouvant résister toutefois au désir de revoir d'abord la maison où elle avait passé des années si heureuses, elle fit arrêter à quelque distance, et s'achemina à pied, suivie de sa compagne, vers ce lieu jadis si riant. Il paraissait alors entierement abandonné ; nul être vivant ne se montrait aux alentours ; de hautes herbes encombraient l'avenue, et le vol de quelques oiseaux troublait seul le silence de cette solitude.

Les mains appuyées sur la grille, le cœur gros de soupirs, Marie promenait çà et là ses regards désolés; car il lui semblait que cet abandon de l'ancienne demeure de sa mère adoptive lui rendait encore plus sensible la perte de cette femme chérie.

Elle était absorbée dans cette triste contemplation, lorsqu'une vieille paysanne portant des branches de bois sec qu'elle venait de ramasser passa non loin de là. Marie baissa son voile pour n'en être pas reconnue; puis, allant à sa rencontre, elle lui demanda si le château était inhabité.

« Hélas ! oui, Madame, répondit la vieille femme. Depuis la mort de son ancienne propriétaire, qui était la mère des pauvres, ce domaine, que j'ai vu autrefois si florissant, est passé dans bien des mains. A force d'en faire des lots, qui ont été donnés à vil prix, il ne reste plus à vendre que la maison, les jardins, le parc et la ferme ; tout cela, quoiqu'en mauvais état, peut encore faire un joli bien, sans doute; mais ce ne sera jamais ce que c'était jadis; et puis les malheureux n'en auront pas moins perdu leur soutien, car personne ne les aimera comme les aimaient madame de Vardreck et sa fille adoptive. Oh ! si vous aviez vu cette chère enfant ! comme elle était douce, avenante; comme elle venait s'asseoir dans nos pauvres cabanes, et nous consoler par ses gentillesses ! »

Peu s'en fallut, en entendant ces paroles, que madame de Guersan ne se jetât au cou de la bonne vieille; mais, ne voulant pas se découvrir encore, elle se contenta de lui demander si elle se souvenait du nom de la jeune fille dont elle parlait.

« Si je m'en souviens! reprit la paysanne, comment l'aurais-je oublié? elle porte celui de la sainte Vierge, et tous les jours je demande à cette bonne mère de la bénir.

— Eh bien! dit alors Marie, j'ai aussi le bonheur de porter ce nom; en faveur de lui, je vous prie d'accepter ce léger don. » En même temps, elle mit dans la main de la vieille une pièce d'or, et s'éloigna bien vite pour ne pas céder à sa vive émotion.

En repassant devant le château, elle aperçut une affiche que ni elle ni la baronne n'avaient d'abord remarquée. Ne doutant plus alors que la bonne femme ne lui eût dit la vérité par rapport à la vente de ce domaine, elle se hâta de se rendre chez le notaire. Il était précisément chargé des intérêts du vendeur, dont les prétentions étaient peu élevées, et tout s'arran-

gea si bien selon les vœux de Marie, que le soir même, en attendant que son acquisition fût revêtue des formes légales, elle put aller s'établir avec madame d'Ermilly dans l'ancienne demeure de sa bienfaitrice.

Oh ! qui dira les divers sentiments qui remplirent son cœur en se retrouvant dans ce lieu qui lui rappelait si bien et les joies de son enfance et l'amie qu'elle avait perdue ! La plupart des appartements étaient en mauvais état : celui de madame de Vardreck se trouvait cependant beaucoup moins délabré que les autres ; plusieurs des meubles qui lui avaient appartenu étaient encore placés de la même manière, et Marie ne put revoir ces objets sans répandre bien des larmes. Forcée néanmoins de s'occuper de sa compagne de voyage, que la route avait beaucoup fatiguée, elle mit tous ses soins à l'établir commodément, et, grâce à l'obligeance de la famille du notaire, elle eut la satisfaction de voir que la baronne n'aurait pas trop à souffrir de leur installation précipitée.

En s'éveillant le lendemain avant le jour,

madame de Guersan retrouva toutes les émotions de la veille. Elle était dans la petite chambre qu'elle avait occupée pendant sa jeunesse, et les peines sans nombre qui l'avaient frappée depuis cette heureuse époque de sa vie se représentaient à sa mémoire, quand le son d'une cloche, qu'elle reconnut parfaitement, vint tout à coup changer la nature de ses idées.

Il y a dans le son de l'airain que nous avons entendu dans notre enfance je ne sais quel langage mystérieux et sympathique qui nous fait tressaillir; c'est comme une voix amie qui nous appelle, qui tour à tour réveille en nous des joies ineffables, de tristes, de saintes pensées, et qui nous invite à élever notre cœur vers le Tout-Puissant.

A cet appel si plein de souvenirs, Marie se leva, et, un quart d'heure après, elle était à l'église, unissant sa prière à celle des bons Casselois au milieu desquels jadis elle aimait tant à invoquer le Seigneur. Cachée au fond d'une chapelle obscure, elle y resta absorbée dans

ses pieuses méditations, sans que personne la remarquât ; mais, en sortant, elle aperçut la bonne femme qu'elle avait rencontrée la veille, et qui en la revoyant s'écria :

« Non, non, je ne me suis pas trompée ! c'est bien vous, n'est-ce pas, qui êtes la fille adoptive de notre chère dame? Hier, dans le premier moment, je ne vous reconnus point; mais ensuite il me sembla bien que c'était votre voix, et quand vous m'eûtes donné cette belle pièce d'or, je n'en doutai plus. Ah ! laissez-moi vous remercier, vous dire combien je suis heureuse de vous avoir revue avant de mourir ! »

Touchée de ces témoignages d'affection, madame de Guersan pressa la main que lui tendit la pauvre vieille, puis la pria de l'accompagner jusqu'au tombeau de sa bienfaitrice. Ce tombeau, Marie le connaissait déjà : c'était celui de la famille de Vardreck, et souvent dans sa jeunesse elle était venue s'y agenouiller ; mais alors il n'imprimait pas à son cœur cette tristesse profonde, cette douloureuse angoisse qui le déchirait en ce moment. Longtemps elle y

resta comme anéantie, et sans que ses larmes pussent se faire jour. Enfin, cédant aux instances de la femme qui l'accompagnait, elle s'arracha de ce lieu lugubre, se promettant d'y revenir souvent, et reprit le chemin du château, où déjà madame d'Ermilly commençait à s'inquiéter de sa longue absence.

Les jours qui suivirent furent consacrés à recevoir les habitants de Cassel, qui se réjouissaient de revoir parmi eux l'élève de madame de Vardreck. Pauvres et riches, tous furent accueillis par elle avec cette grâce, cette aménité, qui lui gagnaient les cœurs, et ce fut à qui s'empresserait de lui offrir ses services. Aussi étant devenue, peu de temps après, maîtresse absolue du château et de ses dépendances, trouva-t-elle les plus grandes facilités pour le remettre en état : la ferme fut louée, tout prit une activité, une vie nouvelle, et Marie eut la satisfaction de voir qu'avec de l'ordre et une sage économie elle parviendrait à rendre bientôt ce domaine aussi productif qu'agréable.

Cependant, au milieu de tant de soins, elle

ne cessait pas de songer au vicomte. Une lettre de Noël venait de lui parvenir. Il la lui avait écrite au moment de s'embarquer pour l'île d'Elbe ; dès lors elle osa espérer que ses vœux les plus ardents s'accompliraient, qu'Édouard lui serait enfin rendu ; et cette douce pensée redoubla tellement son zèle pour l'embellissement du château, que les traces d'abandon que l'on y remarquait naguère disparurent complétement pour faire place à tous les agréments que comportait cette charmante retraite.

Déjà le mois de mars était arrivé. De toutes parts, on voyait la terre se parer de nouvelles richesses, et chaque matin le soleil radieux qui se montrait à l'horizon faisait palpiter de joie le cœur de Marie, parce qu'elle songeait que ce jour éclairerait peut-être le retour de son Édouard. Elle avait pris des mesures pour que Noël l'amenât directement à Cassel, et sans cesse ses regards se dirigeaient sur la route qu'ils devaient suivre. Mais, hélas ! nos espérances les plus chères se réalisent rarement en ce monde, telles que nous les avons conçues ; ce n'est guère que dans l'attente des tribula-

tions et des amertumes que nous ne sommes pas trompés : Marie en fit alors la triste expérience.

Un matin, la nouvelle du retour de Napoléon vint retentir dans sa solitude, et, peu d'instants après, une seconde lettre de Noël y arriva. Elle était ainsi conçue :

« M. le vicomte avait quitté l'île d'Elbe quand
« j'y arrivai. Il est envoyé en mission secrète à
« Vienne ; je pars à l'instant même pour cette
« ville, où j'espère le retrouver. Adieu, Ma-
« dame ; veuillez m'écrire poste restante à ma
« destination, et comptez sur tout mon zèle. »

Cette lettre, jointe à la nouvelle qui l'avait précédée, frappa Marie d'une profonde stupeur ; car il lui fut aisé de prévoir que la guerre allait se rallumer ; et tous ses rêves de bonheur s'évanouirent pour faire place aux plus cruelles inquiétudes. Elle voyait Édouard plus que jamais engagé dans la carrière aventureuse où il s'était jeté, et la pensée de son apparente ingratitude envers les princes qui venaient de

lui donner à elle une si grande marque de bienveillance, pesait sur son cœur comme un insupportable fardeau. Tout dès lors s'assombrissant autour d'elle, ses jours ne s'écoulèrent plus que dans la tristesse et les alarmes.

Au milieu de tant de soucis, elle n'oubliait pas cependant les deux amies qu'elle avait laissées à Paris; aussi son premier soin, après avoir écrit à la mère Saint-A*** pour s'assurer que les lettres d'Édouard lui seraient renvoyées à Cassel, fut d'y faire venir madame de Verseuil et Thérèse, qui aspiraient depuis longtemps à cette réunion. Le plaisir qu'elle éprouva en les revoyant soulagea un moment son cœur; mais les événements politiques qui se pressaient la ramenèrent bientôt à ses tristes pensées.

Les alliés venaient d'envahir nos frontières pour la seconde fois; on courait aux armes, et tout faisait craindre que cette guerre ne fût encore plus désastreuse que celle de l'année précédente.

Pour comble de chagrin, la baronne d'Er-

milly quitta subitement Cassel pour aller rejoindre à Gand les princes qu'elle chérissait, et Marie sentit d'autant plus vivement son absence, que Léontine était loin de pouvoir lui offrir les mêmes consolations. Non pourtant que cette amie de son enfance lui fût devenue moins chère : les liens qui les unissaient s'étaient trop bien resserrés dans le malheur pour que le temps pût y porter atteinte ; seulement elle avait remarqué que Léontine, depuis son arrivée, était en proie à une tristesse insurmontable ; aussi, loin de vouloir lui confier ses propres peines, elle s'efforçait de les lui dérober de peur d'augmenter cette disposition.

Leurs rapports cependant n'en devinrent ni moins doux, ni moins affectueux. On eût dit même que madame de Verseuil sentait plus que jamais tout ce qu'elle devait à sa généreuse amie. Souvent ses regards attendris se fixaient sur elle avec une indicible expression de reconnaissance, et elle paraissait ne trouver de plaisir qu'auprès d'elle. D'un autre côté, ses goûts étaient totalement changés : ce n'était plus la

femme frivole d'autrefois; la simplicité de sa mise, la gravité de son langage, en avaient effacé jusqu'au moindre trait, et madame de Guersan ne se lassait pas d'admirer cette étonnante métamorphose. Ne pouvant toutefois s'abuser sur la souffrance intérieure que Léontine paraissait ressentir, et résolue de tout tenter pour en connaître la cause, elle lui dit un soir qu'elles se trouvaient seules :

« N'ouvriras-tu donc plus ton cœur à celle qui t'aime? Pourquoi ce redoublement de tristesse que je remarque en toi depuis notre réunion? Aurais-tu quelque nouveau chagrin que tu voulusses me laisser ignorer? Ah ! ce serait méconnaître ma vive sollicitude. Ne sais-tu pas qu'entre nous tout doit être commun, que tous mes vœux ne tendent qu'à rendre le calme à ton âme par les témoignages de ma tendre amitié? »

Après ces mots, Marie s'arrêta, et son regard expressif, fixé sur celui de madame de Verseuil, chercha à y démêler les pensées qui l'agitaient; elle n'y vit qu'un profond abattement.

« Quoi ! reprit-elle, tu es donc sourde à la voix de ton amie ? Chère Léontine, je t'en conjure, ne me laisse pas en proie à cette inquiétude ; si tu savais combien elle me fait souffrir !

— Eh bien ! je parlerai, dit enfin cette dernière en se levant ; oui je veux, je dois te faire connaître ce qui cause mon chagrin ; mais permets, ô ma généreuse amie, que j'aille me recueillir. Demain, à ton réveil, tu sauras ce qui se passe dans mon cœur, et alors ne cesse pas de m'aimer ; car jamais je n'ai mieux senti à quel point tu m'es chère. »

Ces paroles ne diminuèrent pas l'anxiété de Marie, mais le lendemain, Léontine, en l'abordant, lui remit une lettre qu'elle se hâta d'ouvrir, et tout lui fut expliqué.

« Oui, j'aime mieux t'écrire, lui disait l'in-
« fortunée ; il me semble que cette forme
« d'explication me laissera plus de liberté d'es-
« prit qu'un entretien où sans cesse je serais
« préoccupée par la crainte de ne pouvoir te

« faire bien comprendre les sentiments divers « qui m'ont assaillie depuis quelques mois.

« Oh ! ma chère Marie ! laisse-moi d'abord « te parler de ma profonde reconnaissance ; « car maintenant je la sens comme j'aurais « toujours dû la sentir. Oui, c'est maintenant « que tous tes bienfaits se déroulent à mes « yeux ; c'est maintenant que je vois de quelle « abjection tu m'as tirée : j'étais dans la dé- « mence, et tu m'as rendu la raison ; j'étais « ignorante de mes devoirs envers Dieu, ou « plutôt entraînée par orgueil à les mécon- « naître, je m'étais faite incrédule, pour ne « pas sonder les plaies de mon âme, et tu me « les a montrées ; tu m'as arrachée à l'erreur, « en me faisant apparaître cette lumière divine, « sans laquelle nous marchons d'écueil en écueil « dans la vie. Alors j'ai vu mon passé et j'en ai « frémi d'épouvante. Je me suis retracé mes « folles dépenses, ces bals, ces fêtes, ces spec- « tacles, où je n'enviais que des louanges, et « où trop souvent je n'obtins que d'amères cri- « tiques. Alors aussi, je me suis souvenue de « mon malheureux époux, et mon front s'est

« courbé devant le châtiment que le Ciel me « condamnait à subir.

« Peu à peu, cependant, ce tableau s'effaça ; « car mon aveuglement avait été trop profond, « ou plutôt ma vanité était encore trop vivace « pour que les germes qu'elle avait laissés dans « mon cœur pussent en être si promptement « extirpés ; il faut la prière, il faut la grâce, « pour détruire cet ennemi de notre salut, et « lorsqu'on croit en avoir triomphé, il faut en- « core s'apprêter à le combattre.

« Ainsi mon retour à Dieu avait été sincère ; « mais j'ignorais ce que produirait sur moi l'é- « preuve de la pauvreté. Quand elle m'arriva, « quand tes généreux sacrifices ne purent plus « m'y soustraire, et que je me vis réduite à « lutter contre elle par le travail de mes mains, « oh ! alors mon orgueil, mal étouffé, se ra- « nima plus vif, plus tyrannique que jamais. « J'osai accuser la Providence d'une injuste « rigueur, me révolter contre elle, et, dès cet « instant, je pris en aversion les devoirs que tu « m'avais appris à chérir.

« O Marie ! ce moment fut affreux ; car nulle « consolation ne me resta. Au sein même de « l'indigence, je sentis renaître mon entraîne- « ment pour le monde, et une basse envie se « glissa dans mon cœur, en songeant que d'au- « tres femmes, moins jeunes, moins belles que « moi, peut-être, jouissaient de tous les plai- « sirs que j'étais condamnée à regretter, et je « m'abandonnai au désespoir.

« Tes exemples, cependant, ton angélique « vertu, me faisaient parfois rentrer en moi- « même ; je m'efforçais alors de lutter contre « mes mauvais penchants ; mais ce n'étaient là « que des éclairs de raison ; l'ennemi qui m'a- « vait enlacée de ses liens ressaisissait aussitôt « sa proie, et je sentais mon courage défaillir.

« Que te dirai-je ! J'en vins à me persuader « que tu étais organisée pour souffrir moins « que moi des peines de la vie, et quand la « fortune te rendit ses faveurs, j'osai penser « que de nous deux, ce n'était pas toi peut-être « qu'elle eût dû choisir…

« Oui, c'est à ce degré d'aveuglement que

« me conduisit cet odieux orgueil qui me do-
« minait ; car en même temps qu'il nous des-
« sèche le cœur, il pervertit notre jugement et
« nous rend incapables d'une juste appréciation
« des autres et de nous-même. Pourtant, je
« dois le dire, cette misérable pensée ou plu-
« tôt cette monstrueuse ingratitude envers toi,
« ne fit que traverser mon esprit ; bientôt la rai-
« son prévalut. En m'examinant, je reconnus
« que, loin d'être digne des bienfaits que le
« Ciel venait de t'accorder, je n'avais mérité
« que son abandon. Alors, aussi, une céleste
« inspiration vint subitement ranimer mon âme
« abattue ; j'osai espérer qu'à force de persévé-
« rance et de repentir, je parviendrais à dé-
« sarmer le Seigneur, et, dès ce moment, je
« ne songeai plus qu'à entrer dans la voie
« que sa miséricorde daignait m'ouvrir en-
« core.

« Cette voie, chère Marie, c'est la retraite,
« c'est le cloître, la prière et le travail. Mais,
« avant tout, j'ai voulu te revoir ; j'ai voulu
« obtenir ton approbation, m'assurer, si après
« avoir goûté de nouveau les douceurs de

« ton amitié, j'aurais encore le courage de « me séparer de toi. Ah ! sans doute, ce sa- « crifice est immense ; car, jamais je n'ai senti « mieux, je te le répète, à quel point je « t'aime : et pourtant auprès de toi j'éprouve « le même désir, la même impatience de l'ac- « complir. Je t'en conjure, ne cherche donc « pas à combattre cette résolution que Dieu « lui-même m'a inspirée. Mon état de veuve « n'est pas un obstacle absolu : il est de sain- « tes maisons où je puis être admise. Quelques « talents, le zèle que j'apporterai à mes de- « voirs, et surtout la triste expérience que j'ai « acquise, doivent me rendre propre à l'éduca- « tion de la jeunesse ; c'est à elle que je veux « me consacrer. Mieux qu'un autre, hélas ! « je pourrai la prémunir contre la vanité, con- « tre les séductions qui l'attendent dans la vie. « C'est souvent faute d'être avertie, faute d'ê- « tre en garde contre elle-même, qu'une pau- « vre jeune fille trouve sa perte là où elle « espérait le bonheur. Ah ! laisse-moi essayer « d'en arracher quelques-unes à ces écueils « contre lesquels je me suis brisée ; si j'y par-

« viens, ma vie n'aura pas été complétement
« inutile, et je me sentirai moins indigne de
« ta généreuse amitié. »

Nous n'essaierons pas de décrire les diverses impressions de madame de Guersan à la lecture de cette lettre. Au moment où elle la finissait, elle aperçut Léontine, qui revenait auprès d'elle. Après l'avoir embrassée avec un redoublement d'affection, elle la supplia de ne pas exécuter son projet de réclusion sans être mieux assurée encore que sa vocation fût inébranlable. Rien ne put décider cette dernière à prolonger une épreuve où elle ne voyait plus que des dangers; seulement elle laissa à son amie une entière liberté pour le choix du couvent, et lui promit de ne pas lui cacher ses répugnances si Dieu permettait qu'elle en éprouvât.

Il fallut donc que la pauvre Marie, déjà accablée par tant d'autres chagrins, consentît à cette séparation et s'occupât de chercher elle-même la maison où Léontine devait dire un éternel adieu au monde. Il s'en trouva une, à deux lieues de Cassel, qui était spécialement

vouée à l'éducation de la jeunesse, et, quelques jours après, madame de Verseuil, pressée d'accomplir son sacrifice, entra dans cette maison, non sans une émotion profonde, mais avec l'intime conviction qu'elle y trouverait la paix, objet de ses vœux les plus ardents.

Madame de Guersan et Thérèse l'avaient accompagnée.

« Ne pleure pas, dit-elle à son amie en la serrant dans ses bras avec la plus vive tendresse, ne pleure pas ; nous allons être séparées, il est vrai, mais un jour nous serons réunies dans l'éternité. C'est pour travailler à cette heureuse réunion que j'ai voulu élever entre le monde et moi une infranchissable barrière qui ne laissât aucun retour possible à ma faiblesse. Ici, une vie d'expiation va commencer pour moi, et j'ose compter sur la grâce de Dieu pour la remplir sans regrets. Chaque jour, mon âme s'élèvera vers lui avec de nouvelles espérances, et s'il daigne exaucer les ferventes prières que je lui adresserai pour toi, de pures jouissances me seront encore réservées dans ma

solitude ; car je m'associerai à ta vie, à ton bonheur, et je serai doublement heureuse. »

Après ces mots prononcés d'une voix attendrie, madame de Verseuil se tourna vers la supérieure, qui était venue la recevoir, et, lui tendant la main, elle disparut avec elle au fond du cloître.

Jusque-là Marie s'était efforcée de comprimer ses larmes ; mais quand, obligée de se retirer, elle vit se refermer derrière elle l'énorme porte que son amie ne devait plus franchir, un frisson mortel parcourut toutes ses veines ; il lui sembla que la vie n'était plus pour elle qu'un vaste désert où tous les objets de son affection l'avaient abandonnée, et elle revint à Cassel, anéantie sous le poids de sa douleur.

Trop pieuse, cependant, pour ne pas chercher à vaincre ce découragement, elle songea enfin que la vie n'est jamais entièrement dénuée de consolations, quand on peut la rendre utile à ses semblables. Depuis son retour parmi les habitants de Cassel, elle n'avait pas cessé de s'occuper des malheureux. Associée,

avec plusieurs dames de son voisinage, à une foule de bonnes œuvres, elle mettait un grand zèle à propager les bienfaits de cette association ; elle était même parvenue à les étendre jusque sur les détenus de la prison de la ville, dont un vénérable apôtre de la charité, M. l'abbé M***, était alors aumônier. Marie connaissait depuis son enfance cet homme respectable, et c'était avec lui qu'elle aimait à visiter le pauvre troupeau qu'il conduisait.

Ce fut aussi à une de ces pieuses visites qu'elle songea pour s'arracher aux tristes pensées qui l'accablaient. Étant sortie un matin avec Thérèse, elles prirent ensemble le chemin de la prison. Un domestique les suivait, chargé de linge confectionné par les dames de l'association, de tabac, dont les prisonniers sont toujours si avides, et d'une foule d'autres objets non moins utiles.

Le nombre des détenus étant alors peu considérable, tous participaient à ces distributions, et tous aussi regardaient comme un jour de fête celui où leur jeune bienfaitrice paraissait au milieu d'eux.

C'était sur une large terrasse, où ils avaient à certaines heures la liberté de se promener, que madame de Guersan leur faisait le partage de ses dons. De là elle passait dans la salle où les malades se trouvaient réunis, et c'était surtout dans ce lieu que son ardente charité se plaisait à répandre des consolations.

Ce jour-là cependant, quel que fût son zèle pour ces infortunés et la vive satisfaction qu'elle éprouvât ordinairement en voyant succéder sur leur visage l'expression de la joie à celle de la souffrance, elle se sentit si fatiguée après sa première distribution, qu'elle voulait abandonner la seconde aux soins du vénérable ecclésiastique qui l'accompagnait ; mais celui-ci la supplia de ne pas priver les pauvres malades de sa présence.

« Ils comptent sur vous, Madame, lui dit-il, et, vous le savez, l'attente de ceux qui souffrent devient une véritable angoisse quand elle est déçue. J'ai d'ailleurs aujourd'hui un double motif pour vous prier d'entrer avec moi dans ce lieu de misères : un infortuné y lutte en ce

moment contre la mort, sans avoir voulu écouter les consolations que j'ai cherché à lui offrir. Ah ! Madame, c'est là un grand chagrin pour un pauvre prêtre ! Venez donc m'aider à sauver ce malheureux ; peut-être que votre voix, qui émeut toujours si puissamment nos prisonniers, parviendra à toucher son cœur ; il y a dans les accents d'une femme vertueuse qui parle des grandeurs de Dieu et de ses miséricordes, un attrait auquel l'homme le plus endurci ne saurait résister. Celui-ci y cèdera, sans doute, et vous aurez la joie de l'avoir arraché à sa perte.

— Je n'ose l'espérer, Monsieur, répondit Marie ; car si votre ardente charité, si l'auguste caractère dont vous êtes revêtu, n'ont pu ramener cet infortuné, mes instances et mes prières ne sauraient le toucher. Si vous l'ordonnez, cependant, j'en ferai l'essai. Quel est-il ? l'ai-je déjà vu dans cette prison ?

— Non, Madame : il n'y est que depuis peu de jours, et je ne pense pas qu'il soit de ce pays. Des gendarmes, chargés de surveiller la frontière, l'ont aperçu au moment où il la fran-

chissait; il était à pied, et tout en lui annonçait une profonde misère. N'ayant pu montrer aucun papier ni donner des renseignements qui satisfissent l'autorité locale, il fut amené ici comme vagabond, et dès le lendemain il fut pris d'une maladie si grave, qu'il ne reste maintenant nul espoir de le sauver. On lui a fait diverses questions ; mais il s'obstine à se taire, et, quoique son langage ne soit pas celui d'un homme du peuple, il montre une telle violence à ses gardiens, que tous répugnent à le servir. C'est là, Madame, ce qui doit redoubler votre zèle ; plus nos frères sont égarés, plus nous leur devons notre assistance. Venez donc, et puisse le Seigneur bénir vos efforts ! »

En achevant ces mots, le digne prêtre fit entrer madame de Guersan dans l'infirmerie. A sa vue, tous les malades, à l'exception d'un seul, poussèrent une exclamation de joie. Vivement touchée, elle s'approcha de chacun d'eux, et leur dit de ces bonnes paroles inspirées par le cœur et qui font tant de bien à l'affligé qui les écoute.

Cependant une préoccupation pénible la tour-

mentait. Faut-il le dire? La pauvre jeune femme était saisie de peur à la seule pensée qu'il fallait aussi s'approcher du lit où gisait le malheureux dont on venait de lui parler. Ce lit, elle le voyait de loin, un homme y était étendu et paraissait tranquille en ce moment; mais par un de ces mouvements auxquels on ne saurait toujours commander, Marie éprouvait une profonde répulsion pour cet individu; elle redoutait de sa part quelque scène violente, et lorsque enfin, honteuse de sa faiblesse, elle se décida à s'approcher de lui, suivie de Thérèse et du bon abbé, ce fut d'une voix tremblante et sans oser le regarder qu'elle lui dit :

« Je suis venue, Monsieur, avec le désir d'apporter quelque soulagement aux maux que je vois souffrir dans ce lieu; veuillez me parler des vôtres, et soyez sûr d'avance de tout l'intérêt qu'ils m'inspireront. »

Le malade ne fit aucun mouvement, et sa pâle figure, où se trouvait déjà l'empreinte de la mort, demeura complétement impassible.

« Il ne vous entend pas, Madame, dit l'abbé

M***, veuillez élever la voix, je vous en supplie.

— Monsieur, reprit alors madame de Guersan en s'efforçant de parler plus haut ; ne répondrez-vous pas à quelqu'un qui plaint vos souffrances, qui voudrait les soulager et vous offrir des consolations ? »

Ici le mourant tressaillit, ouvrit les yeux, y porta la main, comme pour en faire disparaître l'espèce de nuage qui commençait à les couvrir ; puis, s'étant soulevé, il regarda fixement Marie et s'écria :

« Eh ! quoi ! un tel supplice m'était réservé ! Que me voulez-vous? que prétendez-vous? N'êtes-vous donc pas assez vengée par les affreux remords, par les intolérables misères qui ont dévoré ma vie ? »

Pendant qu'il prononçait ces mots, Marie poussa une vive exclamation et recula épouvantée ; car elle venait de reconnaître l'odieux Dernon, l'auteur de la ruine du vicomte, l'auteur de tous les maux qu'elle avait soufferts depuis son mariage.

« Pourquoi fuir, reprit ce malheureux avec un sourire amer, que craignez-vous? Vous le voyez, votre ennemi est abattu, il est sous les verroux, arrêté comme un vagabond, comme le dernier des misérables; maintenant, vous pouvez l'accabler, lui rendre avec usure tous les maux qu'il vous a faits...

— Je lui rendrai tous les services qui dépendront de moi, interrompit la jeune femme, ramenée vers le moribond par une angélique charité; c'est là un des préceptes de notre sainte religion, et je m'estimerai heureuse de pouvoir l'accomplir.

— Quoi ! vous pourriez me pardonner, me laisser mourir sans me reprocher les chagrins que j'ai attirés sur vous ! Mais s'il était possible que la vertu vous commandât un si généreux effort, votre mari ne ratifierait point un tel pardon. N'ai-je pas détruit son bonheur, sa fortune, trahi sa confiante amitié? Ah ! mon crime envers lui ne m'a pas profité, il est vrai; car je revenais en France plus pauvre, plus misérable encore que je ne l'étais auparavant; mais

quel que soit l'excès de ma misère, est-ce une raison pour qu'il renonce à se venger? Non, non, ne le croyez pas; tant de magnanimité ne saurait entrer dans le cœur de l'homme.

— Vous oubliez, répondit Marie, que le Sauveur du monde nous en a lui-même donné l'exemple, et que tout chrétien doit suivre ce divin modèle, sous peine d'être repoussé à son tour quand il sera appelé à rendre compte de sa vie. Soyez donc assuré que M. de Guersan ne démentira pas mes paroles; cependant ce n'est pas assez, si Dieu ne vous pardonne; il faut que votre repentir provoque ses miséricordes, et je vous supplie, au nom de votre salut, de ne pas tarder plus longtemps à remplir le devoir que sa loi vous impose. »

A ce discours, le mourant parut violemment agité. On eût dit que toutes les tortures du remords étaient venues à la fois déchirer son cœur. Enfin il jeta sur Marie un long regard; puis, se tournant vers le prêtre, il lui fit signe d'approcher.

Au même instant, madame de Guersan se

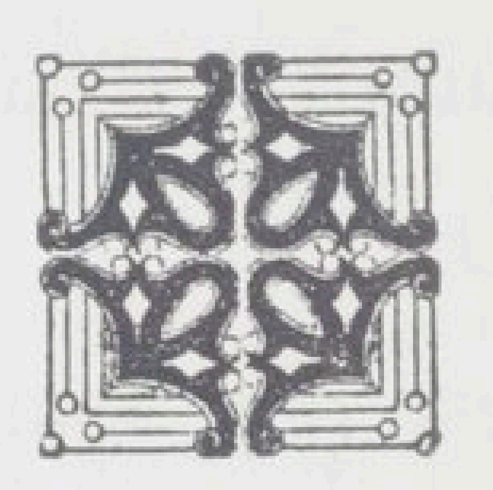
retira. Cette scène avait entièrement épuisé ses forces. Ne voulant pas néanmoins quitter la prison sans avoir revu l'abbé M***, elle alla l'attendre chez le concierge, où il la rejoignit au bout d'une heure environ, en lui disant :

« Soyez bénie, ma fille ! vos nobles sentiments, vos touchantes exhortations, n'ont pas été perdus pour cet infortuné ; j'espère que son âme recueille en ce moment le prix de son repentir.

— Eh quoi ! aurait-il déjà cessé de vivre ? s'écria Marie.

— Oui, c'en est fait ; mais il est mort en chrétien, et c'est à vous, mon enfant, qu'il doit un tel bonheur. Jouissez donc de votre ouvrage : vous avez rempli aujourd'hui une belle et sainte mission, et je ne doute pas que cette bonne œuvre ne vous soit comptée par notre divin maître. Adieu, je vais prier pour le pauvre défunt ; joignez-vous à moi ; de tous les devoirs que la religion nous prescrit, il n'en est pas de plus doux que de prier pour nos frères. »

Après ces mots, le vénérable abbé salua affectueusement celle qu'il venait de bénir, puis se dirigea vers le lieu où était déposé le cadavre du prisonnier.



CHAPITRE XII.

> Ceux qui sèment dans les larmes
> moissonneront dans l'allégresse.
>
> *Psaume* CXXV, 6.

Il serait impossible de dire l'état de madame de Guersan en rentrant chez elle. La vue du coupable Dernon, de cet ennemi à qui elle avait accordé un si généreux pardon, venait de réveiller dans son esprit de tristes souvenirs, dont le silence prolongé du vicomte ne pouvait qu'augmenter l'amertume, et pendant plu-

sieurs jours, elle fut si accablée sous le poids de ces pensées douloureuses, que toutes ses espérances de bonheur ne lui parurent plus que de vaines illusions.

Parfois, cependant, elle cherchait à expliquer l'apparente négligence de son mari d'une manière moins pénible, en songeant que l'occupation d'une partie de notre territoire par les armées alliées pouvait entraver les correspondances particulières. Bientôt cette conjecture se vérifia : une lettre du vicomte arriva enfin, et cette lettre, qui semblait faire suite à un grand nombre d'autres, fut pour Marie une preuve si convaincante de l'affection d'Édouard, qu'elle se reprocha d'avoir pu en douter un seul moment. Mais si son cœur fut rassuré sur ce point, que d'inquiétudes lui restaient encore à dévorer !

A tous moments, on s'attendait à une bataille sanglante ; elle devait décider du sort des deux partis qui se disputaient le trône, et M. de Guersan, plein d'ardeur pour celui qu'il avait embrassé, ne pouvait quitter l'armée pendant ce moment de crise. Se trouvant alors aux

avant-postes, il s'efforçait de faire partager à Marie l'espoir dont il se nourrissait.

« Enfin, lui disait-il, tous nos maux vont « finir ! quand nous nous rejoindrons, j'aurai, « je l'espère, acquis quelque gloire, et je serai « plus digne de votre affection.

« Votre bon Noël me reste. Il m'a déclaré « qu'il ne voulait retourner près de vous qu'a- « vec moi. Ah ! ce retour est aussi l'objet de « mes vœux les plus ardents. Le moment n'en « peut pas être éloigné ; cette campagne sera « décisive. Courage donc ! ô ma bien-aimée « Marie ! Priez pour votre Édouard, qui vous « doit toutes les bonnes inspirations qui sont « maintenant dans son cœur, et croyez que « désormais il n'aura pas une seule pensée qui « ne tende à vous rendre heureuse. »

Par cette lettre, dont nous ne donnons ici qu'un faible extrait, madame de Guersan vit avec plaisir que Noël avait été fidèle au secret qu'elle lui avait recommandé sur son changement de fortune, et, se fiant toujours à l'intelligence de cet homme dévoué, elle espéra

qu'immédiatement après la campagne, il trouverait le moyen d'amener le vicomte à Cassel, sans que ce dernier pût soupçonner l'agréable surprise qui l'y attendait.

Heureuse de cette pensée, heureuse surtout des sentiments que renfermait la lettre de son mari, sentiments qu'elle avait conquis par ses vertus, et dont il ne lui était plus possible de douter, elle se livra d'abord à une de ces joies intimes qui remplissent l'âme de douces et profondes émotions. Hélas ! cette joie si pure ne dura qu'un moment. Une lecture plus attentive lui découvrit tous les dangers qui menaçaient son époux, et dès lors ses inquiétudes se ranimèrent à tel point, qu'elle n'eut plus un seul moment de repos. Dès lors aussi la bonne Thérèse, qui avait pour elle toute la sollicitude d'une mère, se mit à l'affût pour empêcher que les mauvaises nouvelles ne lui parvinssent. Cependant il fut impossible de lui cacher celle de la bataille de Waterloo, où, selon toute apparence, le vicomte avait dû se trouver ; cette nouvelle était écrite sur tous les visages ; chacun, frappé de stupeur, la racontait avec des détails horri-

bles, et ces bruits sinistres ne tardèrent pas à retentir jusqu'à la pauvre Marie.

Elle était encore anéantie sous le poids d'un tel coup, comptant, avec une affreuse anxiété, les jours, les heures, les minutes qui s'écoulaient, lorsqu'un homme arrivé à franc-étrier lui remit une lettre de Noël.

« Rassurez-vous, Madame, lui disait-il, « M. le vicomte vous sera rendu. Il a reçu, il est « vrai, quelques blessures, mais on répond de « sa vie. Dans peu d'heures, vous pourrez juger « vous-même de son état, car je vous l'amène. « Pressé de vous revoir, il a voulu partir. Il se « croit sur la route de Paris, et je le laisse dans « son erreur. Nous sommes en litière, un chi- « rurgien habile est à ses côtés, et, quelle que « soit son impatience, nous ne marchons qu'au « pas. J'espère donc qu'il arrivera sans acci- « dent. Quand vous le verrez, modérez, je « vous en supplie, Madame, toute votre émo- « tion ; la moindre imprudence pourrait lui être « nuisible. »

On peut se figurer quelle fut la douleur de

Marie en lisant ces lignes. Elle voulait aller sur-le-champ au-devant de son malheureux époux ; le messager de Noël l'en empêcha en lui disant que ce dernier avait particulièrement recommandé qu'elle attendît au château. Enfin au bout de quelques heures, le vicomte y arriva. Il était dans l'état le plus déplorable. Un coup de feu lui avait labouré toute la partie supérieure du visage, qu'un large appareil cachait entièrement ; il avait en outre un bras mutilé, et la fatigue du voyage lui occasionnait une telle faiblesse, qu'il ne s'aperçut même pas qu'on le transportait hors de sa voiture. A ce spectacle, Marie, éperdue, ne put retenir un cri d'effroi ; mais se rappelant aussitôt la recommandation de Noël, elle eut le courage de s'établir auprès du blessé sans qu'un seul mot, un seul mouvement, trahît sa présence.

Plusieurs heures se passèrent dans cette douloureuse contrainte. Édouard s'était endormi. Quand il s'éveilla, il parut avoir recouvré quelque force, et dit à Noël, qui ne l'avait pas quitté non plus :

« Où sommes-nous? pourquoi notre route est-

elle interrompue ? Voulez-vous donc que je meure sans avoir revu ma bien-aimée Marie? Non, non, il faut partir à l'instant même; je le veux, je l'exige; chaque minute de retard est pour moi un affreux supplice.

— Monsieur, je vous en conjure, ne vous agitez pas ainsi, lui répondit Noël; vous n'êtes pas en état de continuer ce voyage; d'ailleurs, je puis vous annoncer que demain Madame sera ici, j'en ai la certitude, je vous l'atteste.

— Demain ! dites-vous? mais il sera trop tard peut-être... »

Ici la pauvre Marie, ne pouvant plus contenir son émotion, laissa échapper un sourd gémissement, et, par un mouvement irrésistible, elle se pencha vers son époux, qui au même instant s'écria :

« C'est elle ! c'est Marie ! Au nom de Dieu, que j'entende sa voix ! ne me cachez pas mon bonheur !

— Oui, mon Édouard, oui, c'est moi, dit alors cette dernière ; mais ne me faites pas repen-

tir de m'être trahie, modérez-vous, songez qu
ma vie est attachée à la vôtre.

— Eh bien ! je vous obéirai, reprit-il ave
une indicible affection ; mais ne craignez pa
que la joie que j'éprouve puisse m'être nuisi-
ble : déjà je me sens beaucoup mieux ; votr
présence fera bien plus pour ma guérison qu
tous les soins dont votre bon Noël m'a combl
jusqu'ici. »

Dès cet instant, en effet, un mieux sensible s
manifesta dans la situation du vicomte. Aussi
peu de jours après, le chirurgien qui l'avai
amené et qui était depuis demeuré au château
déclara formellement que tout danger avait dis
paru.

On peut se figurer quelle fut alors la joie d
Marie. Avoir retrouvé son époux, être sûre d
ne plus s'en séparer, et recevoir sans cesse le
plus doux témoignages de ses sentiments, lu
semblait une telle félicité, que toute son âm
pouvait à peine y suffire. De son côté, le vi-
comte, en renaissant à la vie, goûta d'abord u
bonheur sans mélange ; car Marie lui faisai

oublier jusqu'aux souffrances que lui occasionnaient ses blessures. Peu à peu, cependant, de tristes pensées se réveillèrent dans son esprit. Ayant acquis la certitude d'être horriblement défiguré, il craignit de ne plus paraître qu'un objet de dégoût à celle dont la tendresse était devenue pour lui un impérieux besoin, et ses regrets du passé se joignant à cette crainte, il s'abandonna à un chagrin d'autant plus amer, qu'il le renferma tout entier en lui-même.

Ignorant ses tourments intérieurs et redoutant sans cesse de lui causer la moindre agitation, Marie attendait qu'il eût recouvré quelques forces pour lui apprendre l'heureux changement qui était survenu dans leur fortune. Enfin un jour qu'il se levait pour la première fois, et qu'on venait de le débarrasser d'une partie de l'appareil qui jusqu'alors avait caché son visage, elle y surprit une telle expression de tristesse, qu'aussitôt elle voulut en connaître la cause.

« Cher Édouard, qu'avez-vous? lui dit-elle, pourquoi cet air soucieux, quand je suis si heureuse de votre guérison? Ne partagez-vous donc pas le bonheur que j'éprouve?

— Du bonheur ! interrompit-il d'une voix sombre. Chère Marie ! vous voulez m'épargner en me dérobant vos impressions pénibles; mais je ne les devine que trop : mon affreuse laideur doit être pour vous un sujet d'épouvante. »

A ces mots, la jeune femme le regarda dans un naïf étonnement, et reprit ensuite avec un doux sourire :

« Ce n'est sans doute pas sérieusement que mon Édouard me montre une telle crainte : il sait bien que mon affection est indépendante de sa figure, et que, d'ailleurs, en regardant les nobles cicatrices dont elle est sillonnée, je ne puis que me sentir plus heureuse et plus fière encore d'être à lui.

— Se peut-il ! quoi ! ce sont là vos sentiments ?

— Mon ami, ils sont si naturels, que je ne comprendrais pas qu'un seul doute pût s'élever à ce sujet dans votre esprit.

— Ah ! vous êtes un ange; mais s'il est vrai que vous puissiez supporter cette laideur horrible, daignerez-vous aussi oublier les fautes

dont je me suis rendu coupable? Hélas! je comptais les réparer, et maintenant toutes mes espérances se sont anéanties; en retour de votre noble dévouement, de votre généreuse affection, je n'ai plus à vous offrir qu'une vie obscure et misérable...

— Avec vous, reprit vivement Marie, la vie me paraîtrait toujours belle et heureuse, quand même elle devrait être dépouillée de tous les agréments que peut offrir la fortune; mais je n'aurai même pas ce léger mérite à vos yeux, car la Providence a daigné nous combler de ses bienfaits : oui, mon ami, nous sommes riches; j'ai recouvré une partie des biens qui appartenaient à mes parents; depuis votre arrivée ici, je brûle du désir de vous apprendre cette nouvelle, que je vous réservais comme une douce surprise. Venez, continua-t-elle en conduisant son mari vers une croisée d'où il pouvait reconnaître les jardins du château, venez, regardez autour de vous : cette habitation que vous regrettiez vous appartient maintenant. Nous sommes à Cassel, dans ce lieu où mon enfance fut recueillie par la meilleure, la plus généreuse des femmes. O mon Édouard!

désormais le souvenir de cette tendre amie y servira d'égide à notre bonheur. Du haut du ciel, où sa belle âme reçoit le prix de ses vertus, elle veillera sur les enfants dont elle a formé l'union; chaque jour aussi sa pensée viendra se mêler à nos joies intimes, comme à toutes les bonnes œuvres que nous nous efforcerons de faire en son nom. »

Nous n'essaierons pas de décrire ce qu'éprouva le vicomte en écoutant ces paroles; il y a des sentiments que le cœur peut deviner, mais que la plume ne saurait peindre sans les affaiblir. Ceux de l'époux de Marie étaient de cette nature. Il avait compris toute la délicatesse qu'elle venait de montrer en lui parlant de la fortune dont elle le rendait maître, et il se sentit si profondément touché de cette nouvelle preuve de la noblesse de son cœur, que pendant quelques instants il fut hors d'état de lui répondre. Marie le devina, et ce moment, à lui seul, la paya de tout ce qu'elle avait souffert.

« O mon Dieu ! dit-elle intérieurement, comment ne pas chérir les devoirs que votre sagesse

nous impose, quand, dès ce monde, vous accordez à vos plus humbles créatures de si grandes, de si précieuses récompenses ? »

Après cette scène, qui l'avait comblée de tant de joie, Marie ne fut plus occupée qu'à hâter la guérison de son Édouard, et à le faire jouir pleinement de tout le bonheur que pouvait lui offrir leur nouvelle situation. Bientôt il fut en état d'examiner les nombreuses améliorations qu'elle avait faites dans leur domaine, et il fut tellement ravi de l'ordre qui s'y trouvait établi, après si peu de temps de possession, qu'il ne voulut consentir à se charger de l'administration des biens que sa femme lui apportait, qu'autant qu'elle serait de moitié dans cette gestion.

Dès cet instant une nouvelle existence commença donc pour notre bonne Marie. Elle n'avait connu depuis son union que des douleurs qui toujours la trouvèrent patiente et résignée, elle ne connut plus dans l'intérieur de son ménage que des joies pures et profondes qui jamais ne la rendirent ni moins humble ni moins prudente dans sa conduite.

Cependant, à travers ce bonheur intime, une pensée triste venait souvent la troubler. Léontine, cette amie de son enfance, qu'elle aimait avec une tendresse de sœur, avait exigé peu de temps après leur séparation que tous leurs rapports fussent interrompus pendant les premiers mois de son noviciat, et, depuis lors, tous les efforts de Marie pour communiquer avec elle avaient été infructueux. Elle savait seulement qu'elle jouissait d'une santé parfaite ; mais ses sentiments, ses impressions, au milieu de son nouveau genre de vie, elle les ignorait complétement, et cette ignorance lui causait chaque jour plus d'inquiétude.

Enfin une lettre du couvent lui arriva, et son cœur palpita de joie en reconnaissant l'écriture de l'intéressante recluse.

« Chère Marie, lui disait-elle, Dieu a eu enfin
« pitié de mon repentir ; il a fait cesser les com-
« bats qui me torturaient ; il m'a aidée à vaincre
« les funestes penchants qui me portaient encore
« vers ce monde corrupteur où ma jeunesse s'est
« flétrie. Maintenant cette trompeuse idole ne
« m'apparaît plus que comme une image décolo-

« rée où ma pensée ne s'arrête qu'avec dégoût.
« La vie, que je n'apercevais jadis qu'à travers le
« prisme des plus folles illusions, se montre à
« moi ici dans toute sa réalité ; j'ai enfin com-
« pris son véritable but. Après avoir si longtemps
« dévié de la route qui peut conduire à ce but
« unique, j'ai arraché le bandeau qui m'aveu-
« glait ; alors je me suis reposée de tant d'agita-
« tions, et j'ai retrouvé l'espérance dont j'étais
« avide.

« O Marie ! si comme toi j'avais eu le bonheur
« de recevoir une éducation chrétienne qui m'eût
« préservée des faux arguments de l'incrédulité
« et des suggestions non moins dangereuses de
« l'orgueil, j'aurais pu comme épouse, et peut-
« être comme mère, remplir dignement ma mis-
« sion ici-bas. Une femme vertueuse peut tra-
« vailler utilement à son salut, quelle que soit la
« condition que lui assigne la Providence ; elle
« peut même devenir comme une sorte de lien
« qui rattache l'homme à Dieu : car presque tou-
« jours les vertus de ceux qui l'entourent dépen-
« dent des exemples qu'elle leur donne. Oui,
« c'est là une grande et belle mission qu'aujour-

« d'hui je puis comprendre, et que j'eusse été « trop heureuse d'accomplir. Mais une telle féli« cité ne pouvait plus être mon partage : ma vie « s'était perdue au milieu des joies mondaines « qui passèrent sur elle comme l'éclair qui « éblouit ; et sans toi, sans tes généreux se« cours, c'en était fait de mon éternité...

« Chère Marie ! tu fus l'ange tutélaire que Dieu « daigna choisir pour sauver sa pauvre créature, « et du port où tu l'as conduite elle te bénit !

« Va, jouis en paix du bonheur qui t'est dû ; « ne pleure plus sur l'amie de ton enfance : au « fond du saint asile que tes bienfaits lui ont « ouvert, elle n'envie plus rien : un calme « parfait remplit son âme ; chaque jour, les « devoirs qu'elle a embrassés lui deviennent « plus faciles et plus doux. Viens donc mainte« nant, viens jouir de ton ouvrage. Dans deux « jours, je prendrai au pied de l'autel l'engage« ment de vivre dans les saintes pratiques de la « vertu, et c'est devant toi, ma bien-aimée, « que je veux renouveler cette promesse. »

Fidèle à ce rendez-vous de l'amitié, qui tour à tour remplissait son cœur de joie et de tris-

tesse, madame de Guersan alla donc au couvent deux jours après, et revit sa chère Léontine. Profondément émues, elles restèrent d'abord étroitement enlacées dans les bras l'une de l'autre sans pouvoir articuler un seul mot; mais la novice, s'arrachant la première à cette douce étreinte, reprit ensuite toute la sérénité de son âme, et montra à son amie une figure si heureuse, que la cérémonie, qui suivit bientôt, produisit sur cette dernière une impression beaucoup moins pénible qu'elle ne l'avait craint. En ce moment, Léontine lui parut comme environnée d'un rayon de la gloire céleste, et si ses larmes coulèrent encore, ce ne furent que des larmes d'attendrissement et de reconnaissance envers le Dieu de bonté qui daignait attirer à lui celle pour qui tant de fois elle l'avait invoqué.

Après cette touchante cérémonie, les deux amies passèrent ensemble une heure délicieuse. La liberté de se voir une fois chaque semaine leur ayant été accordée, elles se séparèrent ensuite avec courage, et Marie revint à Cassel infiniment moins triste qu'elle n'en était partie.

Il ne lui restait plus qu'un seul vœu à former ; c'était de voir son mari se livrer aux pratiques religieuses qu'il avait toujours respectées sans les admettre. Ce vœu, le plus ardent de son cœur, fut enfin exaucé. Le vicomte, touché depuis longtemps des exemples que lui donnait cette tendre épouse, étudia plus sérieusement qu'il ne l'avait fait jusqu'alors les doctrines du christianisme, et après avoir admiré tout ce qu'elles ont de sublime et de consolant pour l'homme qui veut sincèrement les approfondir, il donna à sa vertueuse compagne la plus grande joie qu'elle pût goûter en ce monde, en se soumettant à tous les devoirs qu'il lui voyait remplir.

Parvenue au plus haut degré de bonheur auquel une femme puisse atteindre, Marie ne songea plus qu'à s'en rendre chaque jour plus digne, en multipliant ses bonnes œuvres. Malgré son éloignement de Paris, elle les étendit souvent jusque sur les infortunées que madame Saint-A*** nommait ses enfants ; c'était le meilleur moyen de s'acquitter envers l'excellente femme qui était devenue en quelque sorte la source de son bien-être, en lui faisant connaître

madame d'Ermilly. Celle-ci, selon sa promesse, vint se fixer un an après à Cassel. Quant à Noël et à Thérèse, ils continuèrent de partager la prospérité de Marie comme ils avaient partagé ses malheurs. Toujours plus affectueuse, plus reconnaissante envers ces bons amis, cette dernière voulut, avant qu'ils ne fussent trop vieux pour se déplacer, revoir avec eux la cabane où ils l'avaient recueillie dans son enfance, et qu'ils se rappelaient toujours avec un vif intérêt. Pour elle aussi étaient là bien des souvenirs; car souvent dans ses douleurs comme dans ses joies, elle avait songé à ce petit coin de terre, à cette chapelle des Dunes, où tant de fois elle était allée invoquer la Mère des orphelins, et depuis longtemps elle se promettait d'y retourner.

Ce projet, qu'elle communiqua au vicomte, fut accueilli par lui avec le plus vif empressement; seulement, il la pria d'en suspendre l'exécution pendant un mois, prétextant diverses affaires qui nécessitaient leur présence à Cassel. Enfin, au bout de ce laps de temps, il l'emmena un matin avec Noël et Thérèse, et en peu

d'heures ils arrivèrent à Dunkerque. Ce n'était pas cette ville qui les intéressait, aussi continuèrent-ils leur route vers la cabane.

« Hélas ! dit Noël en approchant du lieu solitaire où elle était située, le temps a passé sur elle comme sur nous ; maintenant ce ne doit plus être qu'une ruine assez difficile à retrouver.

— La voilà debout pourtant, s'écria Thérèse tout émue, regarde plutôt. Oh ! je la reconnais bien !

— Oui, c'est elle, dit à son tour Marie, et rien n'annonce qu'elle soit en ruine ; on dirait au contraire qu'une main amie a pris soin de l'embellir. »

En ce moment, ses regards s'étant tournés sur le vicomte, elle vit briller dans les siens une si vive satisfaction, qu'il lui fut aisé de deviner à qui l'on devait la restauration de la pauvre masure.

« Merci ! mon Édouard, merci ! » lui dit-elle ; et, sautant aussitôt hors de la calèche qui les avait amenés, elle s'avança avec ses amis vers la

cabane, où un excellent déjeuner les attendait. Noël et Thérèse ne revenaient pas de leur surprise ; madame de Guersan leur donna le mot de l'énigme, et tout leur fut expliqué.

Édouard, en effet, n'avait épargné aucun soin pour que le retour de son épouse chérie dans la chaumière fût accompagné d'impressions douces et agréables. Ayant employé un homme intelligent, il était parvenu à faire relever en très-peu de jours cette pauvre masure que sa vétusté rendait depuis longtemps inhabitable, et tout avait si bien réussi au gré de ses désirs, que Marie, la revoyant en si bon état, résolut aussitôt d'y établir quelque pauvre ménage de la contrée, et de le mettre à même d'y vivre dans l'aisance.

S'arrachant ensuite à toutes les émotions que ce lieu réveillait dans son cœur, elle se rendit avec le vicomte à la chapelle des Dunes, que l'on avait également restaurée, et qu'elle trouva parée de fleurs. Comme jadis, la pieuse jeune femme se prosterna avec une profonde vénération devant l'image de notre Mère céleste : elle lui rapportait un cœur pur que les orages

des passions n'avaient jamais troublé, et elle se sentit si heureuse, en priant à côté de son époux, qu'elle demeura d'abord comme absorbée dans la plénitude de sa joie. Bientôt cependant le souvenir de sa chère bienfaitrice vint changer la nature de ses impressions.

« C'est ici, dit-elle tout bas au vicomte, c'est devant cette image vénérée, que la meilleure des femmes s'offrit à mes yeux pour la première fois. Alors je n'étais qu'une pauvre enfant, condamnée à l'ignorance, à toutes les rigueurs de l'infortune, et elle m'eut à peine vue, que son cœur, s'ouvrant à la pitié, devint pour moi un cœur de mère. Ah ! prions, prions ici pour elle, et puisse le Seigneur acquitter la dette de l'orpheline ! »

Édouard ne put entendre ces paroles sans être touché jusqu'aux larmes ; aussi, en unissant sa prière à celle de Marie, il comprit mieux que jamais tous les sentiments que la religion inspire, et quelles sortes de délices elle peut répandre dans les cœurs qui s'abandonnent à elle avec confiance.

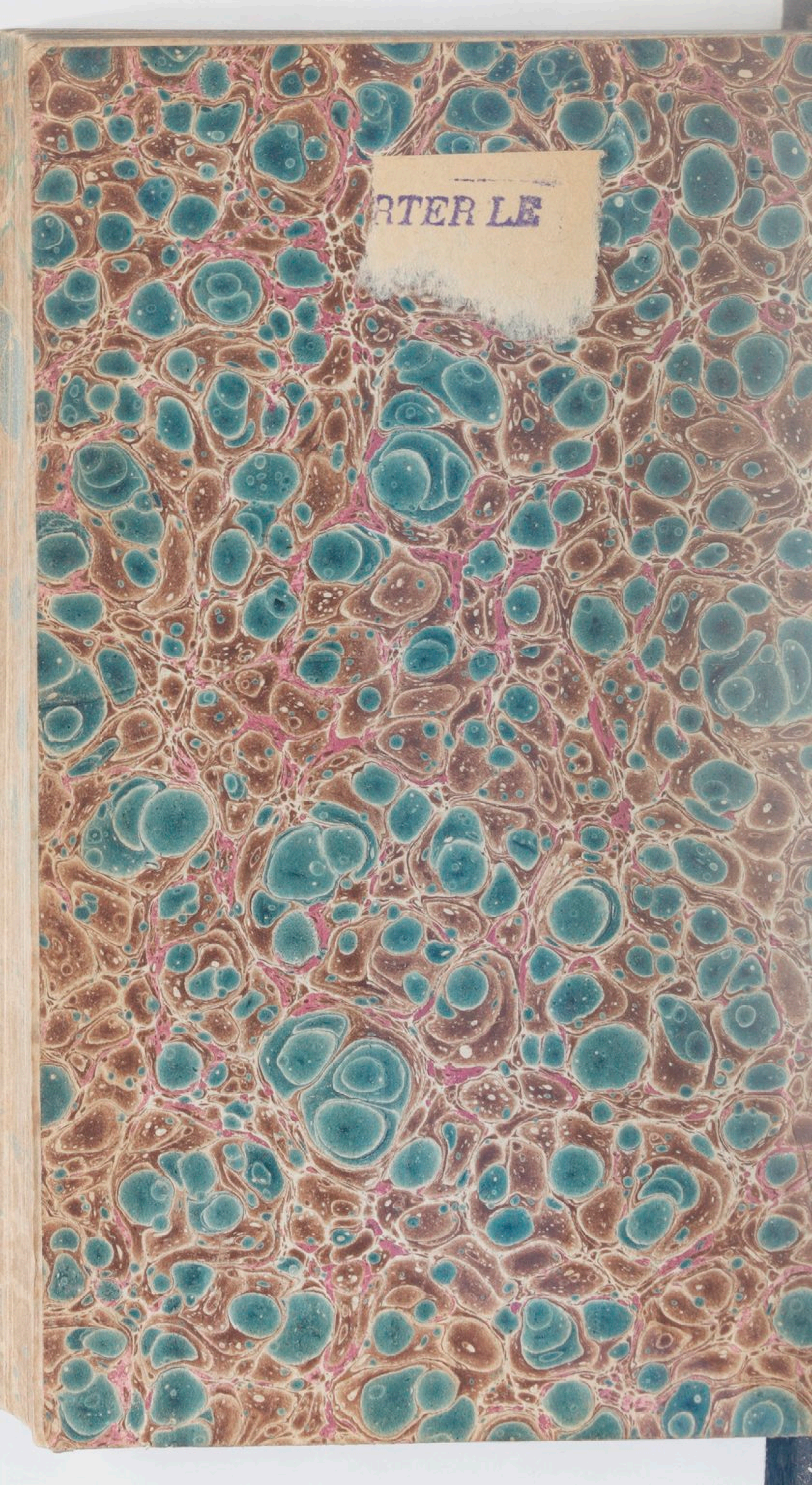
Quand les deux époux sortirent de la cha-

pelle, le soleil brillait à l'horizon, et la mer resplendissante se déployait avec calme dans toute sa majesté. En contemplant cette mer immense, Marie se rappela qu'autrefois elle ne pouvait la voir soulevée par les tempêtes, sans éprouver un sentiment d'effroi qu'excitaient ses souvenirs; mais en la retrouvant si tranquille et si belle, elle n'y vit plus que l'image de son bonheur, et se sentit pénétrée d'une nouvelle reconnaissance envers Dieu qui l'avait si visiblement protégée.

FIN.



TOURS. — IMP. DE MAME.


RTER LE

